Numéro 1040 1er Avril 1950

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



MERCVRIALE

TABLE DES SOMMAIRES DU TOME CCCVIII

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

	France et Union Française	Étranger
Un an	**1.250 fr.**	**1.600 fr.**
6 mois	**650 fr.**	**850 fr.**

LE NUMÉRO : **125 francs.**

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 Paris

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement.
A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercure » à l'étranger

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique, à M. Henri PIRON, 40, rue Aviateur-Thieffry, Bruxelles, C. C. P. 107.363 (un an : 275 francs belges, 6 mois : 145 fr. belges, le numéro : 25 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni, 3e andar, Rio de Janeiro.

Au Canada, aux Messageries France-Canada, 5466, avenue du Parc, Montréal.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1950

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI[e]

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C[ie]. — MESNIL (EURE). - 1950

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VIe

VIENT DE PARAITRE :

MARC BLANCPAIN

Secrétaire Général de l'Alliance française
Grand Prix du Roman 1945
Prix Courteline 1946

LA
MAISON DU BON DIEU

Fables et récits

180 fr.

Pesons nos mots. Voici un petit chef-d'œuvre de finesse, d'esprit, d'émotion et aussi de style (*Opéra*).

Ah! le délicat, le charmant, le gai et sain petit livre! Il sent bon la campagne, l'étable, l'écurie, la mare, les arbres et le « vent crispé du matin ». C'est du Marc Blancpain de la meilleure année, du meilleur cru, le Blancpain bien nommé... (*Hommes et Mondes*).

Là, nul ne bêtifie et les bêtes ont trop de vraie vie pour moraliser. Le style est donc toujours d'une simplicité raffinée. C'est le style de la meilleure compagnie, celui de l'homme en paix avec la création (HENRI PETIT, *Le Parisien libéré*).

L'excellent recueil de récits campagnards que voici! Nous avons eu plaisir à le lire. Il est coloré, dru, baigné de cette généreuse poésie de la terre qu'on trouve chez si peu d'auteurs! (*Le Bulletin des Lettres.*)

MARIVAUX-MUSSET [1]

par ALAIN

MARIVAUX

I

Je viens de lire d'un seul trait *la Vie de Marianne* de Marivaux. J'ai souvent pensé que je préférais *le Paysan parvenu*. Mais ce n'était pas juste. Il y a plus de jeunesse dans *Marianne*, et surtout la confidence d'une jeune fille faite par elle. D'abord un rapprochement m'a saisi. Souvent en lisant *Lamiel*, j'avais pensé à Marianne. C'est tellement le même milieu parisien des marchandes de mode dans les deux romans! Aujourd'hui ce rapprochement m'est revenu à l'esprit d'après une quantité de passages. Et, pour ce qui est du style, le rapport est évident. Cette rêverie que j'ai suivie m'a conduit juste au centre de *Marianne*, par l'intermédiaire de *Lamiel*. Qu'est-ce que Lamiel? C'est une jeune fille aussi franche avec elle-même qu'un garçon qui va de plaisir en plaisir. Lamiel méprise la société et les mariages de société; elle vit en marge; elle cherche la vraie vie et elle y arrive, par une violence et une liberté qui étonnent aussi dans Marianne. Que signifie? En *Marianne*, le mariage est au centre; et il n'est pas question de la vertu de Marianne. Cette vertu est un peu effrayante; on nous la peint si belle, qu'elle est capable de se venger, et telle est l'âme de ce roman, qui plaide pour la femme. Or le mariage de Marianne est tout à fait XVIIIe. Noblesse, richesse, tout y est; sans oublier une grosse place qui doit suivre le mariage. Or, par l'analyse continuelle qui soulève ces belles apparences, il est clair qu'un tel mariage est une entreprise insensée et impossible. D'où vient cela? Marivaux le dit, quoiqu'il se maintienne dans la chasteté des fiançailles selon le monde. Et cela même,

(1) Extraits du *Journal* d'Alain, septembre 1943.

et le mariage si longtemps retardé, cela éclaire l'absurde position du fiancé. Cela résulte de ce qu'en présence d'une très belle fille et qui ne demande qu'à lui plaire, il se trouve porté dans la situation bien connue d'un jeune homme qui désire tout et n'obtient rien. Il n'y a pas de baisers dans ce roman, et en revanche il s'y verse une quantité de larmes incroyable. Le fiancé a fait toutes les promesses possibles et pour toute sa vie, emporté par le désir et par la beauté. En réalité, que sera-ce, sinon un mariage à la mode du temps, où la femme et le mari auront leur liberté? C'est dire qu'il y aura des moments où le mari sera sensible à d'autres beautés, sans cesser pourtant d'aimer sa femme, et sans aucune idée de se séparer d'elle. Cette contradiction est partout dès qu'on examine, et Marianne doit prévoir, en dépit des promesses, que son galant ira ailleurs, sans la moindre hésitation. Ce sera l'existence d'un mari qui n'a pas possédé sa femme. D'où drames, et larmes. Ce serait la position de Lamiel, née célibataire et curieuse de tout. On n'a pas la clef de *Marianne*. Ce roman n'est pas fini. C'est qu'il ne peut pas être fini. Ce qui s'y oppose, c'est qu'on prend le désir pour l'amour romanesque, et cela ne peut pas bien finir. Dont témoignent tous ces personnages spectateurs, aux yeux de qui la grande affaire est le nom, la fortune, un grand poste. Tout ce décor tient par le mouvement; mais si le mouvement s'arrête, tout s'aplatit. Il est clair que cette leçon un peu sévère est autre chose que le *Paysan parvenu*, lequel se marie comme on fait du commerce, et compte son argent, et comprend que pour le multiplier il n'a qu'à ne pas s'en occuper. Une grande place l'attend. De part et d'autre, c'est bien la même société, mais comme je disais, dans le *Paysan*, sans jeunesse. C'est le côté réel du siècle; et tant pis pour les filles! L'autre côté de ce siècle, c'est l'aristocratie, et nous le trouvons plus qu'esquissé dans *Marianne*. Tout y est jeune et charmant. Quant au style, il est le même dans les deux. La langue française a trouvé sa transparence pour tout dire. C'est pourquoi Marivaux est très sain à lire.

II

Me voilà jeté dans le *Théâtre de Marivaux*. Quelle aventure! J'ai trouvé dans l'introduction une idée due à Sainte-Beuve. Rendons justice. Il dit que les petits drames d'amour

de Marivaux ne doivent rien aux circonstances, ni aux causes extérieures. Ce sont des scrupules, des doutes, que chacun crée dans son esprit. Et, en effet, le marivaudage est tout d'esprit. Il ne reste pas beaucoup à dire après cela.

Quelquefois, pour compliquer les sentiments, Marivaux invente des masques et des déguisements; et j'avoue qu'alors il n'est pas facile de le suivre à la lecture. Cela me fait penser que ce théâtre a été beaucoup imité. Pensons aux *Jeux de l'Amour et du hasard*. C'est un carnaval. Un fiancé qui vient faire sa cour invente de faire passer son laquais pour lui et lui pour son laquais. Bien mieux, la jeune fille change aussi de personnage avec sa soubrette. Je comprends qu'à la scène, les acteurs aident à s'y retrouver. A la lecture, il faut une grande attention. Car le fiancé devient amoureux de la soubrette, et le laquais le devient de la jeune fille, qu'il prend pour la soubrette de la maison. Ici, la confusion est au comble et il faut se tenir la tête. D'autant que les personnages qui ont organisé cette double mystification ont des scènes entre eux où ils retrouvent les vrais personnages et les conseillent. Qu'en résulte-t-il? On le devine. Il en résulte que tout s'arrange. Oui. Mais il s'agit de la connaissance du cœur humain. Ce qui est sûr, c'est qu'il en résulte une conception de l'amour qui est bien frivole. Les sentiments sont improvisés et se fixent par le doute, qui ne cesse pas d'animer les dialogues. Ce jeu laisse donc des traces dans le cœur. Mais quelle coquetterie! quelles audaces! Les personnages jouent un autre rôle, et c'est donc du théâtre redoublé. Voilà, je pense, pourquoi le marivaudage a passé dans la langue. C'est que l'imagination se plait à jouer la comédie; et cela même communique aux femmes et aux hommes un pouvoir magique. Les amours secrets sont tous de ce modèle. Ce qui en résulte dans les ménages, Marivaux ne l'a point dit. Mais je devine d'étranges époux unis par ces souvenirs de carnaval. Evidemment, cette pratique du théâtre met en relief le rôle, comme si chaque acteur choisissait le sien. En un sens, c'est un perpétuel mensonge. Aussi Marivaux fait écho au *Menteur* de Corneille, modèle en ce sens d'un théâtre très nouveau, et qui est bien du théâtre, un peu comme les scènes sur la scène dans le *Saint-Genest* et dans *Hamlet* sont du théâtre redoublé. C'est du délire dans la salle quand apparaît sur la scène un autre théâtre, et lorsque les acteurs représentent des acteurs. Le véritable amateur de théâtre ne résiste pas à ces ruses qui le mettent lui-même en scène.

Il s'entend applaudir. Cette analyse appartient à l'analyse du théâtre, que je tiens pour la plus difficile de toute la littérature, et à laquelle le *Wilhem Meister* m'avait entraîné. Car ce roman est un des livres de doctrine sur les acteurs et sur le théâtre. On arrive tout au moins à entrevoir ce qu'est réellement l'illusion du théâtre, très différente de celle que se donne le lecteur de romans. Le lecteur entre alors dans la troupe; il y est au moins souffleur. Cela me rappelle que j'ai fait partie d'une troupe d'amateurs comme souffleur. Et même je me souviens que nous avons joué la *Surprise de l'Amour*, et que j'aimais la comtesse. La jeunesse va au théâtre comme l'insecte à la lumière vive. Ces habitudes de théâtre firent de moi un bon régisseur, quand les élèves du lycée de Lorient jouaient du Labiche, ou des adaptations de Molière. J'étais aussi souffleur, et assez habile pour avoir dicté une scène entière (un monologue) à un acteur qui ne savait pas son rôle, et qui, avec un naturel incroyable, s'écartait du texte. Le talent des souffleurs doit aller jusque-là. Car le théâtre bondit de réplique en réplique. Si l'on hésite, tout est perdu. L'action mène tout et rend tout vraisemblable, car le temps d'examiner est enlevé, surtout dans les pièces en vers. L'exigence du théâtre ressemble à celle de la musique, qui, elle non plus, ne permet pas l'arrêt. Une symphonie est un courant de bruit qui emporte l'auditeur. Je reviens à Marivaux, pour dire que je n'y trouve pas tout à fait le mouvement endiablé de Molière. Je pense ici à la précipitation des commencements : « Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous? Laissez-moi, je vous prie... » De telles remarques font comprendre ce que c'est qu'un vers.

MUSSET

J'ai toujours aimé le théâtre de Musset; toutefois, il me semble que je l'aime un peu moins. Il ne faudrait jamais juger le théâtre par la lecture. J'aime mieux me souvenir du temps où je pleurais à *On ne badine pas...* ou bien à *Ne jurer de rien*. Je dois pourtant dire que *Lorenzaccio*, que j'ai toujours considéré comme un chef-d'œuvre (ainsi que *Fantasio*) a un peu perdu; peut-être parce que maintenant je comprends mieux le théâtre, ce monologue murmuré. Autrefois, il me paraissait naturel que les acteurs déclamassent en nous jetant au visage tout leur paquet. A présent je

comprends qu'au contraire le théâtre est très dissimulé et comme silencieux. Il ne s'anime que par l'applaudissement, et j'en tire même une méthode pour dire, ce qui est difficile à dire, « qu'il mourût », « sans dot ». Il faut que le spectateur soit surpris par l'intérieur, c'est-à-dire se souvienne seulement, comme de l'éclair. J'ai assez expliqué le théâtre comme figurant les vifs moments de la conscience. Et c'est une belle faute, si c'en est une, de dormir en jouant, sans prendre le parti de l'auteur. En tout cas, il faut être praticien du théâtre, comme Shakespeare ou Molière, pour se faire une idée de la simplicité de jeu qu'il faut pour les paroles éclatantes. L'acteur doit les dire à soi-même, comme s'il était bien aise si le public les laisse échapper. Cela est subtil; mais j'en reviens à ce que je disais ci-dessus des rôles murmurés et de la voix basse et comme négligente. Il ne faut point croire que ce qui est crié passe mieux la rampe. C'est par les mêmes causes que la parole d'un bègue trouve une attention incomparable. Voici bien mieux. Ces pièces qui m'avaient ému (*On ne badine pas..., Ne jurer de rien*) à la lecture, je ne les ai pas d'abord reconnues. Pourquoi? J'ai trouvé que la lecture ne distingue pas toujours l'acteur Blazius de l'acteur Bridaine. Au théâtre, tout est reconnu, le costume, l'accent... A la lecture les personnages sont des abstractions, aussi je ne sais pas d'abord qui des deux est réellement en disgrâce. Avouons que l'acteur fait beaucoup au théâtre. C'est qu'il existe, va, vient, apparaît, disparaît... Quand l'actrice se cache pour écouter, on la voit de loin, on comprend tout. Ce qui peut remplacer à la lecture cette clarté de l'acteur? Je crois que ce serait la simplicité de l'action et la clarté de l'intrigue. Moi qui, en lisant, perds le fil à chaque instant, au théâtre je n'ai jamais été embarrassé un seul moment. Je sais toujours bien qui est Néron. Il y a un cas remarquable; c'est celui de Fantasio, qui prend le déguisement de feu Saint Jean, le fou du prince; moi, à qui le fou n'a pas été montré, il faut que je me trompe, que je prenne le fou pour un personnage réel. Le comble de l'obscurité se rencontre quand le roi inconnu et son secrétaire échangent leurs costumes. Moi qui lis, je ne puis les reconnaître sous leurs déguisements; or, remarquez qu'au théâtre il n'y a rien de plus simple. Mais ce comique échappe à la lecture, surtout à une première lecture. On se demande si l'auteur ne s'embrouillera point dans ses signes. Or, le moindre doute empêche le comique; le trait comique paraît

en pleine lumière; il est essentiel qu'on soit surpris. Comme un calembour, si on le laisse passer une fois, c'est fini; on ne le remarquera pas. Il y a, dans le théâtre, quelque chose d'immédiat et d'instantané, qui fait rire. « Je crois que je suis capot »; je me souviens que Got laissait tomber ces mots avec toute la naïveté possible. J'ai même quelquefois rêvé une diction encore plus simple, si c'était possible. Et en effet, supposons un boiteux; s'il y a doute qu'il boite ou s'il court mal, l'effet comique est effacé; je suis persuadé qu'il en est de même pour tout effet tragique. « Rodrigue, as-tu du cœur? » « A moi, comte, deux mots. » Dans ce dernier, il y a même un rappel du vrai jeu. Rodrigue (ou l'autre) dit : « parlons bas ». Vous êtes sûr, alors, que rien n'échappera au spectateur. J'irais jusqu'à appliquer cette règle au fameux monologue : « O rage! O désespoir! O vieillesse ennemie! » Et en effet, c'est à lui-même que Don Diègue s'adresse. J'insiste parce que j'ai connu un important qui reprenait là-dessus les élèves; or, dans tous ces cas que je viens de citer, l'important était tout à fait ridicule; une colère voulue est ridicule; les tragédies devraient éviter cette apparence, qui fera rire. Au contraire, une colère à voix basse est très émouvante, on la devine dans les gestes, dans l'action. J'aime aussi la simplicité d'Iago. « A partir de ce moment je ne dirai plus un mot. » Le style anglais est ici admirable; il refuse toute espèce d'emphase. Je me rends compte que j'épaissis les ténèbres; et pourtant je veux dire quelque chose. Je termine en citant une fois de plus « to be or not to be ». Il n'y a rien de plus dépouillé. Mais enfin, qu'ai-je voulu dire? C'est que si, au lieu d'écouter la conspiration à voix basse, je la lis noir sur blanc, je risque de me perdre. On n'a point ce risque dans le mauvais théâtre, où le conspirateur parle à nous : « N'oubliez pas que je conspire. » Eh bien! Il me semble que ce n'est pas encore bien clair. Toutefois, je m'en tiens là.

Si jamais je me risquais à comparer Musset et Shakespeare (à quoi beaucoup sont portés), je les opposerais au contraire, par ceci que Shakespeare est remarquable par la simplicité de l'intrigue. Il y ajoute le détail, qui est admirable de naturel. Or, dans Musset, c'est le détail qui est ravissant et qui fait penser à Shakespeare. Musset a négligé d'exposer clairement ses petites histoires; il se jette pour

commencer dans le détail; ses premières scènes sont souvent excellentes; il se laisse emporter par l'inspiration. Ainsi dans ce cas-là, il me semble que ce qui fait l'avantage de Shakespeare, c'est la clarté du plan, vertu classique, qui le fait supérieur à tous. Le montrer en détail ce serait une thèse; faire voir, dans Shakespeare, l'unité de lieu, et de temps, qui est la clarté même de l'intrigue. Elle vient de ce que nous ne perdons pas de vue le personnage. C'est cet effet de biographie, qui empêche que l'on montre comme avant ce qui est après. Règle du théâtre qu'on ne le puisse. Règle à laquelle échappe le roman par lettres (*Mémoires de deux jeunes mariées* de Balzac). Ainsi Shakespeare ne serait romantique que dans le détail, où il est toujours inspiré; et il serait classique par la composition, par l'exposition, et choses de ce genre. En règle, rien n'est plus plat qu'une traduction de Shakespeare. Ses chefs-d'œuvre offrent un ruissellement de beautés (*Songe d'une nuit d'été, la Tempête, Conte d'Hiver*). A la scène, ce qu'on entend, c'est l'histoire, le conte de fées. Et si l'on cherche de ce côté-là le génie de Shakespeare, je crois qu'alors on se trompe. En fait, Shakespeare ressemble beaucoup à ses contemporains; comme Molière dans *Don Juan*, il n'hésite pas à copier. Il se sauve par le style. Et ici heureusement je retombe au lieu commun, que c'est le style qui sauve les œuvres. C'est la traduction qui a fait notre style. Et de là vient peut-être la supériorité des modernes, tant contestée et pourtant incontestable. La supériorité d'un traducteur de Shakespeare ne peut venir que du style. C'est en quoi elle est si rare. Tout cela voudrait aussi définir le style, et par le théâtre, qui nous a appris à écrire en vers. Le vers est une règle de la scène. Les hémistiches sont des répliques en blanc, comme il est évident dans Corneille. Plusieurs évidences peuvent faire de l'obscur. Telle est ma morale pour aujourd'hui.

LA FONCTION POÉTIQUE

par PIERRE REVERDY

Y a-t-il, au monde, un mot plus chargé de sens et de prestige que celui de poésie? En est-il, par contre, un autre qui soit, plus que celui-là, aisément tourné en dérision et méconnu — si souvent employé et si mal défini? D'ordinaire, c'est le mot, ce sont les mots qui servent à signifier, à définir les choses — à les dégager de leur poids, à les rendre légères, mobiles et malléables par l'esprit. Or, il semblerait qu'en ce qui concerne celui-ci, on ait chargé la chose du soin qui incombait au mot. On dit que telle ou telle chose est poétique. On croit s'entendre. Mais on s'aperçoit vite que l'on ne s'entend pas si bien dès qu'on veut essayer de préciser pourquoi et comment telle ou telle chose est poétique ou ne l'est pas. Et, peut-être, tout simplement parce que, d'abord, la chose que l'on prétend désigner, on la place là où elle n'est pas.

La poésie n'est pas dans les choses — à la manière où la couleur et l'odeur sont dans la rose et en émanent — elle est dans l'homme, uniquement, et c'est lui qui en charge les choses, en s'en servant pour s'exprimer. Elle est un besoin et une faculté, une nécessité de la condition de l'homme — l'une des plus déterminantes de son destin. Elle est une propriété de sentir et un mode de penser.

Tout le monde sait, tout le monde comprend qu'un poète ne pense pas de la même façon qu'un philosophe, un mathématicien, un savant. C'est-à-dire que, pour lui, les choses ont, dans le réel, une autre valeur et que sa sensibilité et son esprit réagissent, à leur contact, de façon tout à fait différente. Il y a autant de façons d'être au monde que de catégories de sensibilités et de tournures d'esprit.

Le propre du poète est de penser et de se penser en images — de considérer les choses dans la mesure où elles peuvent se prêter à la formation des images qui constituent

son particulier moyen d'expression. Sa faculté majeure est de discerner, dans les choses, des rapports justes mais non évidents qui, dans un rapprochement violent, seront susceptibles de produire, par un accord imprévu, une émotion que le spectacle des choses elles-mêmes serait incapable de nous donner. Et c'est par cette révélation d'un lien secret entre les choses, dont nous constatons que nous n'avions jusque-là qu'une connaissance imparfaite, que l'émotion spécifiquement poétique est obtenue.

Émotion d'autant plus intense, profonde et durable qu'elle n'ébranle pas seulement la sensibilité mais qu'elle requiert, dans une mesure au moins égale, la connivence de l'esprit.

Ce qui, tout en s'opposant diamétralement à la conception de *la poésie* comme vague état d'âme sentimental, ne veut toutefois pas dire que les sentiments n'ont rien à voir avec la poésie, mais bien que le rôle du poète n'est pas du tout d'exploiter ceux que tout le monde éprouve sur le vif, mais d'en apporter et d'en susciter de nouveaux — et d'enrichir par là le champ de la sensibilité et de la conscience humaines, dans un renouvellement constant des aspects de la réalité.

Car, ce que l'on oublie, quand on reproche à la poésie actuelle ses innovations, qui choquent et font scandale, c'est qu'elle obéit simplement aux exigences de sa fonction — que tout ce qui est vivant doit se renouveler pour continuer à vivre et que ce qui ne se renouvelle pas meurt. Nous sommes tous d'accord que Villon est admirable, mais il ne viendrait à l'esprit de personne d'affirmer que l'on n'aurait jamais dû cesser d'écrire comme écrivait Villon.

Mais il y a plus, si la poésie change de forme et d'aspect — si, à chaque époque, se modifient ses moyens d'expression pour vivre, pour n'être pas une simple répétition de formules toujours et inutilement les mêmes, c'est qu'elle remplit aussi un autre rôle, bien plus important et vaste celui-là, et qui est, bien précisément, la preuve de sa nécessité et l'explication, la justification de sa pérennité à travers toutes les transformations apparentes du destin de l'homme. C'est qu'elle reste toujours la même aide, la même arme au service de l'homme pour conjurer et l'aider à soutenir et supporter le poids de cet implacable destin. Cependant, s'il y a dans la poésie quelque chose qui change constamment et ne peut pas se permettre de ne pas changer — il y a aussi quelque chose de constant et qui ne change pas — le mécanisme mystérieux par lequel l'esprit aboutit à l'image. La faculté

de saisir, en des objets absolument indépendants l'un de l'autre, séparés de nature et que, dans le sensible, rien ne semblerait devoir jamais rapprocher, des éléments assez justement concordants dans l'esprit pour qu'un troisième terme soit créé qui constitue cette nouvelle réalité intellectuelle propre à satisfaire en même temps la sensibilité, qui, seule, n'eût même pas été capable de la discerner — eh bien, cette faculté primitive, c'est elle qu'il faut éclairer pour dégager ce qu'on entend par poésie, fonction ou sentiment poétique. Ainsi, nous arriverons à cette constatation que la poésie, au contraire de ce que beaucoup croient, n'est pas une chose superflue, un luxe, le produit contingent et aimable d'une forme quelconque de civilisation, qui pourrait un jour disparaître pour faire place à quelque passe-temps plus sérieux.

Je ne serais pas étonné que certains même la considèrent comme une simple manifestation de sottise dont les hommes devraient, non pas seulement se passer, mais se guérir — ce qui leur permettrait enfin d'aborder plus sérieusement et de mieux prendre les données brutalement affirmatives du réel. Il est plus étonnant de constater que parmi les tenants d'une telle conception figurent, encore qu'ils n'osent pas très ouvertement l'avouer, des hommes remarquables qui vouent par ailleurs leur vie entière et presque exclusivement les soins de leur esprit à une activité très voisine de ce mode d'être et de penser. Non, la poésie n'est pas cette chose inutile et gratuite dont on pourrait si facilement se passer — elle est au commencement de l'homme, elle a ses racines dans son destin. Or, le destin sort de l'instinct et tout le développement de chaque espèce commence là — c'est ainsi que l'oiseau vole et que rampe le serpent. La poésie est un instinct de l'homme qui est précisément entre la reptation et le vol — son instinct de créer — de s'élever au-dessus de sa condition qui le lie à la terre, mais seulement par la pointe du pied. Sans doute, cet instinct de créer se manifeste d'abord par des actes tout utilitaires — se nourrir, se défendre, s'abriter — mais, bien vite, par des actes plus libres, l'exercice de la pensée, en apparence de plus en plus gratuits. Je dis en apparence seulement, car il n'est rien au monde d'absolument gratuit.

Et si, de nos jours, il ne manque pas de gens pour considérer la poésie comme une activité inutile ou frivole, ils se trompent. Elle continue d'être aussi liée au destin de l'homme

qu'elle le fut jamais — elle le sert, il s'en sert, elle continue toujours à le préserver du réel tel qu'il est.



C'est dans cette lutte contre le réel tel qu'il est, où se trouve engagée la conscience humaine, que s'affirme l'utilité du poète et que la poésie naît. C'est dans ce sens qu'elle sert — non pas à telle ou telle chose particulière à quoi l'on voudrait étroitement la contraindre ou l'enchaîner, mais comme manifestation du besoin irrépressible de liberté qui est dans l'homme — c'est elle qui lui sert le plus efficacement à se libérer. La poésie a toujours été la conséquence du malaise que certains êtres, parmi les êtres, éprouvent, et à un degré plus intense que tous les êtres, au contact du réel, de l'immalléable réel; une tentative de réduire ce réel à quelque chose de ductile, de souple que l'on puisse former, transformer et étreindre à sa guise. Alors que les autres hommes, dans leur lutte contre le réel, l'affrontent en s'y adaptant sans trop de peine, c'est-à-dire en lui restant soumis dans la plus large mesure et vont à leur but sans trop s'insurger de sa rigueur, le poète prétend, lui, le réduire absolument et il ne peut, bien entendu, le faire que sur un autre plan et à l'aide des mots. Sur le plan où la chose cède le pas au mot. Le réel, en effet, n'est jamais réductible que sur le plan de l'esprit, en rêve et en pensée. Est-ce à dire que le poète est simplement cet être chimérique que certains croient, et qu'il se contente de ce monde irréel, plus ou moins nébuleux, ou qu'il se satisfasse pleinement de mouvements imaginaires? Point du tout. Car pour être poète il n'en est pas moins homme et homme plus parfait — parce que, plus sensible au réel, qui l'opprime au lieu de le combler de sa seule donnée, il en éprouve, plus que quiconque, la servitude. Et c'est de cette servitude qu'il veut se libérer — mieux, il s'efforce de la convertir et de la dominer.



La poésie a sa source à ce point de contact douloureux du réel extérieur et de la conscience humaine — à ce point

où l'homme se désole de constater la supériorité de sa conscience sur les choses — qui n'en ont pas — et qu'elle soit en grande partie esclave de ces choses. Pour détrôner ces choses au profit de sa conscience, il les nomme — et, en les nommant, il s'en empare et les domine. Mais il ne s'en empare et ne les domine qu'en les nommant comme il veut et en les pliant à sa volonté pour exprimer la réalité supérieure de son monde intérieur.

Son monde est lui. En exprimant ce monde qu'il vient, par les mots dont il se sert à sa guise, insérer dans la réalité extérieure, il s'y insère lui-même selon le mode choisi par lui et s'impose parmi les autres choses comme il l'a voulu, comme il a pu, d'un mouvement qui lui est personnel et qui le délivre de cette servitude qui l'y avait inséré d'un mouvement fatal. C'est pourquoi l'évidence nous montre que le poète, l'artiste en général, le créateur de tout ordre finissent par exister bien plus dans leur œuvre, à leurs propres yeux et aux yeux de leurs semblables, qu'en eux-mêmes. Leur être vrai, leur être essentiel qui compte et les transcende, ils l'ont projeté au dehors.



Il n'y a pas d'images dans la nature. L'image est le propre de l'homme, car elle n'est image que par la conscience qu'il en a. Le contenu normal de la pensée est abstrait, informe et flou. L'opération par laquelle l'image se forme est un acte d'attention volontaire. Le poète, l'esprit du poète est une véritable fabrique d'images et comme ce n'est pas l'usage utilitaire et matériel qu'il fait des choses qui nous intéresse mais la façon dont son esprit les appréhende et ce en quoi il est capable de les convertir — c'est lui que nous voulons juger d'après le résultat de cette conversion — et qu'il nous donne la sensation entre nous et les choses d'un accord nouveau que, sans lui, nous n'aurions pas perçu.

Les choses sont ce qu'elles sont, sans doute, et s'il s'agit de l'usage qu'on en peut faire ou de la vision directe qu'on en peut avoir, il n'est pas absolument indispensable d'y rien changer. Mais si l'on passe de la vision à l'expression, de la perception à la manifestation de l'effet produit en nous, tout se transforme — et c'est à partir de là que l'acte

poétique peut être défini. Or, le don poétique est expressément de ne pas prendre et de ne pas rendre les choses telles qu'elles sont — mais bien telles qu'en apparence elles ne sont pas — d'en faire des choses qui, au dedans, ne seront plus du tout ce qu'elles sont au dehors, dans leur propre domaine, mais telles qu'elles soient mieux conquises et plus particulièrement, plus exclusivement adaptées au domaine du réel intérieur — qui est celui de l'homme, que lui seul a le redoutable privilège de connaître mais qu'il ne connaît — quoique très mal — que par la confrontation la plus étendue et la plus persévérante avec le réel extérieur. Le mouvement poétique est donc cette tentative téméraire de transformer les choses du monde extérieur, qui telles qu'elles sont nous demeureraient étrangères, en choses plus complètement assimilables et que nous puissions, le plus intimement possible, intégrer. Dans ce mouvement, nous nous lions davantage aux choses et nous les rapprochons de nous. Cette communion c'est, plus que dans toute autre phase de l'opération poétique, dans la formation mystérieuse de l'image qu'elle a lieu. Certainement, il n'y a pas en poésie que l'image. Un poème n'est pas exclusivement composé d'images, encore qu'en lui-même il constitue finalement une image complexe, inscrite, une fois établie, comme objet autonome dans la réalité. Mais l'image est, par excellence, le moyen d'appropriation du réel, en vue de le réduire à des proportions pleinement assimilables aux facultés de l'homme. Elle est l'acte magique de transmutation du réel extérieur en réel intérieur, sans lequel l'homme n'aurait jamais pu surmonter l'obstacle inconcevable que la nature dressait devant lui.

Le poète est un transformateur de puissances — la poésie, c'est du réel humanisé, transformé, comme la lumière électrique est la transformation d'une énergie redoutable et meurtrière à trop haute tension. Au réel vrai le poète substitue le réel imaginaire. Et c'est le pouvoir, ce sont les moyens d'élever ce réel imaginaire à la puissance de la réalité matérielle et de la dépasser en la transmuant en valeur émotive qui constitue proprement la poésie.

Sans ce pouvoir de substituer au réel l'image qu'il s'en fait et d'établir son monde d'après cette image, et non pas seulement d'après les données exactes du réel, l'homme en serait resté étroitement l'esclave et sa condition ne se serait pas élevée au-dessus de celle des autres êtres qui vivent ou végètent à ses côtés. C'est pourquoi, il faut voir dans la

poésie le plus haut et le plus efficace moyen de libération mis en œuvre par l'homme pour accomplir, malgré les asservissantes exigences de la nature, sa fabuleuse destinée.



La sensibilité de l'homme est unique au monde, de son ordre — on le sait, et que, si la souffrance et la jouissance ne sont pas son exclusif privilège, la qualité de cette souffrance et de cette jouissance est portée à un degré d'intensité incomparable par la conscience qui lui en est donnée. Et il est fort probable que, si le pouvoir de son imagination ne lui avait pas permis de tout réduire en images — pouvoir grâce auquel il a d'abord pu parer, sur le plan matériel, à la disproportion de ses moyens d'attaque et de défense contre les autres animaux mieux doués — il aurait bien pu être anéanti presque aussitôt qu'apparu à la surface de la terre.

Mais c'est une autre défense qu'il a eu ensuite à exercer. Contre lui-même. Contre la formidable pression de sa propre conscience au spectacle de l'inextricable enchevêtrement des forces de la nature à quoi il lui fallait coûte que coûte donner un sens et se fournir à lui-même une valable explication. Il n'était pas dans son espèce de rester infime et misérable au ras du sol. Il a levé les yeux. Il est allé d'un coup chercher son destin dans le ciel. Il a peuplé les forêts impénétrables, les mers infranchissables d'esprits créés à l'image du sien. Il s'est fait une compagnie d'élection d'êtres complices à qui il a délégué les puissances inconnues, inexplicables, aveugles dont il subissait les outrages sans pouvoir les rendre ni les venger. Il s'en est fait des amis supérieurs ou des ennemis implacables. Il a créé les dieux qui sont une image de l'homme tel qu'il a su se rêver. Il a imaginé les moyens de se les rendre propices par des sacrifices dont il puisait l'efficacité dans les ressources de son esprit. Ainsi, il a, peu à peu, compris à sa façon, ordonné, asservi la nature. Il y a pris son rang, qu'il n'a jamais pu cesser de lutter pour garder. Tout cela est très communément admis pour les premiers, les anciens âges. Mais ce que je veux dire, c'est que cette obligation pour l'homme de faire face aux forces qui s'opposent à l'accomplissement de son destin n'a pas cessé, qu'elle ne cessera probablement jamais et que le moyen, le

presque unique moyen dont il dispose pour triompher dans cette lutte est celui de l'imagination. C'est pourquoi il n'est peut-être pas si fou ni si paradoxal qu'il peut paraître d'attribuer aux poètes — quel que soit le moyen d'expression par lequel ils s'affirment dans l'art — le rôle le plus important dans l'activité déployée par tous les hommes, chacun à son rang et à son niveau, pour la conservation, la tenue et la marche de l'humanité dans le monde. Sans doute, le poète n'est pas le seul créateur d'images. Il n'est pas le seul homme qui parle, et comme le langage est image, tous les hommes sont dans une certaine mesure créateurs d'images, sans s'en douter — mais le poète est précisément celui qui s'en doute et qui veut, par l'image, exprimer. Il est celui qui a décidé d'assumer l'entière responsabilité de la fonction — de ce mystérieux mécanisme qui transforme une chose réelle en une autre qui ne l'est pas, mais qui, dans le domaine propre à l'homme, acquiert le magique pouvoir, infiniment utile, de lui rendre la réalité plus vivable. C'est lui, qui, sensible aux rigueurs et à la saveur du réel plus que tout autre, saisit, entre les choses, les plus justes, les plus lointains, les plus mystérieux rapports.

★

On a dit autrefois que tout homme porte en lui un poète mort jeune à qui l'homme survit — je dirai que tout homme recèle en lui au moins des traces de poésie et que, lorsqu'il va vers les choses, c'est grâce à ces traces de poésie qu'il porte en lui et dont il les pare qu'il y va avec plaisir. Parce que, comme il a mis la poésie dans le monde, l'homme sait pourquoi il doit, à tout prix, l'y maintenir. Il sait combien elle lui est utile, et son instinct et son intelligence le préservent de jamais pouvoir réellement croire à son inutilité. C'est qu'elle est le plan où se libère sa conscience — où celle-ci cesse de se connaître seulement pour s'interroger sans pouvoir se justifier, s'expliquer. Elle est l'état où ses facultés s'exercent sans le moindre souci d'agir pour autre chose qu'agir — elle est l'acte pur — l'acte de suprême libération — le seul par lequel un homme, en tant que poète, puisse se donner profondément à lui-même le sentiment d'exister en toute liberté.



La conscience spécifie l'homme — le degré de conscience spécifie le poète. La poésie a toujours été et sera toujours le plus noble exutoire de la conscience en malaise dans l'homme au contact de la réalité, hostile à son rêve divin de plénitude, de bonheur et de liberté. Doué de conscience et privé de poésie, par quoi il la décharge et la libère en s'exprimant en dehors de toute contrainte, l'homme ne serait plus sur la terre que le plus misérable et le plus mal établi des animaux.

On peut avoir un certain mal à imaginer combien les débuts de l'homme ont été rudes sur la terre — nous ne vivons plus dans des grottes — mais qui oserait soutenir que, à part de nombreuses commodités purement matérielles, sa condition morale le soit devenue beaucoup moins aujourd'hui?

Qui pourrait dire, notamment, que l'inextinguible besoin de liberté qu'il porte en lui a pu être, dans n'importe quelle mesure, satisfait? N'expérimente-t-il pas, au contraire, que les inlassables efforts accomplis tout le long de sa prodigieuse et harassante histoire n'ont abouti qu'à l'enchevêtrer toujours davantage dans une servitude plus hypocrite mais qui, pour plus complexe et raffinée qu'elle soit, n'en est pas moins insupportable?

La poésie semble bien donc devoir rester le seul point de hauteur d'où il puisse encore, et pour la suprême consolation de ses misères, contempler un horizon plus clair, plus ouvert qui lui permette de ne pas complètement désespérer. Jusqu'à nouvel ordre — jusqu'au nouveau et peut-être définitif désordre — c'est dans ce mot qu'il faut aller chercher le sens que comportait autrefois celui de liberté.

Janvier 1948.

DE L'AUTRE RIVE

par HENRI HOPPENOT

Une feuille, au bord du ciel, à peine bouge. Tout en haut de l'arbre immobile, désignée par un souffle perdu. Elle touche une cime au delà du silence, et l'espace est suspendu dans la lumière.

Voici la consommation de l'attente, et ce jour n'aura point de fin. Ni ce passé dont les vagues s'abattent une à une sur les rives du temps. Quelque part une source doit jaillir, quelque part un miroir inépuisable doit refléter un ciel traversé des ombres du bonheur. Sur les ailes des migrations, un désir sans objet parcourt l'invisible et s'y perd. L'âme est au bord de la plénitude, au suspens du dernier accord. Entre elle et la présence, entre l'aspiration et l'assouvissement, il ne se glisse plus qu'un souffle imperceptible, — moins qu'une odeur, peut-être, au passage d'un souffle, — entre le don et la possession, ce souffle plus infranchissable que la mort.

L'exil, jadis, était la neige dans la solitude du soir, un temple à l'abandon des déserts et des siècles, ou cette foule mêlée à la pierre et au fer, sous l'éclat des arcs, livrée aux remous du néant. Moins déchirant que cette étendue de la mer et des prairies entre deux seuils, cette ombre où s'efface un visage, cette tombée des années sur des pas qui s'éloignent. Au delà des pluies sur l'Est et des vols au-devant de la nuit, la honte et le défi se par-

tageaient les âmes. Une route entre les vignes, un quai sous le vacillement d'une lampe, une chambre furtive abandonnée à l'aube, une porte fermée sur les cris et le sang, la clairière de minuit où l'on guette des passages dans le ciel, tous ces lieux pressentis où je t'ai cherchée, ombre entre les ombres, dans la veille et dans les rêves, où je t'ai rejointe dans l'amour et dans la foi. Ce grand silence s'était refermé sur ton silence. Parmi tout ce qui avait disparu dans les ténèbres, il y avait ta présence, plus invisible encore. Passante entre ceux qui portaient le secret de leur solitude et de leur refus, trébuchante et invincible aux pièges de la nuit, soulevée et rejetée au tumulte des hommes, à travers les voix, et les menaces, et les appels, une entre tous, mon enfant, dans le combat de la liberté, et ce sourire vers moi, hors du passé, gage de la promesse et de l'accomplissement.

J'ai attendu le signe, j'ai longtemps épié les présages. Au-dessous de l'agitation des jours, j'ai goûté la certitude de l'amertume et du déchirement. Vous étiez deux, séparées de moi; confondues, réunies dans le même arrachement. Deux visages derrière le même voile, celui de la terre et des fleuves, des forêts et de l'aube, des villes et des collines; et, près de lui, penché vers lui, ce front, dans la brume australe, un soir séparé de mes lèvres. Une enfant, un pays. Mon enfant, mon pays. Ce que j'ai recueilli et ce que j'ai donné. — Plus tard, je devais entendre, à jamais préservés hors du temps, ce chant de femmes derrière le secret des murs, ces paroles étouffées dans la hâte, et l'appel des disparus. Mais loin de moi fut le lieu de la rencontre et de la communion, l'heure de ce jour inconnu qui fut celui de la séparation et du choix. Ceux qui se sont agenouillés dans la boue, voici que tu les as retrouvés et que tu les refuses.

Et ceux qu'ont rebaptisés les larmes de la nuit, voici que vos mains, à tâtons, se sont rejointes; et la terre, sous vos pas, émerge peu à peu des nappes de la honte.

Au midi de ces jours, le soleil et la mort rivalisaient d'éclat, et les hommes aveuglés titubaient dans leur fuite. Quelle lie, du plus profond de nous, n'est-elle pas montée jusqu'à nos lèvres? Dans quel désarroi, dans quel abandon, nos âmes n'ont-elles pas vacillé? Se taire était déjà un reniement et tout ce qui en nous voulait vivre devait-il se faire complice de ceux qui avaient refusé de mourir? Tentation de se refaire un monde à la mesure de la faiblesse et de la force, tentation d'accepter de Dieu la faute avec le pardon. La flamme des faux sacrifices brûlait aux bûchers du mensonge, sur tous les hauts lieux de la défaite. La même voix sollicitait en nous le meilleur et le pire, et ce doute entre l'acquiescement et le refus, si nous y avons succombé un seul jour, est-ce trop de toute la vie pour le racheter?

Tout cet interminable été, le temps d'un éclair sur l'abîme, la confession des siècles qui n'est plus que ces millions d'hommes foudroyés, et la nuit soudaine, et l'odeur du sang dans les villes endormies, et l'aube n'est encore qu'aux lanternes des geôles, au reflet des brasiers sur les armes. Des êtres s'étreignent pour l'amour ou pour la mort, des hommes se cherchent pour le salut ou pour la trahison. Beaucoup marchaient dans l'enlisement du vide, n'attendaient que le soir et l'oubli. D'autres priaient pour être sauvés. D'autres se croyaient sauvés au seuil des mirages sur les gouffres. D'autres s'étaient assis aux foyers de la honte et déliraient du vin des vainqueurs. Et certains comptaient l'or de la défaite. Et certains calculaient l'or de la victoire. La force des vents, sur toute l'aire du monde, brassait les appels et les rires, les

cris et le silence. Les hommes étaient au pouvoir des souffles supérieurs; déversés comme les sables du désert dans les vallées creusées par les fleuves de feu. Et de tous les chemins de la terre, et de tous les fossés des chemins, malgré l'éponge de fiel et de boue enfoncée dans les gorges, s'élevait le gémissement d'Israël.

Lentes s'écoulèrent les heures de l'exil, dans l'espoir et dans l'impuissance. Mais vous étiez près de moi, qui n'aviez jamais douté, qui n'aviez jamais consenti, présente dans la certitude et dans l'amour, et ce qui n'a pas eu de prise sur vous peut-il l'emporter pour toujours? Au delà de ces fleurs, ce mur immédiat, au-dessus de nos têtes, ce ciel d'ailleurs. Un pas, encore un pas. De cette enceinte insurmontable, toujours un dernier pas qui nous sépare. Le silence entre chaque parole est lourd de tout ce qui n'a pas été prononcé, le silence entre nous est lourd de toute la communion de la vie. Et il y avait ces petites choses, aussi, comme des pierres roulées par le flot des jours, ces moments de bonheur ou d'oubli, une chanson ou un rire, la fraîcheur dans la main de la pierre ruisselante, un instant saisie et rejetée. Au seuil des étendues détachées de l'histoire, la paix et la douceur ne nous ont-elle point attendues? Ce qui fut jadis, au cœur de la ville de décembre, ne pouvons-nous le retrouver hors des âges? Là où s'élevaient infiniment les ondes de la terre, comme une mélodie habitée par la lumière. Et de l'ombre d'un arbre au soleil sur les cimes, l'âme s'abandonnait à l'oubli du désir.

(Mais parfois, comme la parole omise, comme l'accord nécessaire et brisé, qu'étais-je à moi-même sinon ma propre absence, cette impuissance à saisir et à être saisi? Ni la solitude, ni le partage, ni la fuite d'une eau vers

la mer. Peut-être, cet accablement sur le vide, le noir embrasement au suspens des orages. Quelque chose d'invisible s'est dérobé; tout ce qui était au delà des apparences s'évanouit dans l'espace inutile. Une voix parle ce langage que je n'entends point. Je suis seul au milieu de l'éloignement des mondes, l'âme brûlée aux souffles de la dispersion, et sur le lit desséché des fleuves, la transparence de l'ennui. Je me souviens de la stupeur de midi sur l'espace dépouillé de ses rêves, des masques arrachés par la nuit, et de l'aube inexorable. Je me souviens du silence et des halètements de la honte, du désespoir d'un cri, et de ce poids si lourd que j'ai pourtant porté. Le néant était fait de cette présence qui m'était refusée, de ce reflux, loin de moi, du désir et de la possession. — Ai-je traversé ces ténèbres, à tout jamais sauvé, ou m'ont-elles rejeté aux rivages du jour, vaincu et dépouillé du secret de moi-même? Sur les signes soudains et effacés, l'éclair véridique a-t-il départagé les visions du délire? Est-ce Dieu qui se consume et s'anéantit à tout jamais dans cette flamme instantanée? Et ne vais-je point, dans un monde délivré de Lui, sous le ciel des saisons humaines, trouver dans leurs regards, la réponse et l'absolution?)

La réponse et la demande, dans le don mutuel confondues. Vous m'avez divisé; vous m'avez réuni. Et dans cette aube étrangère, et dans ce soir natal, voici que la tendresse et l'amour m'ont tendu leurs visages nus. Les mois et les années comme un seul jour, et tout l'espace traversé n'est plus que cette parole encore et cet instant qui nous séparent. Tout ce qui fut est là, le premier regard où toute la vie s'est donnée, la fraîcheur des sources et des rires, cette peine assumée, la joie saisie au delà des larmes, tout ce qui fut repris et qui me fut rendu. — Je revois la route et le sillage, le désert et la

cime, et ce lac d'Asie au bord duquel deux ombres déchirantes se séparaient dans la nuit. D'une rive à l'autre, sous le ciel sans présence, toutes les vagues porteuses d'éternité, et chacune était un battement de mon cœur, et qu'importe si la marée dernière se perd aux sables du néant... Il n'était plus d'hier ni de demain dans cette aube et dans ce soir du retour, et l'attente était consumée, l'angoisse et le bonheur brûlaient leurs flammes inséparables, et entre vous et moi, et entre moi et toi il n'y a plus que cette parole que nous n'achèverons jamais de former, cet instant qu'il nous faudra toute la vie pour franchir.

DU CONSENTEMENT DU MALADE A L'ACTE MÉDICAL

par le Professeur L. PORTES

Je voudrais, aujourd'hui, entretenir le lecteur de l'attitude psychologique qu'adopte involontairement et fatalement notre partenaire dans le colloque médical, qu'il s'agisse d'un malaise passager ou, au contraire, d'une affection grave ou chronique.

Donner un nom à ce partenaire n'est pas chose facile. Le mot de « client » a une résonance malsaine pour la susceptibilité médicale. Celui d'« assuré », qui tend à s'imposer de nos jours, ne fait qu'insérer l'intéressé dans un réseau juridique et social. Le terme habituellement admis de « malade », qui le situe face au médecin et en quelque sorte de l'autre côté d'une barrière, a l'inconvénient de ne reconnaître qu'un fait pathologique. Le vieux mot français de « patient » nous satisfait bien davantage, du moins pour le sujet qui nous occupe, parce qu'il souligne l'attitude, essentiellement affective, qu'adopte fatalement l'être humain terrassé par la maladie, attitude qui précisément force notre sympathie et conquiert notre sollicitude.

Dire ce que sont les états d'âme que crée la maladie et, d'une façon plus générale, étudier la psychologie qui préside à l'acte médical pour en tirer les conséquences qui s'imposent, c'est d'abord consentir à évoquer par une sorte de concentration morose le souvenir de notre maladie la plus grave ou la plus désagréable afin que naisse autour de nous ce climat de doléance, de confidence et de confiance qui est précisément celui qui se crée au lit du patient.



L'acte médical, s'il est assurément dans la plupart des cas un acte scientifique, s'il est aussi à des degrés divers un acte social, est toujours un fait psychologique.

C'est là son caractère sinon essentiel, du moins le plus immuable, en tout cas celui qui assure à la médecine, à travers tous les temps et en tous lieux, son extraordinaire unité.

L'acte médical, en effet, quelles que soient les circonstances qui l'entourent, au cœur de l'été ou au plein de l'hiver, dans le palais ou la masure, dans la cité, le hameau ou la ferme isolée, au creux de la montagne ou dans la plaine fortunée, est un drame à deux personnages : le patient et le médecin.

Ce drame, souvent banal, mais parfois tragique, évolue d'une façon sensiblement constante et même monotone.

Le patient d'abord est seul sur la scène, en proie à l'angoisse que suscite son mal. Puis apparait le médecin et alors commence un tête-à-tête, un dialogue dont le but, pour l'un comme pour l'autre, est d'étudier la nature du mal, pour en fixer finalement le remède. C'est le moment culminant du drame où l'intérêt est au maximum parce que l'établissement du diagnostic est pour le médecin l'acte intellectuel primordial, et pour le malade celui dont la conséquence sera éventuellement la plus néfaste ou la plus bienfaisante. Après quoi l'intérêt languit un peu dans les soins, et se traîne même quelquefois pour aboutir et, en quelque sorte, « éclater », dans le dénouement. C'est alors que le patient, triomphant et déjà oublieux, redevient apte à l'action ou, au contraire, est emporté sans bruit, par une porte dérobée, vers une définitive solitude.

Pour analyser, du seul point de vue psychologique, cet acte médical, je ne disséquerai pas dans l'abstrait, mais je pénétrerai, à l'aide de mes observations personnelles, et surtout grâce à vos propres souvenirs, dans l'âme dolente du patient pour savoir ce que deviennent vraiment, dans de telles circonstances, ses facultés de connaître, de sentir et d'agir. Je les comparerai à celles de son partenaire le médecin, ne serait-ce que pour établir la courbe de leurs échanges respectifs tout au long de ces trois périodes dont je viens de tracer le schéma.



L'atteinte du mal crée chez tout individu un état mental très particulier.

C'était, il y a quelques instants, un enfant plein de vie, partant pour l'école, un homme d'affaires pondéré et satisfait, un ouvrier moqueur, une femme de la campagne lourde et paisible, quand, progressivement ou subitement, un malaise sourd ou défini, puis un mal non encore nettement localisé, mais senti comme pénible ou déjà très douloureux, voire même insupportable, apparait et s'impose à sa conscience claire.

Le bien-portant qui s'ignore comme tel, beaucoup plus que comme malade, est dès lors devenu un « patient », c'est-à-dire un être frappé par un mal qu'il n'a pas choisi, qui est en lui, malgré lui et sans lui, un être dont la chair est en proie à une « mystérieuse chimie » qui lui paraît non seulement étrange, mais étrangère.

Attaqué ainsi par le mal physique, le patient est-il apte à faire front? En général non, car sauf les cas où il est animé par un caractère exceptionnel ou par une spiritualité profonde, le seul sentiment qui le domine est celui d'une *solitude angoissée.* D'une solitude assurément, car rien n'isole autant l'être humain que la maladie, et d'une solitude angoissée parce qu'il ignore tout de la nature de son mal, de sa durée qui lui parait indéterminée, sinon indéfinie, ainsi que des moyens de résistance que son organisme pourra spontanément opposer.

En face d'un tel désarroi, ne devons-nous pas nous demander ce que devient le comportement intérieur du patient et notamment quelle confiance nous devons faire à son intelligence, à sa sensiblité et à sa volonté?

Intellectuellement, le patient, saisi par cette force dont il ne sait rien, comme roulé par un vent qui vient il ne sait d'où, est désarmé — et cela quel que soit son courage, sa sagacité et même, comme le prouve le cas significatif des médecins malades, quelle que soit sa science des problèmes médicaux.

Au sens exact du terme, il ne voit plus clair en lui-même, car entre lui-même observant son mal et lui-même souffrant de son mal, s'est glissée une opacité et parfois même une

obscurité totale; tous ses pas dans la connaissance de lui-même sont devenus trébuchants comme ceux d'un enfant.

Les sensations et les perceptions qui dominent sa conscience s'associent pour le tromper; il souffre de l'épigastre quand son appendice se gangrène; il se plaint de l'épaule quand son foie est en cause; ses jambes enflent quand son cœur ou ses reins défaillent; la plus atroce des douleurs accompagne souvent des lésions bénignes, alors que l'indolence fait longtemps cortège à des affections qui ne pardonnent point. Tout cela est si vrai que nous, médecins, n'attachons que fort peu de valeur à toutes ces manifestations subjectives que nous ne retenons que dans la mesure où elles éveillent notre pitié alors que nous étayons nos diagnostics exclusivement sur des constatations objectives rigoureusement indépendantes de la conscience même du patient.

Mais si l'intelligence du patient est, du fait de son mal, à tel point amoindrie et si sa sensibilité n'est souvent pour lui que génératrice d'erreur, quelle valeur, je vous le demande, peut avoir le jugement qu'il porte sur son propre cas, qu'il tient, parce qu'il espère, pour bénin quand il est grave et, parce qu'il craint, pour grave quand il est bénin?

Comment peut-on valablement juger quand on est en proie à la douleur physique au point parfois de « perdre connaissance », ce qui est bien la démission la plus évidente de l'esprit — ou, à un degré moindre, quand on est simplement en proie à l'angoisse et que tout ce qu'on aperçoit ne peut que vous tromper?

Tel la « feuille morte » dans le « vent mauvais » qui l'« emporte », le patient est donc seul, absolument seul, dans son angoisse, son incertitude et sa douleur.

Dès lors, le premier réflexe de cet être « attaqué », « terrassé », selon des adjectifs qui ont gardé, en dépit des abus qu'on en fait, une singulière vérité d'expression, est un appel à celui qui, par profession, par vocation, à ses yeux, « doit savoir ».

Cet appel, il peut encore, en France du moins et pour longtemps j'espère, l'adresser à l'homme qu'il veut, au médecin de son choix. Dans le tourbillon qui l'emporte, l'être passif et faible qu'est le patient a encore la seule liberté qui l'apparente aux bien-portants dont il était tout à l'heure. Il n'est pas obligé d'accepter une nouvelle agression, un nouveau viol de sa personnalité en se soumettant aux conseils et à la volonté de ceux dont il ne désire pas l'assistance.

Il peut appeler à son gré, soit le vieux médecin de sa famille, soit le nouveau confrère qui vient de s'installer avec le prestige de sa jeune science et de sa santé.

Sans doute ne devons-nous pas jouer trop hypocritement sur les mots, car le patient comme le médecin savent bien que c'est souvent le hasard ou l'affolement d'un membre de la famille qui les rejoignent, au point que nous apparaissons parfois à nos propres yeux comme des élus bien comiquement désignés.

Sans doute n'est-il pas constant que l'estime et l'appréciation exacte de notre expérience soient toujours à la base du choix qui est fait de nous. Sans doute est-il relativement rare que la fidélité d'une confiance déjà comblée oriente avec lucidité le choix du patient. Sans doute, même dans le choix de son médecin, le patient est-il souvent dominé par les événements et par la nécessité. Il n'en reste pas moins qu'en dépit de ces réserves, cette possibilité du choix libre du médecin traitant est un des trésors psychologiques de notre législation médicale — en ce qu'elle réserve au patient, dans son désarroi, la seule parcelle de liberté dont il puisse vraiment disposer.

Pour condenser en une simple formule nos observations psychologiques sur le patient, dans la période qui précède son premier contact avec le médecin, je dirai qu'il n'est qu'un jouet, à peu près complètement aveugle, très douloureux et essentiellement passif; qu'il n'a qu'une connaissance objective très imparfaite de lui-même; que son affectivité est dominée par l'émotivité ou par la douleur et que sa volonté ne repose sur rien de solide, si ce n'est parfois quand elle aboutit au choix de tel médecin plutôt que de tel autre.



Dans cette chambre du patient, aux décors monotones et aux figurants silencieux, où l'apparition inopinée du mal vient d'alourdir subitement l'atmosphère en interrompant tout à coup les activités coutumières, le patient et le médecin se rejoignent, l'un étendu, quelquefois inerte, et souvent gémissant, l'autre calme, ou le paraissant.

Instant crucial, plein de richesses psychologiques qu'ensemble nous dégagerons une à une pour saisir sur le vif l'un des attraits majeurs de notre profession.

Le patient demande, reçoit et donne; le médecin, lui aussi, demandera, recevra et donnera, mais sur des plans si différents qu'ils ont parfois l'un et l'autre le sentiment de ne pas user exactement du même langage.

Pour nous en rendre compte, essayons de dévider l'écheveau de leurs échanges, sans perdre de vue leur caractère humain, mais sans nous dissimuler non plus tout ce qu'il y a de paradoxal dans de telles rencontres.

Le patient demande à cet inconnu, qu'il voit souvent pour la première fois, de découvrir quel est son mal. Tâche difficile, pleine de risques pour lui, patient, car enfin, si le médecin se trompait, quelles n'en seraient par les conséquences? C'est alors qu'il sent obscurément qu'il n'a pas tellement « choisi » son partenaire, mais qu'il a plutôt « parié » pour lui avec tout ce que cette menace comporte d'aléas; aussi le patient suit-il anxieusement du regard celui qu'il tient à ce moment vraiment pour un « augure ».

Il l'écoute lui poser des questions qu'il rattache d'ailleurs mal les unes aux autres et dont le lien lui reste en quelque sorte extérieur. Il entend le son de sa voix, douce le plus souvent, et sèche quelquefois. Il l'observe, l'examinant; les mains lui paraissent habiles, le front lui semble intelligent.

De ces quelques détails qu'il perçoit souvent inconsciemment et de ce contact presque physique, naît une sympathie ou, au contraire, un recul.

S'il y a sympathie, tout à coup un processus de confiance s'ébranle chez le patient; non seulement il répond de son mieux à l'interrogatoire, mais il l'aide activement, ou du moins il le croit, par mille confidences. Leur banalité prouve la plupart du temps au médecin, non que le patient juge exactement des circonstances de sa maladie, mais que la distance, le fossé, qui séparait leurs personnalités s'est subitement comblé.

Fait curieux : à l'instant même où se détend ainsi la sympathie du patient pour son médecin, naît aussi une certaine angoisse à l'idée de la sentence que portera tout à l'heure cet augure qui n'est assurément pas là pour des propos mondains, et cette angoisse est d'autant plus vive que se sera mieux établie la confiance du patient dans le médecin.

Le secret que tout malade porte en lui, désire-t-il, au fond, tellement le connaître? Problème important en ce qu'il détermine en partie le comportement du médecin. Le fait est qu'ici la personnalité du patient intervient.

Certains ont un désir sincère de savoir la vérité, « toute la vérité », pour la seule raison qu'ils se sentent assez forts pour la porter, aussi cruelle qu'elle puisse être; je dois dire, par expérience, qu'ils sont bien rares.

D'autres n'affichent pas le même stoïcisme, mais manifestent les mêmes exigences par devoir, soit pour assurer leur avenir spirituel, soit parce qu'ils se situent froidement et courageusement en face de tâches professionnelles ou familiales qu'ils veulent assumer jusqu'au bout; ils sont infiniment respectables.

Beaucoup manifestent bien le désir de connaître, mais une légère crispation de leurs traits, une imperceptible nervosité de leur voix, tout à coup les trahit. C'est alors que le médecin doit avec prudence « dorer » la vérité, *doit*, oui, car quoi qu'on en ait dit, dans cette connexion si mystérieuse du physique et du moral, qui peut dire que la vérité connue ne va pas déclencher un mécanisme de découragement, de peur, d'affolement, qui a conduit quelquefois le patient au suicide et qui, en tout cas, ne favorise pas sa guérison?

A la vérité, la plupart des malades ne réclament, en fait, de leur médecin, qu'un mot léger, banal, dit d'une voix presque distraite : « Ce n'est pas grave ». « Ce n'est pas grand chose » — qui comble très suffisamment leur pâle curiosité. Ces patients-là, dans leur abandon, sont inconsciemment mais certainement les meilleurs observateurs, en tout cas les plus sages. Ce sont les patients privilégiés, qu'un manque de curiosité incline à une confiance calme. L'argument d'autorité fonctionnant pour eux à plein détermine chez eux une sorte d'espoir inconditionnel qui les installe dans un bien-être infiniment apaisant. Ce sont, en tout cas, ceux que les médecins aiment soigner.

Au terme du dialogue que nous venons d'analyser, le médecin a donné à son interlocuteur sinon la clef du mystère, du moins l'espoir de guérir. Dès lors, le patient n'est plus seul; la confiance est née dans cette chambre tout à l'heure si triste. Puisse-t-elle ne pas exagérer ses ravages par ces milles exigences qui naissent de la plus tyrannique des amitiés dorénavant partagée.

Des faits psychologiques, passons maintenant au comportement intérieur du sujet et demandons-nous à nouveau ce que sont devenus, à ce stade de l'acte médical, l'intelligence, la sensibilité et la volonté du patient.

La connaissance du patient que nous avons vue si amoindrie par l'atteinte du mal a-t-elle réapparu dans sa plénitude du fait de ses contacts avec le médecin? Dans la plupart des cas, non. La passivité intellectuelle reste à peu près complète.

Le contenu émotif qui, à la phase précédente, se limitait à une angoisse créée par l'incertitude et qui affectait déjà si profondément la faculté de connaître est ici plus riche encore. A l'angoisse s'est substituée souvent une confiance accrue, une sympathie parfois débordante, un abandon et un espoir excessifs, le tout se traduisant par des manifestations d'enthousiasme inconsidérées.

La volonté qui, au plein de la maladie, se manifeste d'ailleurs assez peu, est plus aveugle que lucide, plus déterminée que libre, car, en mettant les choses au pire, l'asphyxié est-il libre de ne pas suivre l'homme providentiel qui le sauve? et, à un degré moindre, le typhique adynamique est-il libre de discuter ce qu'on lui affirme? Celui que l'on va opérer, est-il libre d'apprécier tous ces examens biologiques dont on l'entoure? Et le rétentionniste qui souffre et qui appelle le sondage libérateur, est-il libre de discuter des causes de sa rétention?

Le comportement du médecin face au patient ainsi diminué, met en évidence le paradoxe médical dont je parlais tout à l'heure. Le médecin est venu, lui, tout à fait librement. Appelé, il a consenti à soigner et son adhésion, sauf exception, n'est, en aucune manière, viciée par la pression des événements. Il doit résoudre trois problèmes :

— De quelle maladie s'agit-il?

— Quelle issue peut-on espérer?

— Que doit-on faire pour réserver au mieux les intérêts immédiats et lointains du patient?

En résolvant ces problèmes, comme le patient, il court le risque de ne pas comprendre, ou même, s'il comprend, de ne pas guérir. Car le médecin est ici en face d'une fonction complexe, dont il ne connait que quelques variables; la maladie, en effet, est polymorphe et le sujet a des réactions et une résistance qui sont autant d'inconnues parce qu'elles dépendent d'un atavisme indéterminé et non décelable. Mais ce risque, le médecin le connaît et le mesure assez exactement. Il l'accepte et son acceptation est encore un consentement libre et éclairé, même dans ses incertitudes, et ce n'est pas une sorte de « pari » comme celui qu'a fait le patient.

Face au patient, inerte et passif, le médecin n'a en aucune

manière le sentiment d'avoir affaire à un être libre, à un égal, à un pair, qu'il puisse instruire véritablement. Tout patient est et doit être pour lui comme un enfant à apprivoiser, non certes à tromper — un enfant à consoler, non pas à abuser — un enfant à sauver, ou simplement à guérir à travers l'inconnu des péripéties.

Mais, et c'est là que réside comme l'essence même de la psychologie médicale, devant ce jouet qui pourrait être une proie facile se déclenche chez le médecin et plus évidemment encore chez le chirurgien un réflexe de responsabilité totale, une volonté maxima d'inventer, de trouver, une initiative que rien ne rebute pour sauver. Fait d'observation banal, mais capital : de même que la plus grande faiblesse du malade est ce qui attache le mieux le dévouement du médecin, de même ce dernier se sent d'autant plus lié à son patient que la confiance lui a été moins marchandée. Ceci est si vrai que nos meilleures heures médicales — les plus grands moments de nos carrières — sont ceux que nous vivons à l'hôpital, devant des patients plus ou moins inconscients, dont nous ne connaissons rien socialement et que nous ne reverrons jamais. Enrichissant cet instant de tous les souvenirs de notre pratique privée, devant cette passivité vulnérable du patient, nous sentons naître en nous le sentiment d'un *lien sacré, d'une obligation intérieure* dont rien ne peut nous libérer, mais qui, en raison même des circonstances, est épurée de toute contingence; bref, d'une obligation *strictement morale.*

Retenons simplement de cette analyse cette remarque qu'au point culminant de la conscience et de la connaissance médicale, prise au sens fort et complet du mot, correspond, la plupart du temps, un état de déficience intellectuelle passagère plus ou moins complète du patient.

D'ailleurs, parmi les innombrables actes médicaux qui sont pratiqués journellement, un grand nombre ont les enfants pour objet; or, nous voyons bien que la présence de leurs assistants juridiques, parents ou tuteurs, ne les protège guère ni ne leur donne aucune aide déterminante au point de vue de la connaissance.

Beaucoup d'actes sont exercés sur des adultes qui n'ont ni goût, ni don pour être véritablement instruits de leur maladie.

Il existe bien quelques cas isolés, où, soignant un confrère ou un homme d'intelligence exceptionnelle, nous avons le

sentiment que le dialogue devient possible. Mais, dans ces cas rares, de coïncidence solitaire, nous constatons presque toujours que l'opacité intellectuelle que nous avons décelée comme caractéristique du patient n'est pas absente et que ce type de patient n'est nullement privilégié. Bien au contraire, l'argument d'autorité ne jouant plus ici le rôle apaisant dont nous parlions tout à l'heure, ils apparaissent comme plus désarmés que les autres intérieurement, plus angoissés; ils se trompent très souvent sur eux-mêmes, s'exagèrent leur cas, se désespèrent, s'aigrissent, doutent et finalement guérissent moins rapidement.

Si nous essayons de voir où aboutissent les fils de nos écheveaux psychologiques, le diagnostic étant terminé, il semble que le patient, quand il n'est pas totalement inerte, éprouve de si grandes émotions qu'il perd à peu près complètement son sens critique. Le médecin, par contre, quand il domine sa pitié et que sa conscience reste en éveil, est seul à pouvoir exercer une volonté agissante dans une grande liberté et d'une manière relativement éclairée.



Dans la période plus ou moins longue qui suit l'établissement du diagnostic et où, pour le patient comme pour le médecin, tous les soucis sont d'ordre thérapeutique, il importe de savoir si le psychisme du patient et celui du médecin qui, jusque-là, restaient, comme nous l'avons vu, fort éloignés l'un de l'autre, parviendront enfin à se rejoindre et si, en d'autres termes, le paradoxe de leur dialogue va enfin cesser. Il semble bien que, même alors, dans la plupart des cas, il n'en soit rien et que notamment leurs volontés n'arrivent point à constituer des forces égales, capables de s'équilibrer.

Le patient, en effet, part de la maladie elle-même, ou plus exactement de son symptôme le plus frappant : douleur, crachement de sang, etc... Il voit se dérouler tout un scénario de soins — il y adhère sans doute, — mais dans *l'obscurité*. Ne sachant clairement d'où il vient, il ne peut savoir le chemin que le médecin lui fait prendre, mais il suit plus ou moins docilement : il prend ses remèdes, il s'impose la cure; il se prête aux examens, parfois même aux opérations les

plus mutilantes. Son activité volontaire ne va, d'aveugle qu'elle était, devenir plus lucide qu'au fur et à mesure qu'il guérit. A ce moment, il commence à avoir une petite idée de son cas, encore n'arrive-t-il jamais qu'à l'opinion, qu'à la *doxa*, c'est-à-dire à un degré de connaissance des plus imparfait et des plus empirique et son esprit critique, qui s'éveille à peine, sombre aussitôt dans de multiples erreurs. C'est l'heure en effet, nous le savons par expérience, où il porte parfois les jugements les plus erronés et les moins généreux sur l'activité même de son médecin.

Le médecin au contraire part, lui, du diagnostic, c'est-à-dire de la connaissance claire et distincte de la maladie elle-même. Il doit maintenant la traiter et ses qualités d'énergie, de lucidité, de patience doivent se maintenir en éveil dans un constant tâtonnement, car il est dans un domaine essentiellement mouvant où il ne saurait progresser que par déductions et intuitions successives.

Tout le problème pour lui est de gagner sur la maladie à chaque heure qui passe, alors même que son esprit critique le fait douter de lui-même. De là ces hésitations, cette modération, cette prudence que les profanes ne comprennent guère. Il y faut vraiment parfois beaucoup d'équilibre, de continuité et de foi.

A cette période de détente où les deux partenaires du jeu médical se sont mesurés et appréciés, peut-on espérer que le médecin pourra élever le faible de tout à l'heure à son niveau, en expliquant au patient dont l'intelligence s'est effectivement éclairée parce que son émotivité s'est atténuée, toutes les raisons de son action, de ses craintes et de ses tâtonnements? Peut-il, en un mot, faire de cet enfant malade un adulte conscient et libre? Il semble que non, car même après coup, même dans la paix enfin revenue, le médecin reste essentiellement isolé; car comment pourrait-il rendre claires toutes les circonstances particulières qui ont orienté son jugement, comment pourrait-il reconstituer ces moindres éléments fugitifs sur lesquels il s'est appuyé pour agir, alors que les plus déterminants sont souvent les plus obcurs?

C'est pourquoi, d'ailleurs, l'expertise médicale elle-même, où pourtant des faits médicaux sont appréciés par des médecins qu'on adjoint temporairement au magistrat, n'est jamais qu'une approximation décevante de la stricte vérité médicale, car pour l'expert lui-même, comment faire renaître parfois le passé dans ses nuances et son intimité, avec tout son

cortège d'angoisses partagées et sa cascade de décisions intuitives?

Ici se pose l'important problème de savoir dans quelle mesure le patient est apte à consentir aux gestes thérapeutiques qui lui sont proposés.

Il est bien certain que le médecin n'a pas coutume d' « imposer » — au sens rigoureux du terme — à son patient une thérapeutique que ce dernier refuse nettement. Il est bien certain aussi qu'il est facile, dans la plupart des cas, d'indiquer au malade l'esprit général de la thérapeutique qu'on se propose d'appliquer et que le malade est habituellement apte à comprendre l'essentiel du traitement qui lui est proposé, par exemple amputation d'un membre gangrené, ouverture d'une collection purulente, traitement d'une infection par une médication plus ou moins spécifique, etc...

Mais, indépendamment du fait que tout principe thérapeutique suppose dans son application mille nuances qui échappent nécessairement à la perspicacité du patient, nous ne devons pas oublier qu'il est peu de traitements qui ne comportent leurs propres dangers. Faut-il, dès lors, les souligner au patient, au risque de voir renaître chez lui cette émotivité redoutable qui opacifiait tout à l'heure son intelligence au point de lui enlever toute faculté réelle de décision? Et si on ne le fait pas, peut-on dire que le patient a jugé en connaissance de cause et qu'il a été pleinement éclairé?

Et ces incertitudes, qui sont déjà grandes au courant de la vie médicale quand le praticien a affaire à des sujets intellectuellement normaux, n'aboutissent-elles pas à des absurdités radicales quand on demande, par exemple, à certains déficients psychiques de consentir à des gestes opératoires dont le but est justement de leur restituer un psychisme normal? N'est-ce pas au moment même où le médecin les déclare formellement anormaux qu'on leur demande précisément de « consentir » ?

Non, à cette période où le patient est pourtant le mieux apte à comprendre, il n'est pas pour cela fatalement apte à juger. Le paradoxe du dialogue médical, dont j'ai déjà parlé, persiste. Le patient et le médecin continuent à ne pas parler la même langue; ils se cherchent, se côtoient, se rapprochent souvent, mais ne peuvent se rencontrer.



Il me semble que nous pouvons maintenant mesurer la densité psychologique des deux partenaires que nous avons mis en présence, non plus à tel moment de leurs échanges, mais dans leur ensemble.

Il apparaît :

1° Que le patient, en tant que tel, n'arrive, d'une part, jamais à la connaissance claire et distincte de sa maladie, notamment à cette connaissance « enchaînée des faits » que désirait Platon, et que, d'autre part, sa liberté est circonscrite à un moment très précis et très court de son épreuve, à cette petite grâce des dieux qu'est le libre choix de son médecin. Jusqu'au bout, en effet, ne nous est-il pas apparu comme dominé par l'affectivité pure?

2° Que le médecin, en tant que tel, est essentiellement celui dont aucun sentiment, même pas celui de la pitié, ne doit ternir la vision intellectuelle. Le plus grand médecin, le meilleur, celui qui « soigne » vraiment, est donc celui qui « comprend l'autre » dans l'objectivité la plus sereine et la plus complète. Celui-là est un « Maître » qui a des chances de « guérir » ou qui les met du moins toutes de son côté.

Aucun subterfuge juridique, aucun mythe social, aucune hypocrisie ne peut masquer cette inégalité vivante des forces en présence, si bien que la seule définition à la fois sincère et humble des échanges médicaux, envisagée sur le plan psychologique s'exprime ainsi :

« Tout acte médical normal n'est, ne peut être et ne doit être qu'une confiance qui rejoint librement une conscience. »

Cette définition qui, moralement et psychologiquement, nous paraît s'imposer, s'éclaire singulièrement dès qu'on envisage l'acte médical anormal, lequel n'est pas exceptionnel parce que la conscience qu'a le médecin de sa supériorité sur le patient a sa pathologie, comme la confiance qu'accorde le patient à son médecin a ses éclipses.

Esquissons rapidement cet aspect particulier du problème, non par simple curiosité morbide, mais pour justifier et au besoin éclairer les décisions hésitantes des Pouvoirs publics dans ce domaine. Peut-être verrons-nous, alors, s'il y a lieu de les modifier.

Avez-vous gardé le souvenir de cette époque où des méde-

cins ou chirurgiens prestigieux croyaient qu'il était de bon ton d'affirmer une omnipotence totale d'où se dégageaient leurs souveraines décisions? Avec quelle épouvante le patient ne franchissait-il pas le seuil de l'« Augure pontifex! » Avec quelle horreur sacrée n'écoutait-il pas son verdict! Avec quel aveuglement enfin ne se livrait-il pas à lui! Le patient soupirait sans doute d'être apparemment quantité si négligeable, mais il ne formulait aucune revendication et n'aspirait à aucune revanche. Quand la santé lui était redonnée, comme par surcroît, il s'en allait se croyant méprisé, mais se sachant guéri.

A la vérité, cette nonchalance, cette morgue de Prince Impérial allaient de pair avec une science certaine, une technique sûre, une expérience sagace et surtout une conscience qui se piquait au jeu. La preuve en est que ces hommes qui ont été nos maîtres furent de remarquables enseigneurs au lit même du malade, non seulement au point de vue technique, mais aussi au point de vue humain et que là, dans ces services hospitaliers qui sont des maisons de verre, jamais leurs pairs, qui les jugeaient pourtant sans indulgence, ne constataient chez eux l'ombre d'une défaillance morale.

Mais supposez que cette supériorité affirmée du médecin dans l'ordre du savoir n'ait pas son contre-poids dans une moralité professionnelle intégrale et que le médecin s'en serve non plus pour enchaîner davantage et plus intimement sa propre responsabilité, mais au contraire pour la dégager plus habilement; le patient ne devient-il pas, non plus un faible à protéger, mais une proie, une victime à exploiter?

Les Pouvoirs publics, en présence de cette carence de la conscience médicale ont alors le devoir d'intervenir pour combattre de tels abus et ils le font comme nous le verrons tout à l'heure.

Après avoir envisagé à quoi conduit la défaillance de la conscience médicale, voyons maintenant et par opposition ce que sont les conséquences de l'affaissement de la confiance qui lie normalement le patient à son médecin.

Entrons, pour cela, par exemple, dans le cabinet de consultation d'un praticien de banlieue industrielle.

Le patient arrive armé, je dis bien *armé*, d'une feuille blanche, verte ou rose où sont inscrits ses droits qui sont, aux yeux de l'administration, la contre-partie mathématiquement balancée des devoirs du médecin. Il discute, il critique, il revendique, il exige, ou du moins, s'il ne le fait pas.

il le peut, car la loi qui l'a haussé, peut-être imprudemment, à ce niveau, l'y autorise. Dès lors, toute défaillance du médecin sera calculée en dommages et intérêts pour obéir à ce principe général du droit actuel qui veut que tout risque soit couvert. Observons qu'ici, du moins à la limite, il n'y a plus d'échange médical véritablement humain — car nous sommes en présence de deux contractuels qui discutent en pensant tous deux à peu près exclusivement à leurs propres risques. Mais comme celui du médecin est par nature plus difficile à couvrir que l'autre, le médecin se dérobe parce qu'il sait parfois par expérience qu'il peut donner le meilleur de son dévouement et le plus précieux de son esprit tout en restant le « poursuivi qui s'ignore ». Il va donc, d'ailleurs à regret, limiter ses efforts à une médecine banale et médiocre, à une apparence de médecine, qui aura pourtant à ses yeux l'avantage d'être plus sûre, du moins en ce qui le concerne. Il pensera plus ou moins consciemment aux preuves qui peuvent être retenues contre lui en cas d'insuccès — et ne dépassera jamais la plus élémentaire prudence. Que de raisons n'a-t-il pas pour justifier son inaction?

Si le patient s'évadait tout à l'heure méprisé, mais guéri, c'est un « client », cette fois, un « assuré » qui repart d'ici, avec sa feuille évidemment signée — mais est-il guéri? a-t-il même toujours été soigné?

A la limite donc, la faillite de la confiance du patient — entretenue d'ailleurs parfois par des administrations qui croient de bonne foi servir ainsi leurs « assujettis » — fait, je le pense très sincèrement, disparaître l'acte médical lui-même et, ce qui est plus grave encore, c'est que le médecin, dans cette relative déchéance que la société lui impose, est tenté non seulement de ne plus tout faire pour soigner, mais encore de s'associer à celui qui n'est plus son patient, mais son client, et c'est ainsi qu'il peut devenir le complice de revendications particulières à chaque individu ou à chaque groupe social, et cela au détriment de l'intérêt général le plus certain. Tous ceux qui savent ce que coûte moralement et matériellement à la collectivité l'absentéisme injustifié qui sévit dans nos administrations et dans nos industries ne me contrediront, j'en suis sûr, en aucune manière.

Les Pouvoirs publics ont, dès lors, le devoir d'imaginer un nouveau contre-poids à ce nouveau désordre, et c'est un autre problème que de savoir comment on peut l'orienter.

Pour conclure ce trop long exposé des aspects psycholo-

giques de l'acte médical, dont l'importance n'est pas moins grande que ses aspects scientifiques ou sociaux, je dirai donc : que l'acte médical normal n'étant essentiellement qu'une confiance qui rejoint librement une conscience, le consentement « éclairé » du malade, à chaque étape de ce petit drame humain, n'est en fait qu'une notion mythique que nous avons vainement cherché à dégager des faits. Le patient, à aucun moment ne « connaissant », au sens exact du terme, vraiment sa misère, ne peut vraiment « consentir » ni à ce qui lui est affirmé, ni à ce qui lui est proposé — si du moins nous donnons au mot de consentement sa signification habituelle d'acquiescement averti, raisonné, lucide et libre.



Une telle constatation a fatalement des conséquences pratiques et notamment juridiques importantes. Mon but n'est pas de les analyser complètement, car je n'en aurais pas la compétence, mais seulement d'en dégager les principes.

Tel le mathématicien qui, pour étudier les grandeurs les plus variables, comme l'espace ou le temps, est conduit à imaginer tout d'abord des nombres entiers qui définissent ses unités de mesure, puis à combler les intervalles qu'il a ainsi artificiellement créés en concevant des nombres fractionnaires, puis irrationnels, et finalement à étudier par des méthodes particulières le passage des nombres infiniment petits aux nombres immédiatement voisins, en un mot à reconstituer cette continuité qu'il a préalablement détruite, le juriste, pour apprécier les actes humains, les situe tout d'abord dans des cadres préétablis qui, bien qu'en partie arbitraires, se justifient par une expérience humaine plusieurs fois millénaire. Mais comme ces cadres n'adhèrent jamais intégralement au fait lui-même, il est ensuite obligé, par approximations successives et par la voie de la jurisprudence, de limiter autant qu'il est possible dans chaque cas particulier les écarts qui séparent le fait considéré du principe préalablement admis. Cette méthode, qui est d'ailleurs à peu près la seule que connaisse, dans l'ordre rationnel, l'esprit humain, soulève d'autant plus de difficultés que les faits considérés sont moins objectifs parce qu'essentiellement psychologiques ou moraux. C'est précisément ce qui se passe,

en matière d'actes médicaux, quand il s'agit d'établir la responsabilité de leurs auteurs.

Un premier problème s'est donc posé au juriste, qui était de savoir dans quel cadre générique il convenait d'inclure les actes médicaux considérés comme anormaux. Il eût pu, avec de fortes raisons, assimiler le patient à un mineur et le médecin à un père ou à un tuteur, comme l'a fait d'ailleurs, au fond, notre juridiction professionnelle. Mais cela l'aurait conduit à ne concevoir qu'une forme de sanction qui eût été évidemment la privation du droit d'exercice, assimilée à la déchéance paternelle ou à la suppression du droit de tutelle, bref à l'affirmation d'une *indignité de fonction.*

Cette formule ne lui eût pas permis en tout cas de dégager de façon précise la responsabilité civile ou pénale du médecin, ce qui est pourtant le but qu'il poursuit manifestement.

Dans un premier temps, le juriste assimila l'acte médical anormal à un *délit*, mais il s'aperçut vite combien dans un domaine aussi insaisissable il est difficile d'apporter, même quand il s'agit de fautes lourdes, les preuves qui justifient une répression efficace. C'est alors que, pour mieux sanctionner d'une part et pour couvrir d'autre part avec certitude les risques encourus par le patient, il abandonna le point de vue délictuel et assimila désormais l'acte médical à un *acte contractuel* et l'acte médical anormal à une violation de contrat. Cette nouvelle notion, qui fut affirmée à maintes reprises par la Cour de Cassation et qui paraît fondamentale dans le droit médical actuel, soulève cependant encore quelques difficultés.

Admettre que l'acte médical est un contrat entre le médecin et le patient, c'est admettre en effet, d'une part, une certaine égalité de forces entre les deux contractants et, d'autre part, la possibilité pour le patient de consentir de façon « libre » et « éclairée » à ce qui lui est médicalement proposé.

Mais nous croyons avoir établi, par une analyse approfondie de l'acte médical, que l'égalité de forces en l'espèce n'existe guère et que, sauf exception, le consentement du malade n'est ni libre ni éclairé. On s'explique, dans ces conditions, les hésitations de la jurisprudence qui, dans un effort continu que nous ne saurions trop louer, s'est efforcée, tout en respectant son principe, à serrer les faits de plus près.

C'est alors que nous l'avons vu très vite se refuser à assi-

miler l'acte médical à un simple *contrat de louage de services* qui suppose que deux mains également puissantes se tendent l'une vers l'autre pour s'étreindre. Elle a, au contraire, presque dès l'origine, et contrairement aux Administations qui sont restées pour la plupart à ce point de vue primitif, tenté d'assimiler, sans le dire, l'acte médical à *un contrat d'adhésion,* dans lequel une main frêle se tend, mais toujours librement, vers une main plus vigoureuse. Mais cette solution n'a été elle-même que temporaire parce que, si elle tenait compte du fait que les forces en présence sont vraiment inégales, elle continuait à ignorer que le consentement du malade n'est en réalité ni libre, ni éclairé et qu'en somme l'acte médical ne répond pas aux nécessités d'un contrat d'adhésion parce qu'il est en fait une *adhésion, le plus souvent inconditionnelle.*

Face à ces nouvelles incertitudes, la jurisprudence s'est lancée dans la casuistique jusqu'à étonner parfois le bon sens, quand elle admet, par exemple, qu'un chirurgien qui constate au cours d'une intervention des lésions qui n'avaient pu être prévues doit laisser le malade se réveiller pour obtenir de lui son consentement aux décisions opératoires que cette nouvelle situation comporte. Elle s'est efforcée en tout cas de distinguer minutieusement les circonstances où le consentement du malade peut être libre et éclairé de celles où il ne peut pas l'être, de façon à l'exiger au moins dans le premier cas, sinon dans le second. Mais en admettant que cette distinction soit réellement possible, comment la justifier? Qui doit consentir quand le patient en est incapable? et sous quelle forme?

Il semble donc bien que l'assimilation de l'acte médical à un contrat conduise à reconnaître que de tous les contrats ce dernier est sans doute celui dont le contenu moral et psychologique est le plus riche et le plus difficilement saisissable par les concepts purement juridiques.

Au terme de cette longue évolution jurisprudentielle, dont toutes les étapes ont été analysées par M. Kornprobst d'une façon si finement compréhensive de nos difficultés médicales et qu'il me serait facile d'illustrer par des arrêts précis, il semble que nos juristes, s'éloignant toujours davantage et à juste titre du point de vue délictuel, tendent insensiblement à envisager l'intégration de l'acte médical dans une sorte de cadre juridique encore innominé et qui reste à définir. Dans

ce nouveau cadre la notion de consentement du patient, qui jusqu'ici était la clef de voûte de notre juridiction, tend à s'effacer partiellement, et cela pour des raisons uniquement psychologiques qui enfin se font jour.

La première manifestation dans ce sens s'est produite lorsqu'un tribunal a, pour la première fois, affirmé qu'il convenait de laisser une relative liberté d'appréciation au médecin, faute de quoi on risquait de le voir limiter ses initiatives thérapeutiques aux dépens de l'intérêt réel du malade. C'était déjà un pas dans une voie heureuse, mais par bonheur on est allé plus loin.

Dans un arrêt rendu le 5 janvier 1949, la Cour d'Appel de Grenoble, sous la présidence de M. Moyroud, a débouté un plaignant en responsabilité civile contre son chirurgien, entre autres raisons pour le motif suivant :

« Attendu que des exigences trop rigoureuses en matière de consentement seraient de nature à paralyser l'initiative et l'activité scientifique du médecin dont *la responsabilité doit surtout s'apprécier compte tenu de sa conscience professionnelle, que celle du* Dr X... *est hors de discussion*... etc... »

La dernière partie de cet « attendu » qui, pour dégager la responsabilité du médecin, fait appel à cette notion extra-juridique de conscience professionnelle, marque, me semble-t-il, une date importante dans l'évolution de la jurisprudence à cet égard. Elle donne en tout cas l'impression à tous ceux qui sont appelés à étudier les connexions du juridique et du médical que les magistrats parlent ici pour la première fois la même langue que les médecins en ce qu'ils perçoivent, sans parti pris d'abstraction, toute la relativité et tout le caractère intime de l'acte médical, ainsi que la confiance qu'il convient de faire à la conscience médicale si on ne veut pas que toute médecine de qualité devienne réellement impossible.

Remarquons d'ailleurs que cette liberté de consentement du malade à l'acte médical n'est pas sans subir actuellement de très graves et très importantes atteintes.

Ce n'est pas, en effet, le moindre conflit de notre époque que cette lutte à laquelle nous assistons entre le principe de la propriété de son corps par l'individu, et les exigences d'un ordre social orienté de plus en plus vers l'intérêt collectif.

Sans doute peut-on admettre effectivement la primauté du collectif sur l'individu lorsque la maladie de ce dernier peut compromettre la sécurité de la société, et c'est bien ce qui justifie juridiquement l'obligation, par exemple, à des vaccinations.

Mais l'être social est-il fondé valablement à soutenir l'intégralité de son emprise sur l'individu quand la maladie de ce dernier ne compromet pas l'ordre social? et l'application de certaines lois sociales, sinon ces lois elles-mêmes, ne méconnait-elle pas parfois cette liberté de l'individu au nom d'un intérêt collectif supérieur?

Dans ce porte-à-faux juridique que crée la notion mythique du consentement libre et éclairé du malade, la délégation des pouvoirs de ce dernier ne se fait plus au médecin traitant qui est pourtant particulièrement qualifié, mais à des organismes qui, dans leur automatisme parfois brutal parce que dominé par des points de vue économiques, décident anonymement et partialement.

C'est en effet une erreur — vers laquelle glissent très facilement les pouvoirs publics dans bien des pays — de conclure, de cette impossibilité où se trouve le patient à consentir vraiment, à la nécessité de le mettre systématiquement sous la tutelle d'administrations prétendument capables de se substituer à lui. Ceci ne peut conduire, comme l'expérience le prouve, qu'au mépris de tous les aspects psychologiques de l'acte médical et qu'à l'élaboration d'une médecine inhumaine. Ces conceptions, qui sont relativement valables et pratiquement acceptables en matière de médecine préventive, se montrent totalement décevantes et inefficientes dès l'instant où il s'agit de médecine de soins, parce qu'elles méconnaissent obligatoirement ce qu'il y a de spécial à chaque cas médical, qui n'est jamais qu'un cas d'espèce que seul le « sens clinique » parvient à isoler des cas voisins en saisissant son irréductible originalité.

Je reconnais que, jusqu'à présent, la jurisprudence a toujours considéré qu'un individu était libre de refuser toute intervention, même salvatrice, mais en sera-t-il toujours ainsi si le point de vue collectif prédomine?



Au terme de cette étude, où j'ai mis au grand jour des sentiments que nous avons coutume de dissimuler pudiquement,

j'insisterai sur l'importance extrême qu'il y a, dans l'évolution sociale à laquelle nous assistons, à ce que les aspects psychologiques de l'acte médical soient rigoureusement respectés, et cela non seulement pour réserver l'avenir même de la médecine, mais surtout pour préserver au maximum l'intérêt suprême des malades.

Je soulignerai l'intérêt de cette nouvelle étape de la jurisprudence que marque l'arrêt de Grenoble, lequel pour la première fois aborde vraiment le fond du problème.

Ne reconnait-il pas, en effet, que l'acte médical diffère, dans son essence, d'un marché d'intérêts discutés âprement et dont tout risque est de part et d'autre fallacieusement couvert par une pseudo-assurance, moins prévoyante parfois que paralysante?

N'admet-il pas implicitement aussi le caractère affectif de l'adhésion du malade, puisqu'il reconnaît explicitement à la conscience medicale une réelle liberté d'initiative et par là même une sorte de primauté?

Et n'est-ce pas finalement aux Pouvoirs publics que revient la charge de placer le médecin dans des conditions scientifiques, sociales et morales telles qu'il puisse exercer sa profession en « toute conscience », ce qui est bien la seule garantie valable que l'on puisse donner au patient?

LE COMPARTIMENT DE TROISIÈME CLASSE

par ARMAND LANOUX

à René Fallet.

1

LE TRAIN-BALAI

Une heure du matin. Le dernier train de banlieue venant de Paris, le balai, s'est arrêté à Gagny. Les lumières du quai clignotent. Devant moi, dans le compartiment de troisième classe, un homme ronfle. Entre cet homme et la vitre, j'aperçois, déformé par le jeu des glaces, un gaillard bien bâti, debout sur le marchepied. Le domine une blonde au dos grassouillet, qui se penche. Cette tendre silhouette crie l'amour pour son galant qui ressemble, c'est très remarquable, à Orson Welles.

Le sifflet du départ, qui a tant tardé, s'entend au bout du quai. Le dormeur, près de moi, a cessé de ronfler et se jette contre la vitre, où il plaque ses énormes mains. Le convoi roule doucement. L'amant est toujours sur le marchepied, prêt à sauter. La femme lui dit :

— Chéri, n'oublie pas. Demain trois heures. Va-t'en. Le train part.

Le rythme des essieux s'affirme :

— Au revoir, chéri. Demain trois heures. Dis à ta sœur que j'ai la laine. Tu me fais peur. Descends. On ira peut-être au cinéma? J'ai peur. Pour ce que je t'ai dit, ne t'inquiète pas. Tu me fais peur. Va-t'en. Au revoir, chéri. Au fond, c'est une petite chose. J'ai peur.

Le train accélère. La porte coulisse, claque contre ses butoirs. Séparés. Nous sommes presque au bout du quai. Je vois l'homme qui saute. Les bruits de tragédie que je redoutais ne se sont pas produits. Mon voisin a repris son somme.

La femme quitte la portière et vient vers moi. Ses cheveux sont roses dans cet éclairage de minuit passé. La face est encore marquée par une douce angoisse. Elle est lasse. Elle s'assoit. Elle se regarde dans la vitre, dans le tain de la nuit. D'une main elle se repeigne. Elle laisse tomber sa main. Puis elle pose son front contre le carreau et ne bouge plus.

2

« FAITEMENT »

Début de l'hiver. Le compartiment de troisième classe est plein au départ de Paris. Les gens parlent. Ça fait un gargouillis de mots. En tendant l'oreille, je distingue pourtant :

— Moi, le mien, i' met du sel partout. I' va s' faire du mal.

— Eh bien moi, c'est du sucre! Il en met, il en met, il en met...

— On a beau leur dire...

Puis, brochant sur cette double complainte ménagère, la voix d'un ivrogne, qui soliloque avec bonhomie :

— Moi, j'trouve qu'avec l'hiver, a s'ressemblent toutes. Faitement! C'est vrai, quoi. L'été, c'est pas pareil. Mais l'hiver. Oh la la! Des fois qu'on se gourrerait. C'est marrant. On se trompe de femme. Hop! A cause des peaux...

Les autres conversations se sont éteintes. Les deux jeunes femmes, qui n'ont pas eu le temps d'aller jusqu'au compartiment de seconde classe, et qui inspirent ce monologue, voudraient sans doute disparaître.

Je ne sais quelle outrance, quel excès de parfum, quelle profusion de bouclettes, me fait penser à deux coiffeuses entretenues, qui auraient déjà de l'argent, n'est-ce pas, mais pas encore acquis l'art de s'en servir.

L'une d'elles rougit à faire pitié. L'ivrogne continue :

— Ben oui, quoi. On se trompe de souris. A cause des peaux. Faut pas se tromper. Mais des fois, on peut. A z on toutes de l'astrakan ou du squin. Faitement, du squin. Squin. Faitement. C'est vrai, ça. Le Bon Dieu en donne trop à l'une, pas assez à l'autre. C'est la vie. Faitement.

Les rires se sont éteints. Une des deux jeunes femmes se mord la lèvre. Ce serait presque le silence, si l'on n'entendait les deux ménagères qui continuent :

— J'ai pourtant essayé de saler. Eh bien, i' faut qu'il en remette!

— Tout comme le mien avec le sucre.

3

INTELLECTUELS

Ceux-ci ne sont pas du pays! On les imaginerait mieux entre la Rhumerie et le café de Flore. Surtout la fille. Ses cheveux blonds réussissent à être à la fois plats et embroussaillés. D'une jolie nuance ficelle. Quant à son absence de maquillage, c'est pure provocation! Il n'y a qu'à remarquer ensuite l'étonnant manteau coupé court, à capuchon, d'un orangé irritant, qu'elle porte avec nonchalance, ainsi que son pantalon gris souris, au pli parfait, pour être sûr que l'on a affaire à une fille qui a sa petite idée sur le cinéma italien, les traductions de l'américain et la littérature d'aujourd'hui. Qui sait, peut-être Heidegger...

L'homme a l'air d'un étudiant dans sa troisième année de médecine. Confort et négligence. Aussitôt assis, il ouvre un livre.

Un livre, ça m'intéresse! Je me tords le cou pour lire le titre. Assez imprévu :

SON EXCELLENCE EUGENE ROUGON.

Et il a l'air de s'installer dans sa lecture, le garçon, un peu comme celui qui ouvre le quatorzième tome des *Hommes de bonne volonté!* J'ai un petit sourire intérieur à l'intention de Jules Romains. Mon sourire se fige. La demoiselle vient de laisser tomber d'une voix parfaitement imprévue :

— Emile Zola? Il a fait des choses bien, celui-là?

Et comme son ami ne répond pas, elle plonge dans *Sélection,* boudeuse.

4

PLATON

On lit beaucoup dans le compartiment de troisième classe. Et de tout. Mais Marius Richard ne fut jamais tant surpris que par une petite vieille en chignon et fichu, au cabas plein de carottes achetées aux Halles, sans doute, qui, un matin, tira de son panier *Le Banquet,* mit ses lunettes à monture d'acier, et ne quitta sa lecture que quatre stations plus loin.

5

LA MULTIPLICATION DES CONTRÔLEURS

Le sourire d'une jeune femme, au visage chiffonné, fleurit la travée voisine. Il est trois heures de l'après-midi et le train va vers Paris. Peu de monde. Ce n'est même plus un train de banlieue, dirait-on, avec ses rideaux tirés à cause du soleil. Un train de paisible province...

L'homme qui accompagne Petit Sourire me tourne le dos. Bigre, quelles épaules!

Et voici qu'entre le contrôleur. Zut, je n'ai pas signé ma carte à la semaine. Je griffonne, tends le papier. Il vérifie les billets des autres voyageurs et s'en va. Le train s'arrête à une station, repart doucement, en bon omnibus qu'il est, et...

Voilà mon contrôleur qui reparaît, aussi vif qu'il était lent tout à l'heure!

Il fonce sur l'homme et Petit Sourire. Ça s'accroche durement! J'entends assez mal, à cause du roulement :

— Alors, crie l'homme, ulcéré, fallait que je donne mon billet, et que je remonte à toute vitesse pour prendre mon train! C'est de la folie furieuse!

— Vous devez avoir un titre de circulation Lagny-Paris. Vous ne l'avez pas.

— Mais j'ai un billet Lagny-Gagny (station intermédiaire entre Lagny et Paris) et ma carte à la semaine Gagny-Paris! Je vous répète : je n'allais pas descendre à Gagny, courir jusqu'au guichet, donner mon billet à l'employé, et remonter!

— Vous êtes en faute. Le tarif du voyage Lagny-Paris n'est pas égal à la somme des tarifs Lagny-Gagny plus Gagny-Paris. Vous devez payer la différence.

Petit Sourire arrondit sa bouche en O majuscule. Son cavalier est ahuri. Il n'a pas tout à fait tort! Une certaine forme de l'absurde est entrée dans le compartiment. Celle qui laisse entendre que deux et deux ne feraient peut-être pas *exactement* quatre.

Digne, consciencieux, le contrôleur — qui a été coulant pour ma carte non signée — donne encore cette explication :

— Il y a changement de zone. Vous devez le supplément. D'ailleurs, je vous connais.

Le voyageur, braqué, furibond, atteint apparemment dans sa conception du monde, refuse de payer. Le contrôleur saisit son billet. Le voyageur en réclame la restitution immédiate. Le contrôleur demande en échange une pièce d'identité! Le voyageur lui demande les siennes! Le contrôleur descend. Nous sommes au Raincy.

Les commentaires des rares spectateurs fusent. Petit Sourire chuchote quelque chose à l'homme qui hausse ses épaules de bœuf. Deux et deux font quatre, quoi!

— Bravo, dit une femme sèche. Vous êtes comme mon pauvre mari. Vous ne vous laissez pas faire!

— J'ai raison, dit l'homme qui recommence l'exposé des motifs.

Un monsieur correct, feutre et lunettes d'écaille, avance :

— Vous avez *peut-être* raison, mais vous avez eu tort de discuter. Ils vous auront.

— Sont chinois, lance un ouvrier.

Petit Sourire se ronge les ongles. Elle cesse, ouvre de grands yeux effarés : le contrôleur vient de reparaître, flanqué cette fois du chef de gare du Raincy.

Ils ordonnent au voyageur de descendre. Nouvelle crise :

— Je refuse. J'ai payé ma place. J'irai jusqu'à Paris.

— Ne discutez pas et descendez.

— Non.

— Attention, chaque minute compte!

Et c'est vrai. J'imagine tout ce qui est suspendu à chacune de ces minutes... Mais le voyageur, obstiné dans son droit, a tenu. Il n'est pas descendu. Ce sont les agents de la Compagnie qui sont partis.

Je vois mieux maintenant le compagnon de Petit Sourire, qui jouit de son triomphe.

— Faut pas se laisser marcher dessus! approuve la dame.

L'homme aux larges épaules a un vilain visage de bellâtre, gluant, à grosses moustaches noires. Un visage de maquereau. J'aurais volontiers pris son parti, car j'aime assez que deux et deux fassent quatre, mais cette tête de trop sanguin, de trop malin, de repu, de violent, m'inquiète.

Nous arrivons à Paris. Petit Sourire se lève. Comme elle est menue! Las! sur le quai, prolifération des contrôleurs! « Ils » y ont mis le poids. Ils sont huit. Ils emmènent l'homme comme un malfaiteur. Petit Sourire suit en trottinant.

Je ne sais que penser. Cette scène contient tant de choses : la fatalité du règlement, la lutte entre l'individu et la collec-

tivité, le conflit sourd entre l'homme et la femme, qui désapprouvait. Et l'irrationnel de tout ça! Je ne suis jamais de bon cœur du côté des flics.

Près de moi, le monsieur qui a donné des conseils de prudence parle avec la femme qui prêchait la résistance. J'écoute :

— Permettez-moi, Madame. Je suis retraité de la Compagnie. Vous vous êtes laissé prendre. C'est une entourloupette très ordinaire. Ce monsieur ne paie le voyage Lagny-Gagny qu'une fois sur deux! Lorsqu'un contrôleur poinçonne son billet. Les billets sont valables deux jours. Vous comprenez? Il passe sur le quai à Lagny avec son billet, et à Paris, il ne donne au contrôle que le ticket de la carte à la semaine. Et il recommence le lendemain. L'agent de la compagnie le savait bien, allez. Comme il ne pouvait pas le prouver, il l'a coincé sur la différence des tarifs. C'est tout.

6

LE VEUF

A Noisy-le-Sec, banlieue des ruines, monte un homme d'une quarantaine d'années, correctement habillé d'un complet de confection. Il est presque chauve. Avec lui, une petite fille, deux ans environ, jolie, de vastes yeux teints de deux bleus, le bleu de Sèvres des prunelles foncées, le bleu de faïence de la cornée.

L'homme s'occupe de l'enfant sans maladresse.

A Pantin, arrivent une femme et sa fille, quatre ans. Celle-ci ne cesse de bavarder, de s'inquiéter des butoirs, des signaux, des gens sur les routes, des autobus et des escaliers de fer qui s'accrochent aux ponts, côté voie.

La femme a proposé à l'homme de prendre la petite de deux ans, à côté de la sienne, sur la même banquette. L'homme refuse, poliment. Il prend sa gamine sur ses genoux.

Peu de temps avant la gare de l'Est, à hauteur de la piscine Chateau-Landon, la fillette de quatre ans dit :

— On descend, maman. Où qu'est papa, dis?

— Il est dans le couloir. Oui. On descend.

— Dis maman. Où qu'est la maman de la petite fille?

L'homme se lève, son enfant sur ses bras, toujours silencieuse, toujours souriante, avec ses yeux de violette et de myosotis pâli. Rien n'est passé sur le visage froid du voyageur. Il n'y a eu que cette rapidité de mouvements, qui m'a fait comprendre sa déroute.

7

LES AMOUREUX NE S'EMBRASSENT QUE...

Le train du soir démarre lentement, comme s'il avait du mal à emporter sa foule. A peine est-il au bout du quai, que deux amoureux qui se tenaient face à face, presque sans parler, se serrent l'un contre l'autre et s'embrassent avec la naïve indécence des « enfants qui s'aiment ». Les jeunes amoureux sont innocemment cruels : ils n'hésitent pas à rayer de l'existence ce qui les entoure. Un tunnel. On ne les voit plus. Après le tunnel, ils n'ont pas bougé de place, ni de posture. Les ingénieurs de la S. N. C. F. ne font jamais les tunnels assez longs. Puis, un train jumeau du nôtre, qui part à la même minute de la gare de l'Est, nous rejoint, sur la voie parallèle. On regarde des gens qui vous regardent les regarder.

Apaisés, nos amoureux se sont desserrés. Lui lit *L'Equipe*, sur l'épaule de sa compagne. Elle a fourré son museau contre le cou du garçon, à l'endroit où la chemisette roule comme une corolle, une corolle un peu poussiéreuse.

— Pourquoi les amoureux s'embrassent-ils quand le train démarre? me demande soudain P.

C'est vrai. Les amoureux ne s'embrassent que lorsque le train démarre. Ça ferait un titre long pour un roman à la mode. Presque tous. Depuis tant d'années que je les frôle, je connais leurs façons...

— C'est peut-être de signification freudienne? continue P.

J'ai failli dire « oui, peut-être ». Où avais-je la tête?

— Les amoureux s'embrassent lorsque le train démarre, parce qu'ils veulent être assurés que personne de connaissance n'est dans le compartiment.

— Ah! dit P., déçue.

8

TRENTE-DEUX MILLE PIÈCES DÉTACHÉES

Un vieil ouvrier, rougeaud, un ouvrier de la famille du fer (car il y a la famille du fer, la famille poudrée du bâtiment, la famille odorante et sèche du bois, et celle du papier, et celles...) grommelle tout haut. Sa sciatique. Les trains. Toute

sa vie passée dans les trains. Pour des trains. Cheminot. Trains. Vingt ans de Villeneuve-Triage. Trains. Vingt ans de Vaires-Triage. Trains. Ça ne vous dit rien? Trains. Trains. Maintenant, magasinier. Trains. Je vous demande, est-ce une vie?

— Prends donc ta retraite, bon Dieu! dit un copain plus jeune. Même si tu n'avais pas l'âge, tu aurais droit à la proportionnelle! Tu passes à la C. G. T.! Tu sais où c'est?

— Mais non, mais non, mais non, grinche le vieux. On peut pas. On peut pas. Tu ne comprends pas. Tu ne comprends rien! Je vais t'expliquer. Au magasin, l'Est, y a trente-deux mille pièces différentes. Trente-deux mille.

Pour marquer le coup, prenant son temps, il jette six fois son poing un peu luisant vers son interlocuteur, l'épanouissant à bout de course en belle main de travail. Puis encore, deux doigts seulement, cette fois.

— Trente-deux mille au catalogue! Alors? Comprends? Le type qui pourrait me remplacer, il en connaît vingt-huit mille. Il me l'a dit. Lui-même. Depuis le temps qu'on travaille ensemble. Vingt-huit mille *seulement!* Alors, je ne prends pas ma retraite. Comprends? Je sais où elles sont, les pièces. Moi.

Le visage luit doucement, avec la santé dessous qui fait bon ménage avec la vieillesse. Et dans l'œil vif, cette sacrée nom de Dieu de fierté de l'homme qui a trente-deux mille pièces détachées dans la tête.

9

TRAIN-MANIÈRES

Oh, c'est une jolie banlieusarde. Très jolie. Elle a le type. Il y a un « type banlieue ». Comme il y a un « type marin », un « type paysan ». Comme il y a maintenant un « type ouvrier » qui diffère du « type peuple » d'il y a deux siècles. Bon. Elle porte ses cheveux broussailleux, tout en hauteur, sur un visage fin, aux ailes du nez transparentes et à la bouche turque. Une robette pervenche avec col Claudine. Et son odeur est exactement celle du sent-bon de mon enfance, du sent-bon que les coiffeurs distribuaient aux enfants sages quand ils venaient se faire couper les cheveux. Elle lit un roman de quelques centimètres carrés. Elle en est sans doute

au passage où la petite ouvrière dit au fils du patron : « Je vous aime, je vous aime mais je ne vous épouserai jamais parce que vous êtes trop riche », quand le train démarre brutalement. Quelque chose tombe du filet sur quelqu'un, qui plonge en avant. Ma voisine, par une suite de chocs répercutés, renverse dans l'allée centrale son sac de toile bariolée, très chic, qui va si bien avec sa robe. Tout est par terre. Même le roman!

J'ai ramassé pour elle une gamelle rouge, qui s'était ouverte. Dans cette gamelle, il y avait un reste de ragout. Elle ne devait pas avoir eu faim à midi. A cause de la chaleur et du vague à l'âme. Il y avait aussi deux feuilles de salade. Et puis, éparpillés, un poudrier en plaqué, un tube de rouge à lèvres, un torchon, un tricot commencé, une fourchette d'aluminium, un portefeuille en simili-cuir gonflé de paperasses et quelques pièces de dix francs, dont l'une a roulé jusqu'à l'autre bout du wagon et qu'on s'est passée, de main en main.

Quand j'ai eu relevé, en dernier, le couvercle de la gamelle rouge, nous nous sommes redressés, tous les deux. La petite banlieusarde était pourpre. Elle a fourré très vite le tout dans son joli sac de toile.

Elle était probablement rouge parce qu'elle s'était trop penchée pour retrouver ses affaires.

C'est ce que je lui ai dit, du moins. Ses cils ont eu un frémissement de complicité reconnaissante. Jeune fille-manières. Banlieue-manières. Train-manières.

10

IMPUDEUR

Milieu de l'après-midi. Wagon métro presque vide. Je vois, de dos, deux amoureux de la trentaine. Lui, le cou en cordes, et les cheveux noirs aux mèches corses. Elle, de profil. Il lit.

Elle a posé sa main sur son épaule. Elle joue avec le collet de sa veste, du bout des doigts. Sa main glisse sur l'oreille, caresse le lobe, puis le pince. Il se secoue mais lit toujours. La main vient aux cheveux gommés, soulève un épi, le dresse en pointe, le lisse, le plaque, recommence. Un sourire illumine ce profil de femme, non maquillée, lèvres gonflées, presque trop épaisses, narines ouvertes, œil brillant et petit, et petit front, petit et bas. Je la devine charnue, joueuse et

gaillarde au lit. D'ailleurs, ce sourire à l'épi qu'elle tend, tord, caresse, appointe, est significatif. La bouche s'ouvre. L'homme lit toujours.

Soudain, la fille s'est retournée. Elle a vu que je la regardais. Pas gênée! Elle sait que je sais, voilà tout. Ça devient même louche, car elle continue le jeu, délibérément. Je brûlerais ma main, tant je suis sûr de la conscience qu'elle a de son *obscénité!* Et il n'y a pas d'autre mot, pour deux doigts et un épi.

Nouvel échange de sourires. Le sien, provocant. Le mien, averti. Soudain, les doigts s'irritent. La fille éclate d'un rire de gorge, qui couvre la chanson des essieux. Elle se jette sur l'homme, lui arrache son livre. Il la considère avec étonnement.

Il reprend son livre.

Alors, elle fixe obstinément le paysage, boudeuse, jusqu'à ce que fleurissent au-dessus des usines, les tulipes renversées du Sacré-Cœur.

11

LES STRAPONTINS

Vingt heures trente. Paris. Un vieil homme monte, propret, vêtu de bleus neufs. Sa casquette molle a beau être enfoncée sur sa tête, elle ne réussit pas à cacher tout à fait les cheveux blancs. Et comme sa face est illuminée, il est bleu-blanc-rouge.

Le train est bondé, comme tous les soirs à cette heure, depuis que les coupures d'électricité ont allongé la journée de travail. Tout en fouillant dans ses poches, il cherche du regard, un regard avide, un regard d'oiseau, les places numérotées réservées aux invalides de guerre, aux invalides civils, aux femmes enceintes, etc.

Tout le monde comprend cette mimique et personne ne se lève. Moi non plus. Et pour une raison péremptoire : deux strapontins vides à côté de moi.

L'homme bougonne. Quelqu'un lui dit :

— Cherchez pas dans ce compartiment, grand-père! Les places réservées sont de l'autre côté de la plate-forme!

Mais le vieux suit son idée. Il lâche, d'une voix trop forte pour ne pas dénoncer une timidité inversée :

— Alors personne veut pas me donner sa place?

Du coup, l'autre qui a parlé et son voisin se lèvent en ronchonnant. Ils vont dans le couloir et claquent la porte.

Le vieux assis, monologue :

— Malheureux, tout de même! A soixante-huit ans! Après cinquante-cinq ans de travail! Etre obligé de mendier une place dans le train!

Une jeune fille murmure :

— Ils ne sont pas gentils avec ce pauvre vieux!

Et le galant de la demoiselle :

— C'est une honte d'exploiter ainsi les hommes. Jusqu'au bout. Bientôt, ils récupéreront leur peau!

Le train part, sournoisement. Les deux strapontins sont toujours vides.

La part d'absurdité que contient cette histoire m'inquiète. Tout le monde est de bonne foi : le sexagénaire qui veut s'asseoir, celui qui l'a renseigné, avec exactitude d'ailleurs, la jeune fille émue et le garçon qui en tire une leçon conforme à ses opinions. Et moi, tellement tranquille, avec *mes* deux strapontins! Alors?

C'est que personne n'a agi en fonction de la réalité et du présent, en fonction de la situation, mais chacun s'est comporté selon le thème abstrait du wagon bondé, où un vieux vient de pénétrer, et où il convient, ou il ne convient pas, de lui faire place.

C'est un thème qui habite, parmi des centaines d'autres, le subconscient du banlieusard. Chacun a réagi selon son tempérament et ses idées, sans se rendre compte que la question n'était pas même posée.

12

JUNON AUX GENOUX NUS

Le vendredi, le train est toujours plein de campeurs.

Il est toutes sortes de campeurs. Certaines troupes font penser à un patronage, d'autres à une maison publique en liberté.

Ceux-ci sont jeunes, solides, peu bruyants, relativement, et bien élevés. Ils chantent juste, et les refrains ne sont pas obscènes.

Ils ont installé sur la plate-forme leurs bardas quasi militaires. A chaque station, une fille, seize ans peut-être, demande si Lagny n'est pas la prochaine. Le jour tombe vite.

Un jeune homme, fonctionnaire probablement, joli garçon trop fin, bien habillé, correct aussi, a engagé la conversation. Cette jeune fille me donne le sentiment qu'elle est double en volume, en masse, et en poids, de l'adolescent qui lui parle. Au regard du garçon, je vois bien qu'il admire cette Junon en short à sept poches. D'ailleurs, il peut le faire sans provoquer d'incident, car les campeurs qui accompagnent la belle la traitent exactement comme un caporal traite un bleu!

— Il va faire nuit quand vous arriverez, dit-il.

— Bien sûr.

— Ça ne doit guère être facile pour monter les tentes!

Un gars joue à l'harmonica la célèbre marche : « Longue, longue est la route, marche sans jamais t'arrêter... »

— On a l'habitude. Ce n'est pas encore Lagny?

— Ne vous inquiétez pas, Mademoiselle. Quand je serai descendu, vous n'aurez plus qu'une station.

Elle sourit. Vraiment, elle a une splendeur de statue, une splendeur à la Maillol. Les gars mangent des sandwiches. L'un d'eux boit à la régalade, non parce qu'il a soif, mais parce que ça fait voyage. Et la musique à bouche, tendre et brave!

« Longue, longue est la route, chante si tu es fatigué... »

J'aime cette musique. Je l'ai entendue en d'autres lieux...

— Flûte! dit la Junon. J'ai oublié les piquets!

— Cloche! dit un grand gars.

— C'est pas vrai! dit un autre. J'les ai dans le dos.

Le fonctionnaire en complet veston reluque les cuisses de sa voisine. Elle s'en aperçoit, lève le nez, le dévisage et, saine, plonge son regard droit dans le sien. Lentement, il se tourne vers la vitre. Ça défile, les poteaux, les usines, les parcs, les arbres, les panneaux, les oiseaux, les châteaux, le ciel, le vent, la nuit qui vient... Oui. La nuit tombe. Je suis sûr que le jeune homme ne voit pas le paysage qui court, mais plutôt les campeurs qui s'affairent dans l'ombre. Il imagine leur réveil, demain, dans des fanfares d'eaux et d'hirondelles.

— On va au pont de la Dhuis, lui dit confidentiellement la fille.

Il se retourne très vite vers elle. Il a les yeux... Mon Dieu, oui... Il a les yeux un peu rouges.

— Poussière? dit-elle.

— Oui. Ce n'est rien.

— La Dhuis. Ça doit être beau, reprend-elle. Moi, c'est la première fois que j'y vais. C'est beau?

— Oh oui, Mademoiselle.

Le train ralentit. Il se lève avec un soupir. Elle dit :

— Alors, c'est la prochaine, maintenant?

— Oui, Mademoiselle.

Et comme le convoi tarde à entrer en gare de Vaires, et que ce serait trop bête de se taire maintenant, il demande :

— Vous y restez longtemps?

— Jusqu'à lundi, pardi.

Il rougit avant de descendre. Le grand campeur hausse les épaules. Le jeune homme frêle hésite sur le quai. Il y a une bande rouge sang, vers Paris. Il songe peut-être qu'il pourrait demander à Georges de lui prêter son vélo, demain, ou après-demain?

A quoi bon? Il tousse un peu. Ça fraîchit avec la nuit.

Mais il ne sait pas, il ne saura jamais que lorsqu'il s'est enfoncé dans le crépuscule sans oser se retourner, la Junon aux genoux nus a tant regardé sa mince silhouette de garçon qu'un des copains a dû lui demander trois fois qui avait les billets.

LE " TITIEN " DE STENDHAL

par HENRI MARTINEAU et FRANÇOIS MICHEL

Acquis par la Bibliothèque Nationale dans les premiers mois de 1949, le volume sur lequel Stendhal a fait inscrire par le relieur ce seul titre : « Titien » est un recueil factice composé d'une édition banale des Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence, *de Montesquieu (Paris, P. Didot l'aîné — 1814 — in-8°), suivie d'une brochure de J.-B. Say :* De l'Angleterre et des Anglais *(2e édition — Paris, Arthus Bertrand, 1816 — in-8°).*

Entre les deux ouvrages, Stendhal a fait relier vingt feuillets blancs de beau vergé de Hollande portant la marque de George Smidts, dont il a utilisé quelques-uns pour y inscrire des notes diverses.

La reliure est extrêmement modeste : demi-basane brune, plats en papier marbré bleuâtre, signet de soie jaune. Au dos, le seul titre Titien *sur pièce rouge, et dans le bas, à l'exemple de nombre de livres ayant appartenu à Stendhal, les initiales H. B.*

Les notes manuscrites, jusqu'ici, semble-t-il, inédites, que l'on relève dans le volume sont de deux sortes. Les unes, au crayon, concernent le texte de Montesquieu ou de Say. Elles ont été tracées au cours de la lecture et avant reliure dans les marges ou au bas des pages, si bien que pour nombre d'entre elles, le couteau du relieur, rognant le volume, les a amputées au point de les rendre quelquefois inintelligibles.

Les autres notes, à l'encre, soit sur les pages de garde en tête et en fin du volume, soit sur les feuillets blancs, sont généralement relatives à des incidents de la vie de Stendhal et ont été inscrites après reliure. L'une d'elles donne l'explication du curieux titre Titien.

Le volume est présenté à la Bibliothèque Nationale dans un emboitage dont la pièce de titre porte simplement : Montesquieu : Considérations sur la grandeur des Romains, *et sous la*

cote : Réserve J. 3309. *Il semble qu'il ait figuré antérieurement dans une assez importante bibliothèque privée italienne, car il porte sur une page de garde l'inscription :* Ingr[esso] 3383.

A ce volume et annexé, dans l'emboîtage, un cartonnage qui porte au dos ces mots : Notes sur Stendhal. *Ces notes proviennent d'un érudit italien qui s'est efforcé de déchiffrer les Marginalia de Stendhal et le plus souvent avec assez de pertinence. On y lit la mention suivante :* « Prof. Federico Patetta, Università di Torino. »

Le professeur Patetta, qui enseignait les mathématiques à Turin, est mort pendant la guerre, et nous n'avons pu savoir de quelle manière le volume était venu entre ses mains. Sa mort étant antérieure à celle de Clodoveo Bucci, il ne semble pas que le Titien *puisse provenir de la bibliothèque de Civita Vecchia. Il ne figure pas du reste sur le relevé des livres de cette bibliothèque ayant appartenu à Stendhal, tel que l'a publié M. F. Boyer.*

Voici maintenant le relevé des notes dans l'ordre où on les trouve en feuilletant le volume. L'orthographe de Stendhal a été respectée.

★

PAGES DE GARDE (A L'ENCRE) :

« Ne jamais souffrir que son cœur soit ému par aucune attente en montant chez une femme.

« *She shall not be there but in the evening of to-morow.*

« Le 21 Dbre 1818 revenant de chez Lady M.

« *This morning from K house at 3. Nina's history, the night by Leni* [?]. »

D'après la date de cette annotation, c'est très vraisemblablement de Métilde Dembowski qu'il s'agit dans les trois premiers alinéas. K. house *pourrait bien désigner le logis de la Comtesse Cassera qu'il aurait quittée à 3 heures du matin. Quant à Nina et à Leni (si cette dernière lecture doit être retenue), on pourrait y voir deux désignations différentes de la célèbre Maddalena Marliani, épouse du banquier Paolo Bignami, et que Napoléon avait proclamée « la plus belle parmi les belles ». On l'appelait couramment Lenina et aussi Lena et Nina. Cette cousine de Métilde avait eu d'émouvantes amours avec le poète Ugo Foscolo et quelques années plus tôt avait cherché à s'empoisonner. M. A. Caraccio, avec beau-*

coup de vraisemblance, a remarqué que Stendhal avait rédigé en vue d'une nouvelle édition de Rome, Naples et Florence *le récit d'une soirée prolongée jusqu'à 2 heures et au cours de laquelle la Lenina lui aurait conté, en présence de Métilde, ses propres amours avec Foscolo* (Pages d'Italie, p. 148-150). *Ce récit est daté de Florence, 27-28 octobre 1818, mais ces deux indications ne seraient-elles pas des alibis pour dissimuler, assez maladroitement d'ailleurs, la nuit du 20 au 21 décembre 1818 à Milan? C'est au cours de la visite à « Lady M[étilde] » du 21 que celle-ci aurait prêté à Stendhal les* Lettres de Jacopo Ortis *de Foscolo* (Pages d'Italie, p. 148).

Mais il n'est pas impossible non plus que Nina désigne Nina Vigano dont il sera question plus loin.

FAUX-TITRE (A L'ENCRE D'UNE ÉCRITURE ÉTRANGÈRE?) :

« Princier [ou : Primier]. »

VERSO DU FAUX-TITRE (AU CRAYON) :

« Mettre aux titres : publié en 17... »

Stendhal souhaite, non sans raison, que toutes les rééditions portent la date de la première publication.

PAGE 79 (AU CRAYON) :

En regard de l'alinéa commençant par : « Remarquez, je vous prie, la conduite des Romains... » :

« Style — Tournure. Mont[esquieu] se suppose parlant. »

PAGE 123 (AU CRAYON) :

Chap. XI. — *En regard de l'alinéa : « Lorsque les restes de Pharsale se furent retirés en Afrique, Scipion... » :*

« Ne jamais exprimer... faits que tout le mo[nde]... »

PAGE 125 (AU CRAYON) :

Chap. XI. — *En regard de l'alinéa : « Si César et Pompée avaient pensé comme Caton... la république, destinée à périr, aurait été entraînée au précipice par une autre main » :*

« Au lieu de... Les hom[mes] sont l[es] enfans des circonstances. »

PAGE 131 (AU CRAYON) :

Chap. XII. — *Renvoi à la fin du premier alinéa : « Il était tellement impossible que la république pût se rétablir... »*

« Cela ne pourra guère arriver au XIXe siècle. On penserait d'abord à donner une copie de la constitution de France. Heureuse Rome alors si un philosophe eut [*sic*] fait cette invention. »

PAGE 138 :

Note rendue indéchiffrable par le rognage.

PAGE 168 (AU CRAYON) :

Chap. XV. — *Sous la note : « Auguste avait établi les procurateurs mais ils n'avaient point de juridiction... » :*

« Voilà une grande nation qui se perd faute d'esprit. »

« (1) idem. »

Ce (1) *renvoie à la phrase : « Caligula ayant été tué, le Sénat s'assembla pour établir une forme de gouvernement. »*

PAGE 175 (AU CRAYON) :

Chap. XV. — *En regard des mots : « Ils [les Parthes] faisaient retirer les peuples à mesure qu'on approchait... » :*

« Guerre de Russie. »

PAGE 180 (AU CRAYON) :

Chap. XVI. — *En regard du début du paragraphe : « La puissance des empereurs », note rognée où on ne lit que :*

« ...reur... tu... ivée... »

PAGE 183 (AU CRAYON) :

Chap. XVI. — *Les deux lignes : « Ceci indépendamment des voies secrètes que Dieu choisit, et que lui seul connaît, servit beaucoup... » sont barrées d'un trait de crayon et Stendhal a noté en marge :*

« Pour la police. »

Stendhal usera souvent dans sa correspondance et dans ses ouvrages de ces phrases de précaution, conformes à la morale courante. Il les appelait des paratonnerres *et pensait ainsi désarmer les rigueurs de la censure et de la police. Montesquieu, à ses yeux tout au moins, n'aurait pas agi autrement.*

PAGE 184 (AU CRAYON) :

Chap. XVI. — *En regard de la fin de l'alinéa qui se termine par : « ... et ce fut un des grands obstacles que trouva la religion chrétienne » :*

« Voir à la fin le chapitre, supprimé par prudence. »

Stendhal veut évidemment parler ici de la Dissertation sur la politique des Romains dans la Religion *qui figure en appendice dans cette édition Didot de* 1814 *et dans la plupart des autres éditions. Cette* Dissertation *lue à l'Académie de Bordeaux le* 18 *juin* 1716 *et imprimée seulement après la mort de son auteur, n'a jamais passé pour un chapitre aberrant des* Considérations *publiées en* 1734.

PAGE 205 (AU CRAYON) :

Chap. XVII. — *Sous la note : « Voyez le magnifique éloge qu'Ammien Marcellin fait de ce prince (Constantin)... » :*

« Encore une fois, si les deux Chambres eussent été inventées, peut-être il les eût donné [*sic*]. Espérons qu'en 1917 l'Europe sera constitutionnelle, seul moyen de résister à l'Amérique. »

L'Amérique était déjà un sujet de préoccupation politique. L'abbé de Pradt et Tracy avaient aiguillé l'esprit de Stendhal sur ce sujet. Il ne cessera de s'y intéresser.

PAGE 213 (AU CRAYON) :

Chap. XVIII. — *En regard de l'alinéa : « Voici, en un mot,... » et plus particulièrement de la ligne : « Lorsqu'ils y furent parvenus... » :*

« un y hard[i] »

Coupé à la reliure.

PAGE 218 :

Chap. XVIII. — *La note : « Voyez dans Procope ce que c'étaient que les Goths... » est signalée dans la marge par un trait de l'ongle. De très nombreux passages dans l'ouvrage ont été ainsi désignés à l'ongle — nous ne les signalerons pas.*

PAGE 242 (AU CRAYON) :

Chap. XX. — *En regard de l'alinéa : « Elles allèrent jusqu'à anéantir l'autorité des magistrats... », une accolade dans la marge attire l'attention sur ces lignes : « Les* bleus *ne craignaient point les lois, parce que l'empereur les protégeait contre elles; les* verts *cessèrent de les respecter, parce qu'elles ne pouvaient plus les défendre. »*

Et au droit de l'accolade, Stendhal a écrit :

« France, 1816 avant 5 7bre. »

Le passage marqué par Stendhal d'une accolade évoque singulièrement pour lui les premiers temps de la deuxième Restauration, c'est-à-dire la Terreur blanche. La date du 5 septembre 1816 qu'il rappelle ici est précisément celle de la dissolution de la Chambre introuvable.

PAGE 281 (AU CRAYON) :

Chap. XXIII. — *En regard des mots : « L'Europe est pleine de gens qui aimaient la guerre... » Stendhal a inscrit en marge :*

« sociale ».

PAGE 303 (AU CRAYON ROUGE) :

Sur la première page de la Dissertation sur la politique des Romains dans la religion, *note dans la marge :*

« Non, les Rois firent la religion pour avoir le *serment.*

« 2°. Les Auspices qui permettaient d'élever de nouveaux magistrats.

On retrouve cette idée sur les Romains, la religion et le serment dans un fragment que Colomb a inséré dans son édition des Promenades, *mais qui peut fort bien être antérieur à 1829 — Cf.* Prom. 1, 140 : *« ...les patriciens voulaient la religion à cause du serment; c'était la loi de recrutement à Rome. »*

EN BAS DE PAGE :

« Je commencerais le Ch[apitre] :

« Les Rois firent la R[eligi]on pour avoir le Serment, etc.

« Ce fut pour ce grand objet qu'ils cultivèrent.

« Voir Litt. Romaine I — 161, le... »

*Stendhal a sous les yeux l'*Histoire abrégée de la littérature romaine *de F. Schoell. La note à la p.* 161 *du t. I traite en effet du rôle du serment dans la discipline militaire des Romains.*

PAGE 325 (AU CRAYON) :

A la fin de la Dissertation sur la Politique des Romains dans la Religion *:*

« Admirable modèle de stile que ce chapitre.

Puis renvoi (1) *à l'alinéa : « Comme le dogme de l'âme du monde était presque universellement reçu... »*

« 316 (1) Et cette âme est la pesanteur et l'attraction.

« Les anciens en savaient plus que nous en Religion.

« 24 7bre 1816, day of the little F.

« Que resterait-il donc aux anciens! etc., etc.

« eh, de nous être si supérieurs dans la religion (1).

« (1) Montes[quieu] : R[eligi]on des Romains. »

En disant que cette âme du monde *dont parlait Montesquieu est la pesanteur et l'attraction, Stendhal pense aux théories matérialistes de la création plus ou moins directement héritées de Laplace. Le* 26 *juillet* 1805 *il écrivait à sa sœur que Lancelin venait de faire une « découverte sublime » expliquant la création par l'attraction. Il ne semble pas que ni Stendhal, ni personne ait jamais connu la découverte sublime de ce pauvre fou.*

Le titre du Chapitre CXXVIII *de l'*Histoire de la Peinture en Italie (II, 182) *est : « Que restera-t-il donc aux Anciens? »*

PAGE 328 (A L'ENCRE) :

Au-dessous de la table des matières :

« Mont[esquieu] est mon Titien, presque toujours la coudit ici : *grand par la couleur, moindre par les idées.*

Si Stendhal a loué parfois, comme tout le monde, le coloris du Titien, on ne trouve pas, dans les pages qu'il a écrites sur le peintre vénitien de rapprochement précis avec ce qu'il en dit ici : grand par la couleur, moindre par les idées.



Ici s'intercalent les vingt feuillets blancs sur lesquels Stendhal a tracé (pour la plupart à l'encre), les notes suivantes :

F° 1 (A L'ENCRE ET EN GROSSE RONDE) :

« HA! QUELLE LOURDE SOTTISE!

« le seul avantage c'est que ça m'évite peut-être

« THE My

« 30 mars 1818. »

La veille (29-3-18) *Stendhal avait noté sur un Molière* (Marg. I, 221) : *« Ah! quelle lourde sottise! Mais elle me sauve* perhaps *of the My. » Faut-il compléter en* Matrimony *et en déduire par conséquent que Henri Beyle aurait envisagé un temps, que son assiduité auprès de Méthilde pourrait l'obliger à l'épouser? Ne savait-il pas que le Général Dembowski était encore vivant? Métilde avait obtenu la séparation mais non le divorce.*

« Le 30 mars 1818 consultation d'Omod[ei] qui croit le départ possible. J'arrête les places pour le 2 avril. Si nous trouvons des places à Turin, nous serons le 7 avril à Chambéry. »

Omodei qui, comme on le verra par la suite, a également donné ses soins à Henri Beyle, avait été appelé ce jour pour Pauline Beyle. Elle était malade, mais le procès que lui intentaient les héritiers naturels de son mari l'appelait à Grenoble. Elle put partir le 2 avril, mais à Grenoble elle fut encore malade durant quelques semaines (Corr. V, 119).

F° 2 (A L'ENCRE) :

« (Raconté par le Cte B.)

« Ancelle [?] a été si absolument un grand homme qu'il n'a pas été gâté par la fortune. Il n'a été bon que pour être grand homme. »

Nous ne pouvons expliquer cette note. On lit assez nettement Ancelle; *toutefois il n'est pas impossible de lire* Aurelle?

« *The 29th March he has had* un coup sensible dans le plus profond de son cœur, un coup qui confirme les choses dans lesquelles *he is timid* [?] *The* M. lui marquait de la bienveillance, il semblait que *her soul* entendit la sienne. Tout à coup *the servant* lui a dit deux fois qu'elle n'était pas chez elle, il l'a vue aujourd'huy, *she has not said* qu'il y avait longtemps qu'elle ne l'avait vu, et la conversation languissait.

« Au lieu de la voir *every* 3 jours il ne la verra que Dimanche prochain.

« Cette [*sic*] événement a couvert d'un crêpe toute la journée. « Si il est réel comme il y a toute apparence :

« Sur les noires couleurs d'un si triste tableau

« Il faut passer l'éponge, ou tirer le rideau. »

Rodogune. Acte II, Sc. 3. Stendhal citera encore ces deux vers au début de Henry Brulard *après le tableau de la mort de sa mère.*

F° 3 (A L'ENCRE) :

« MUSIQUE

« 22 mars 1818

« Concert de Nina au th. Ré.

« Je m'apperçois qu'une musique est excellente lorsqu'elle me jette dans des idées de génie sur l'objet qui m'occupe actuellement. Telle est ma manière de juger. Cette rêverie est délicieuse parce qu'elle fait jouir avec tendresse de la supériorité de son esprit. C'est peut-être là un des liens inconnus pour moi qui m'attachent à l'Italie.

« *Bad written by modesty.* »

[*Ces mots sont entourés d'un généreux paraphe.*]

Stendhal a noté ailleurs qu'il s'était ennuyé à ce concert et répété presque mot à mot ce qu'il en dit ici (Marg. II, 24). *Ecrivant le même jour à Mareste (Corr. V. 114) il dit encore : « quand une musique me jette dans les hautes pensées, sur le sujet qui m'occupe... cette musique est excellente pour moi... » A Mareste il n'a pas osé parler « d'idées de génie »! Stendhal*

codifiera sa découverte dans De l'Amour (I. 76) *et nous en entretiendra aussi dans* Henry Brulard *à la fin du chapitre* 32. *C'est encore à ce concert que Stendhal fait allusion dans « Qu'est-ce que le romanticisme?... »* (Racine et Shakespeare, p. 178). *Ce jour de Pâques, 22-3-18, Nina Vigano avait paru dans un concert de bienfaisance donné par le professeur de cor de chasse Giuseppe Sartirana, qui était peut-être ce « malheureux militaire », au profit duquel, nous dit Stendhal, ce concert était organisé.*

F° 4 ET VERSO (A L'ENCRE) :

« 3 Avril 1815

« Réunion à Cinisello chez Silva pour faire un massacre à Milan. Il y avait, dit-on, une liste de libéraux à massacrer. Les nob[les] devaient encore une fois se servir des paysans attirés par le Perdone. Le Pape voulait venir. Le M[aréch]al de Bellegarde lui envoya un aide de camp pour le dissuader. Il ne vint pas. Un surcroît de paysans venus pour voir le Pape eût facilité le projet.

« app[laudissemen]ts unanimes à la Scala quand Bellegarde parait. Rage des nob[les]. On disait qu'il a sauvé le pays. »

Cinisello, à 3 milles de Milan; palais du Cte Ercole Silva. Ni les journaux du temps, ni la correspondance du Consul de France à Milan ne font allusion à ce complot. Toutefois la Gazette d'Augsbourg, signale que le 3 Avril le Mal de Bellegarde a pris des mesures de police extraordinaires et mis en garde la population contre les conversations imprudentes en public! *On notera que le pape fuyant devant Murat est à Gênes à partir de ce même 3 Avril.*

« Beau mouvement de Sc. devant [?] Cigogna *che... a colpi di piedi nel cullo, che adopra sciaboli, spade e pistole. Saredi piedi nel cullo, che adopra sciaboli, spade e pistole. Sarebbe stato un... sublime* [?] parce que c'est un hom[me] hab[ituellement] très froid. Lettre à K. Cherchez-vous [ou : nous] 15 lignes chacune d'une main différente parce qu'on avait vu [Cigogna] sur sa porte une heure avec lui. Ses réponses... 400 lib. à S. Spirito je crois. »

Le nom de Cigogna est figuré ici par le dessin sommaire d'une tête de cigogne.

« (Conté par Kle, 17 Juin 1818

« Dans le temps je sus que la chose était vraie de S.) »

Kle *désigne peut-être Clerichetti (Antonio) à qui Stendhal prétendait avoir enseigné l'anglais en 26 jours* (Brulard I,

141). *Stendhal l'a certainement beaucoup fréquenté à Milan puisqu'il lui recommande Duvergier de Hauranne en* 1823 (174 *L. à St. I,* 52).

F° 5 (A L'ENCRE) :

« 4 avril 1820

« *I hope to see her to morow.* »

« Quand on veut être intime il faut dire des choses intimes.

« Je lis ce que j'écrivais ici le 29 mars 1818

« *prima* fois [?] *of...*

D'après une note relevée dans les mss de Grenoble par V. del Litto (R. 5896, t. 14, f°•112 — Ms. de l'Amour), Stendhal verra en effet Métilde le 5 avril avant de partir pour Bologne. Déjà dans son journal (IV, 313) le jour même de sa victoire *sur Angela Pietragrua, H. B. avait écrit : « Il me semble que le plaisir parfaitement pur ne peut venir qu'avec l'intimité. »*

F° 6 (A L'ENCRE) :

« 22 Avril 1820

« L'ESPRIT

« est le premier des biens, voir le *malheur réel* de la pauvre *Kuine* au milieu de tous les biens apparens.

Ce qui nuit à la réputation de l'*Esprit* c'est qu'il est souvent seul.

« La *cuine* à Rho, exemple d'une cour, bêtise de la conduite pour le bonheur au milieu de tous les biens, et elle ne manquant pas d'esprit. »

« *I have seen* Zi [ou : Lei...??] après 8 jours d'absence là. »

« Kuine » et plus bas « Cuine » sont des cryptographies phonétiques de Queen. *Il s'agit de la « reine scandaleuse » d'Angleterre, Caroline de Brunswick. Ce 22-4-20 elle devait passer par Milan allant de Pesaro (départ le 15-4) à Turin (arrivée le 1-5), en route pour Londres où elle allait gagner son procès et mourir. Caroline n'a jamais résidé à Rhô, qui est probablement ici un alibi pour Cernobbio (Villa d'Este) ou pour Pesa-ro?*

F° 7 (A L'ENCRE) :

« *Stile of the Love.* »

« Il écrit encore effrayé sous la dictée d'une grande passion.

« Voilà ce que le lecteur doit deviner.

« Donc comme c'est la vérité ne pas trop POLIR

« 22 avril 1820. »

Cette note confirme l'opinion de la critique actuelle sur le livre de l'Amour. *Alors que les contemporains de l'auteur n'ont voulu y voir qu'un traité didactique, plus ou moins bizarre, cet ouvrage n'est au fond, pour une importante partie, qu'une confidence pudique que H. B. eût trouvé inconvenant de styliser. On sait que la première rédaction de* l'Amour *fut écrite du 27 décembre* 1819 *au 3 juin* 1820.

F° 8 (AU CRAYON) :

« Toutes les himnes de la religion chrétienne ont l'air d'himnes du sérail en l'honneur du Despote.

« 2 mai 1820. »

F° 19 VERSO (A L'ENCRE) :

« Dâtes [*sic*] de 1819

« 12 mai 1819	*She goes out*
« 24 mai	Départ pour Gênes et Liv.
« 3 juin	*She sees me*
« 10 juin à 4 3/4	Je sors ivre *by hope* Départ de Florence Arrivée à Bologne Arrivée à Milan par la Marsaglia.
« 5 août 1819	*Tristissima partenza.* Le 10 à Cularo.
« 14 septembre	Départ pour Paris, beauté de la plaine de Moirans
« 18	Arrivée à Paris
« 26-27 sepbre	retour décidé
« 14 octobre	départ *by the* malles-postes
« 19	à Genève
« 21	à Domo d'Ossola
« 22	à Varèse. »

« *The* 23 enfin *after tot sospis* [?]

« *I find but a cool reception.* »

Cette succession de dates correspond d'abord au voyage de Métilde à Volterra en mai 19 et à celui de Stendhal lui-même. Ensuite le voyage de Stendhal à Paris, via Grenoble. Enfin le retour de Paris, si mal récompensé.

La Marsaglia n'a rien de commun avec la Marsaille en Piémont, illustrée par Catinat. C'est un mince village sur la route de Bologne à Milan à 2 lieues au nord de Modène. Stendhal l'aurait-il noté par confusion en pensant à la victoire de Catinat?

« Après tant de soupirs... » Stendhal avait déjà noté, sans utiliser toutefois ce jargon anglo-milanais : « enfin, après tant de peines et de sacrifices, a cool reception » (Marg. I, 353).

F° 20 (A L'ENCRE) :

« Voyage de Plaisir, 1818

« Parti pour la Cadenabbia le 16 juillet à 4 h. 1/2

« de retour *with* Virginia, le 21 à 4 h. 1/2

« Dép[ense] : 64 francs. »

Stendhal a évoqué ce voyage quelques semaines plus tard dans son journal du tour dans la Brianza (Journal, V, 346), *mais il ne nous a pas dit qui était Virginia.*

« 1820

« 3 avril

(AU CRAYON) :

« Dans l'Eglise des Servi jolie musique de Rossini.

« Adorer le Dieu des Chrétiens par l'intercession de la Vierge c'est s'accoutumer à faire la cour à un Despote, avec l'intercession du Ministre Secrétaire d'Etat. »

Le 3-4-20 *est le lundi de Pâques. L'Eglise dei Servi à Milan était celle du Couvent dei Servi di Maria (des Serviteurs de Marie), Corsia dei Servi. Démoli en* 1838 *il a été remplacé par l'Eglise San Carlo. Stendhal nous dit dans* Rome, Naples et Florence (I, 74) *que c'était une église à la mode et dans les* Prom. (II, 14) *il dira que c'est là « que nous avons entendu le mieux exécuter la musique de Rossini... »*



Sur la brochure de J.-B. Say ne figurent que deux notes :

FAUX-TITRE (AU CRAYON ET PEUT-ÊTRE D'UNE AUTRE MAIN QUE CELLE DE STENDHAL) :

« Comparaison de l'homme marié à la fin excellente en ce que les sots sentent le Résumé d'une si difficile question. »

PAGE 61 (AU CRAYON) :

« l'homme marié. »

Et en bas de page un trait de crayon dans la marge, attire l'attention sur les 10 *dernières lignes de Say : « Que dirait-on d'un grand propriétaire... qui... gagnerait par année* 170 *mille francs mais qui aurait le malheur d'épouser une femme dissipatrice qui lui en dépenserait annuellement* 260 *mille? »*



PAGES DE GARDE :

Enfin sur les pages de garde à la fin du volume, on relève les notes que voici :

« 29 août 1810

« Examen *by* Mr. Defermon. »

Le Cte Defermon était en 1810 un très haut personnage : Ministre d'Etat, Président de la Section des finances au Conseil d'Etat et Directeur Général de la liquidation de la Dette publique. L'examen (de pure forme) que passa H. B. après *sa nomination au Conseil d'Etat et qu'il prétend avoir subi « avec beaucoup d'avantage » (Journal, IV, 11) n'a laissé aucune trace repérable aux A. N.*

« Présenté *to the Nina, 27 février* 1818. »

« 14 mai 1813

« Dresde

« Commençant la Campagne, plein d'ennui et de dégoût de tout. »

« (L'Empereur me semblait fou.) »

« *upon the* eloquence [ou : élégance?]

« Extraits. »

Quoique cette confidence sur Napoléon soit inscrite entre parenthèses, elle correspond assez à l'impression qui se dégage, non de la première partie de la Campagne de Saxe, mais de la dernière, et notamment du fameux contre-ordre du 28-8, *donné à Vandamme à la sortie de Dresde, après avoir mangé une soupe à l'oignon et qui nous coûta sans doute une immense victoire. On sait d'ailleurs que dès* 1811, *l'amiral Decrès, Ministre de la Marine, ne dissimulait pas son opinion à Marmont : l'Empereur est fou!*

Les parenthèses (en réalité les crochets) et les deux mentions qui suivent semblent bien avoir été ajoutées postérieurement pour donner à la note blasphématoire sur l'Empereur l'apparence d'une citation?

« Brescia, 30 Fructidor an 9

« Départ pour rejoindre mon régiment en Piémont,

« à Alba, je crois. »

S'il faut en croire le Journal (I, 39) *vraisemblablement plus sûr, il y a ici une double et insignifiante erreur. C'est seulement le lendemain du 30 F^{or} IX que Stendhal quitta Brescia*

pour rejoindre non son régiment mais son escadron, lequel était cantonné non à Alba mais à Bra. Il a commis la même erreur concernant Bra bien plus tard dans H. Brulard (I, 8 n). *Circonstance atténuante, il est passé à Alba dans cette route (entre Asti et Bra).*

« SANTE »

« 26 mai 1818

« Mr. Omodei says *Angina Pectoris, ossification des petites veines du cœur.* »

Nous retrouvons ici le médecin que nous avons vu plus haut quand il fut appelé auprès de Pauline Beyle. En janvier 1826, *Stendhal, parlant de la presse en Italie, écrira à son sujet dans* le London Magazine (Courrier anglais, *IV*, 269) *que l'on disait « beaucoup de bien des* Annales médicales *du docteur Omodéi de Venise ». Il est intéressant de constater que sa théorie de l'angine de poitrine, celle-ci étant due à une lésion des artères coronaires (dans le langage courant veines et artères avaient le même sens du temps de Stendhal), a toujours des partisans. Cependant l'angine de poitrine n'est plus considérée comme une maladie spécifique mais comme un syndrome.*

« 26 août Dr Rasori *says* nerfs, rien de local, peut-être

« ...répercuté.

Rasori, qui a laissé un certain nom dans la science italienne et que Stendhal considérait comme un grand homme, fut un des chefs de la doctrine contro-stimulante dont Broussais est en France le représentant le plus illustre. Non seulement Stendhal le connut mais encore, on le voit ici, il reçut ses soins. Il admirait en lui le patriote autant que le médecin. Il ne semble pas douteux que Stendhal a peint son Ferrante Palla, dans la Chartreuse de Parme, *en songeant à lui. Voir à ce propos : Pincherle,* Lo Stendhalesco Dottor Rasori, *adaptation par François Michel : dans le Divan* (1948, *p.* 439-451).

« 1818, 11 sept. Il me semble clair que le vésic[atoire] fait un bon effet, dégage la tête et diminue les douleurs du bras et de la jambe gauche. »

Stendhal se plaindra jusqu'à sa mort de cette gêne, de cette douleur du côté gauche, de cette envie de tomber du côté gauche. On peut voir là les premiers symptômes de la maladie qui devait l'emporter.

« 19 avril 1820. Je souffre quoique beaucoup moins qu'en 1818, mais ce sont les mêmes simptômes. Le Dr Omod[ei]

me dit *for the first time* que c'est la goutte. Demain pur-g[ation] et dans 3 jours. Il dit que la goutte attaque d'abord l'Estomac et que la tête ne souffre que *per consenso.* — *her* — est une jolie femme et très polie *for me.* »

Ce serait donc à Omodei que reviendrait le mérite d'avoir pour la première fois prononcé le mot de goutte. Plus tard Stendhal sera soigné couramment pour la goutte et la gravelle. Il n'est pas douteux que c'est cette diathèse arthritique, héritée de son grand-père Gagnon, et sa vérole très probable qui ont fait le lit à l'artérite qui le tua.

POÈMES

par ARMEN TARPINIAN

ASCENSION

De l'eau à la flamme
Mon corps n'est qu'embuscade
Et son ombre sans poids
Ferme les yeux des mondes

Quelle couronne invisible
Quel cristal magnétique
Me vouent à cette montagne d'asphyxie

Mais aujourd'hui assise au bord du printemps
La foudre en moi se repose.

LA PATIENCE

Ma maison meurt dans ses fenêtres; les doigts clairs des enfants s'éteignent dans mes larmes.

A d'autres la demi-éternité, la bougie interminable.

Ma solitude effraie l'arbre qui va mourir.

La poésie me brûle et l'orage m'épèle : couple pieux qui dansait dans mon cœur altéré.

Tous ces mots que je dis, tous ces mots brûlés vifs, je les arrache au bruit d'une vie qui m'échappe, d'une vie que je cherche et que j'aime en mon frère.

Patience secourable aux clartés désunies, je t'implore un poème à régler les journées.

INSTANCE

Frère suis la pensée des moissons
Retrouve le sol au visage si dur
Si dur qu'il fait briller la pluie
Défais tes épaules de l'exil
Ton cri d'enfant pulvérisera la nuit.

NATALIS

« Je suis la lumière du monde. »

Parce qu'il a cru que la nuit est faite pour se protéger de moi, parce que l'océan et l'espace ne le portent plus, qu'il les estime à l'usure de sa main, l'homme se voue à l'Ombre, dit la lumière.

Parce que la fête des couleurs, la parole silencieuse des plaines, et même la liberté du vent s'éteignent à son miroir; parce qu'il réduit ce qu'il ne voit pas en ce qu'il touche, parce que son œil a vieilli, parce qu'il dort l'été, son amour malgré moi me devient ennemi.

Il parle de blancheur, il parle de fraîcheur, mais chaque mot qu'il dit ulcère l'aile affamée de l'aigle.

Je ne suis pas blanche, je ne suis pas froide, je ne suis jamais plus présente que dans la nuit. C'est quand l'homme se retire de l'univers qu'il y entre. Et son corps devient si vivant que ma vie en dépend.

HORIZON

L'air serait-il noueux, l'orage transparent si l'effort d'un seul homme se perdait dans le vide?

Espace de la terre tu es mon seul miroir. Dans la nuit de ton corps tant de levain se cache, tant de forces profondes aux racines d'étoiles.

Les gestes que j'apprends m'accordent aux rivières.

J'ai faim d'un si long souffle que les journées se cambrent : épaules dont l'horizon parle à l'éternité.

EDEN

Le fruit grandi sans l'arbre
Le méridien sans terre
Assiègent la Loi de vie
De leurs phares aveugles.

L'or n'a plus d'aile pour susciter l'enfance
Et la pierre ne prie plus pour nous

Le vaisseau exalté veut enchaîner la mer.

L'OISEAU DIT SON SECRET

Ne laissez pas le temps congédier la Présence. L'été commence bien avant que les arbres le sachent.

Ma mémoire me connaît, je viens de plus loin que moi.

J'ai ouvert les yeux et la forêt me voit. J'ai touché le rocher et son rêve me porte.

Il n'y a qu'à se taire pour que toutes choses se rassemblent sous les ailes du ciel.

Pour que l'air gonfle comme une voile, pour que l'univers remonte sans fin toute vie à sa source.

Ma mémoire me connaît. J'ai survolé des plaines : dans leur cœur mon songe sans limite s'agrandit.

La parole du fleuve m'a porté jusqu'au mystère vivant de l'herbe. Là, dans un frais étincellement, j'ai souvenir d'un unique sommeil.

J'ai battu dans le pouls des cristaux, j'ai rompu l'artère des parfums.

J'ai remonté les saisons pendant qu'elles descendaient sur terre.

Je déflore les races jusqu'à l'aube du temps. Je ne connais du sang, comme un chemin, que sa lumière.

La nuit, le soleil se repose dans les fruits : je m'efface dans leur mémoire si dense. Mais mon passé toujours s'ouvre sur un matin.

Plus nerveux que la montagne, j'ai eu mes propres sommets. Ce temps-là je l'ai gravi comme d'autres crient.

Je viens de plus loin que moi, de plus loin que cette aile blessée : je traverse son poids.
Gagné à l'oubli lumineux, je me désenvoûte des gouffres.
Riches et légères au corps, je monte aux contrées des louanges.
Ma naissance recule à mesure que j'y pense.

AU SOMMET DU TEMPS

Une grâce si vivante recueille les heures mortes qu'au sommet du temps le feu qui unifie s'adoucit de pitié.
Avant que le soir ne cesse de nous porter, avant qu'il ne devienne si noir qu'on ne puisse bouger, oiseau mangeur de crépuscules embrasse ton vol, épèle ton espérance, décris ta future victoire.
L'œil de l'enfance dissipera nos ruines. Sourires du passé aux fenêtres nouvelles...
Terre, rocher du cœur, nous serons en toi ce diamant frémissant où la lumière se renouvelle.
Nous donnerons à la rosée sa conscience d'étoile.
L'horizon parlera aux aveugles, le silence se gonflera de musique.
Blanches pour toujours les matinées s'en vont soutenir notre mort.

LE GOUT DE VIVRE

Je voudrais porter le fleuve jusqu'à la mer!
Je voudrais porter la mer sur mon épaule jusqu'à ce que le soleil éclate!
Et dans cet espace pulvérisé la bouche de chacun connaîtrait le fruit de la Parole.
Il n'y aurait plus entre deux hommes de chemins qui ne mènent nulle part. Ni ces arêtes sans reflet de ciel où l'âme craque, où la paix se déchire.
Il n'y aurait plus, quelquefois, qu'un peu de poussière pour accroître la soif.

UN COUPLE EXEMPLAIRE

GŒTHE ET MARIANNE DE WILLEMER

par J.-F. ANGELLOZ

Le 25 juillet 1814, M. le Conseiller von Gœthe quittait Weimar pour un pèlerinage au pays natal, dont diverses raisons, surtout les guerres de la Révolution et de l'Empire, l'avaient tenu éloigné depuis 1797; il allait revoir Francfort et sa maison du Hirschgraben, passée en d'autres mains depuis la mort de sa mère, en 1808. Or il venait de conter son enfance dans *Poésie et Vérité;* il pourrait donc confronter ses souvenirs avec la réalité, peut-être retrouver sa jeunesse. Il ne se doutait pas que le destin allait lui offrir ce qu'il appellera plus tard une seconde puberté, qu'il réservait à ses soixante-cinq ans un amour inespéré et l'occasion de pratiquer le renoncement dont il faisait maintenant sa grande règle de sagesse. Ce jour-là pourtant le rideau se levait pour le premier acte d'un drame d'amour qui aurait d'abord le charme d'une idylle juvénile, s'élèverait au sommet de la passion et se terminerait dans l'apaisement serein de la vieillesse.

Pour l'instant, avant de connaître une nouvelle expansion de son être, Gœthe vient de faire une cure de repos à Berka, station balnéaire récemment créée par Charles-Auguste de Saxe-Weimar pour retenir dans son duché l'argent que ses sujets, le poète en tête, allaient volontiers dépenser à Carlsbad, en Bohême. A vrai dire, la source sulfureuse a un faible débit, les baigneurs sont rares, le séjour ennuyeux. Mais cela permet précisément une retraite favorable au repos, à la musique — l'organiste Schütz joue, le soir, du Bach et du Mozart — et à la poésie. Comme s'il l'avait prévu, le poète s'est fait accompagner par un autre poète, le Persan Hâfiz,

dont von Hammer vient de traduire l'œuvre; à son exemple, il écrit même, soit au début de son séjour (*Erschaffen und Beleben*, le 26-6-14), soit à la fin (*Elemente*, le 22-7-14); des vers en l'honneur du vin, un des quatre éléments du chant, un des chemins qui conduisent « au temple de notre créateur ».

On conçoit qu'après cinq semaines de calme Gœthe ait joyeusement pris place dans sa calèche, la « gentille et petite maisonnette » où, nous confie-t-il dans un de ses poèmes, il se sent aussi bien que dans la compagnie de jolies filles. A cinq heures du matin il quitte sa maison et sa ville. Il a plu toute la nuit et un léger brouillard persiste, mais le soleil se lève, radieux; aussi un arc-en-ciel, assez pâle d'ailleurs, réjouit-il le poète qui, le jour même, à Eisenach, le célèbre comme un heureux présage et, qui sait! comme un présage d'amour :

Donc, alerte vieillard,
Tu ne dois pas t'affliger;
Tes cheveux peuvent être blancs,
Pourtant tu aimeras.

Les champs multicolores qu'il découvre ensuite lui inspirent également trois strophes (Bunte Felder) que plus tard il enrichira de deux autres pour introduire dans son *Divan* Hâfiz et l'Orient, et ce sera la poésie *Liebliches.* Il atteint Erfurt, où sa jeunesse connut des heures agréables dans la société de femmes aimables; belle occasion de savourer le passé et de se réjouir du présent. C'est le thème qu'il développera dans une des nombreuses poésies composées le lendemain, 26 juillet 1814, sur la route d'Eisenach à Fulda : *Im Gegenwärtigen Vergangenes,* et toujours il se proclame l'émule de Hâfiz : il voudrait l'égaler et chanter comme lui la douceur de vivre. Le plaisir de voyager, la joie de revenir dans son pays ont donc provoqué chez Gœthe un nouveau jaillissement de poésie, comparable à celui de sa jeunesse, mais empreint d'une sagesse souriante et un peu ironique. Aussi Ernst Beutler a-t-il pu voir dans le *Divan,* qui naquit au cours de ce voyage, un « Journal de route en vers ». Nul poème n'est plus révélateur à ce sujet que *All-Leben,* composé le soir du 29 juillet, sur la route de Francfort à Wiesbaden. La veille, Gœthe a atteint Francfort; dans la nuit même il a contemplé sa maison natale, il a entendu sonner l'horloge familière à son enfance; le matin il a fait quelques visites, puis à six heures de l'après-midi il est reparti. La poussière

de la route et le vent, le feu du ciel et la pluie qui féconde la terre, voilà les quatre éléments réunis et à l'œuvre : la nature reverdit, symbole d'un être prêt à renaître, d'un cœur disposé à aimer; le soir même, à onze heures, il atteint Wiesbaden, où, le 4 août, il verra Willemer et Marianne.



Jean-Jacques Willemer (qui devait être anobli plus tard) a fait l'objet d'une étude détaillée dans le livre que Hans Pyritz a consacré à Gœthe et Marianne de Willemer (Metzler, Stuttgart, 1941, 3e édition, 1948, 131 pages). Ce riche banquier de Francfort était né pauvre et n'avait jamais pu se consoler de ses origines; du moins est-ce à elles qu'il attribuait ses déficiences dans une de ses premières lettres à Gœthe, le 11 décembre 1808 : « J'ai grandi sans éducation et je n'ai rien appris. Né pauvre et donc, comme c'est la manière francfortoise, regardé de haut par tout le monde (et cela creuse de profonds sillons dans une âme tendre, suscite la souffrance de vivre et une soif d'honneurs sans limites), il me fallut gagner moi-même tout ce que je possède; j'y ai perdu la plus belle partie de ma vie et je ne pus m'occuper qu'à gagner de l'argent, je ne pus consacrer mes efforts qu'à obtenir une apparence d'honneurs (Scheinehren). » Gœthe, qui rendait hommage à la noblesse de son caractère, estimait que Willemer aurait dû s'attacher à un travail plus sérieux et plus terre à terre qu'une activité littéraire de dilettante et, grâce à ce travail, se guérir d'une tendance stérilisante à l'introversion. Il aurait pu jouir de l'enviable situation matérielle qu'il s'était faite, au lieu de chercher à satisfaire son ambition dans la politique ou sur la scène théâtrale, car il fut un des trois sénateurs de la ville chargés de la direction du théâtre.

Né en 1760, Willemer s'était marié deux fois, d'abord avec Marie-Madeleine Lang et ce fut, de 1780 à 1792, un heureux mariage d'amour, puis, sans doute pour des raisons financières, avec Jeanne-Marianne Chiron, de 1793 à 1796. Dès cette époque il fréquentait volontiers le monde du théâtre et recevait volontiers les actrices, trop volontiers, déclaraient les mauvaises langues de la ville. C'est au théâtre de Francfort qu'il arracha, en 1800, une jeune danseuse de seize ans, Marianne Jung, pour l'installer chez lui et la faire élever

avec les filles nées de son premier mariage. Elle s'appelait en réalité Marie-Anne-Catherine-Thérèse Jung et était autrichienne de naissance; elle avait grandi dans la pauvreté, rêvant de mascarade, de danse et de théâtre pour avoir lu le *Carnaval romain* de Gœthe. C'est son oncle Pirngruber, de Linz, qui lui permit probablement de réaliser son rêve; son maître de ballet, Traub, ayant été appelé au théâtre de Francfort, elle l'y suivit. La voici maintenant dans la ville de Gœthe, où, dès la fin de 1798, elle joue de petits rôles dans des opéras à la mode et obtient de grands succès dans les ballets; on la voit s'échapper du calice d'une fleur, jaillir de la bouche d'un canon ou surgir d'un œuf pour exécuter, comme Mignon, la danse des œufs. Elle a pour spectatrice enthousiaste Frau Rat, la mère de Gœthe, qui en 1799 la révèle à un jeune poète de vingt et un ans, Clément Brentano. Celui-ci l'aima passionnément, romantiquement, mais en silence; de son côté elle l'aima, mais déjà elle n'était plus libre et le jeune poète se vit évincé, peut-être même chassé par un père adoptif jaloux.

Quels motifs poussèrent Willemer à installer chez lui Marianne Jung? Le désir de l'arracher au théâtre et à ses dangers sans doute, de lui procurer une éducation soignée et une situation solide. C'est ainsi que dans son entretien du 3 octobre 1815 avec Sulpice Boisserée, Gœthe louait le banquier d'avoir « sauvé » la petite et charmante femme; il a réellement fait d'elle la sœur de ses filles. Mais sa lettre du 11 décembre 1808 parle d'une « folle espérance » vieille de huit ans, qui « ne se réalisera jamais »; il ne peut s'agir que de l'entrée de Marianne dans sa maison; Willemer avait certainement espéré qu'elle l'aimerait et accepterait de devenir sa troisième femme. Quoi qu'il en soit, dès 1803, Clément Brentano écrivait à Achim d'Arnim qu'il avait fait d'elle sa maîtresse, ce qui semble exact, et Gœthe le confirmait en employant pour elle le terme de « compagne » (Gefährtin). Nous pouvons nous représenter l'état d'âme de la jeune femme : elle a renoncé à sa vocation théâtrale pour partager la vie d'un homme beaucoup plus âgé qu'elle et inquiet, pour vivre dans une situation illégale, qui rend les relations impossibles avec la bourgeoisie francfortoise; elle attend de vivre et de s'épanouir.

Nous ignorons pour quelles raisons Willemer se rendit auprès de Gœthe à Wiesbaden le 4 août 1814, et pourquoi Marianne l'accompagna; il est très vraisemblable qu'elle voulut

réaliser un vœu très cher; n'avait-elle pas dit un jour à Schütz, l'illustrateur du *Carnaval romain :* « Si maintenant je fais aussi la connaissance de Gœthe, ce livre fut un prologue prophétique à ma vie. » Le poète se contente de mentionner l'entrevue du 4 août, comme aussi ses visites à la « Gerbermühle », résidence d'été de la famille Willemer, située dans la banlieue de Francfort; mais Rosette Städel, une des filles du banquier, nous a laissé dans son journal quotidien le témoignage de la forte impression qu'il produisit lors de sa visite du 18 septembre. Il quitte Francfort pour Heidelberg et lorsqu'il revient, le 11 octobre 1814, Marianne est devenue Mme Willemer; elle sera bientôt, après l'anoblissement de son mari et restera pour nous, Marianne de Willemer. Le mariage avait été célébré en hâte, le 27 septembre, comme si Willemer redoutait que Marianne lui échappât, et l'on a pu supposer qu'il craignait qu'elle se prît d'amour pour Gœthe. Karl Buchheim, qui a conté ce drame d'amour dans un petit livre délicat, d'inspiration religieuse, *Suleika. Vom Ewigen in der Liebe* (Kösel Verlag, Munich, 1948, 72 pages), émet l'hypothèse que Marianne a pu elle-même provoquer soudainement un mariage auquel elle n'avait pas consenti jusqu'alors, précisément pour mettre une barrière entre elle et Gœthe, qu'elle craignait d'aimer; cette hypothèse nous paraît peu vraisemblable. Le poète se contente d'écrire à sa femme, le 12 octobre : « Notre vénérable ami est maintenant marié régulièrement (in forma). » Il s'agit donc à ses yeux d'une simple régularisation, qui ne change rien à une situation de fait, ni à son attitude en face d'elle, car continue-t-il, « elle est aussi aimable et bonne qu'auparavant ». Pourtant alors qu'il multiplie ses visites, il cesse d'en parler à Christiane Vulpius, et le 18 octobre 1814 restera pour lui et pour Marianne le premier jour mémorable dans l'histoire de leur amour. Il semble même que, le 20 octobre au matin, il ait pris congé d'elle en particulier, avant de quitter Francfort pour rentrer à Weimar. Les partenaires ont été mis en présence, un lien est tissé entre eux, mais un obstacle s'est dressé, infranchissable.



Le rideau s'abaisse. La lettre que Gœthe envoie à sa femme le même jour nous permet de pressentir ce qui va se passer :

le drame se transportera dans le cœur des deux personnages; il lui écrit en effet : « Je me réjouis de vous revoir. C'est assez de monde extérieur, nous allons maintenant essayer l'intérieur. » Il avait laissé à la famille Willemer l'album dans lequel s'inscrivaient ses amis; on le lui renvoie en décembre et Marianne y a écrit un poème, le premier qu'elle lui adresse; il débute ainsi :

Tu me comptes parmi les petits,
Tu me nommes chère petite.
Si toujours tu veux m'appeler ainsi,
Toujours je me dirai heureuse...

On y trouve ces deux vers :

Je t'ai imprimé dans ma mémoire
Je te porte dans mon cœur...

La lettre que son mari joint à l'envoi fait sourire : « Depuis que vous l'avez appelée la petite, ma femme ne veut plus grandir du tout, si ce n'est dans votre cœur. » Gœthe a donc transféré à Marianne l'appellation dont il usa jadis pour Christiane; il l'emploie maintes fois dans ses lettres et Willemer se prête au jeu, sans doute parce qu'il espère ainsi s'attacher le poète célèbre. Au cours de cet hiver et du printemps 1815 l'amour grandit dans les deux cœurs et le destin mûrit.

Un des plus beaux poèmes du *Divan occidental-oriental* nous renseigne sur l'état d'âme de Gœthe à cette époque. Dans le quatrième tome des *Fundgruben des Orients*, publié en 1814, il a trouvé le rosaire musulman qui énumère les quatre-vingt-dix-neuf noms d'Allah commençant par le mot « tout », comme notre « Tout-puissant »; le centième est « Dieu ». Le 16 mars 1815 il compose ce qu'on pourrait appeler les litanies de la Divine Bien-aimée :

Sous mille formes tu peux bien te cacher,
Reine de mon amour, et pourtant aussitôt je te reconnaîtrai;
De voiles magnifiques tu peux te recouvrir,
Présence universelle, aussitôt je te reconnaîtrai.

Au jeune élan, pur entre tous, du cyprès,
Statue de suprême beauté, aussitôt je te reconnaîtrai.
Dans la pure et vivante ondulation du canal,
Séduction unique, bien je te connaîtrai.

Dans le jet d'eau dressant son éventail,
Jeu total, avec quelle joie je te reconnaîtrai;
Dans le nuage qui prend forme et se transforme,
Multiplicité inépuisable, là je te reconnaîtrai.

Au tapis des prairies qui te voile de fleurs,
Parure d'étoiles sans nombre, je reconnaitrai ta beauté,
Et dans le grouillement du lierre aux mille bras,
Enlacement infini, là, je te connaitrai.

Quand sur les cimes le matin s'embrase,
Sourire de l'univers, aussitôt je te saluerai;
Sous la voûte arrondie du ciel,
Cœur innombrable, je te respirerai.

Ce que par mes sens le monde extérieur révèle à mon âme,
Source de tout savoir, je le connais par toi;
Et quand j'énumère les cent noms d'Allah,
Dans chacun d'eux l'écho redit le tien.

Dans *Werther* déjà, malgré son panthéisme, le poète avait pourtant invoqué un Etre plein de tendresse qui supportait le monde. Dieu semble toujours épars dans l'Univers, mais il se présente comme un Dieu personnel et il a pris la forme d'une femme; il est *la* femme, qui maintenant, tout comme la Sophie de Novalis, sert de médiatrice entre l'homme et le Divin, qui devient la Divinité; on pourrait croire que Gœthe a fait sienne la « religion du cœur » des romantiques. Cette femme n'a pas encore de nom, car elle n'est que l'objet des rêves du poète et comme l'extériorisation de son subconscient; bientôt il l'appellera Souleika.

Le 24 mai 1815, nouveau départ, et nous pouvons reprendre le titre d'une ancienne poésie de Gœthe : *nouvel amour, nouvelle vie;* c'est Eros vainqueur qui va mener le jeu au cours de ce troisième acte. Le poète a bien pu feindre l'ennui à l'idée de perdre son temps et son argent au milieu du tumulte mondain de Wiesbaden; pourtant, dans sa calèche, entre Weimar et Eisenach, il compose deux poèmes révélateurs : ce ne sont plus des hymnes à la nature en fleur, mais le prélude à ce Cantique des Cantiques qui, dans son *Divan*, s'intitulera *Le livre de Suleika.* Le travail de Diez intitulé *Denkwürdigkeiten* rapportait l'amour qu'éprouva pour Joseph, fils de Jacob, Souleika, fille d'un pharaon (que l'on confondait avec Putiphar), tel qu'il est chanté au douzième chapitre du *Coran;* les Musulmans le célèbrent comme le modèle de l'amour chaste et ardent, qui conduit à Dieu, car, dit-on, Souleika s'est convertie à la vraie foi, c'est-à-dire à l'islamisme. Dschami, qui vécut de 1414 à 1492, écrivit en persan le roman *Joseph et Souleika,* où l'amour de la créature est un acte d'adoration adressé au Créateur. Gœthe sait qu'il va vers Marianne, il tend vers elle et revêt ce déguisement oriental qui le révèle

plus qu'il ne le masque; dans les deux poèmes du 25 mai qu'il intitule d'abord « Liebchen benamst » et « Dichter benamst » il donne vie en les nommant aux deux partenaires du couple, il hausse le couple moderne au niveau des couples exemplaires qu'énumérera le célèbre *Musterbilder*, composé quelques jours plus tard, le 30 mai 1815.

Laissons parler la poésie :

1. *Que Souleika fût charmée par Youssouf*
N'est pas miracle;
Il était jeune et la jeunesse a les faveurs.
Il était beau à ravir, dit-on.
Elle était belle, ils pouvaient se combler de bonheur.
Mais que toi, objet d'une si longue attente,
Me lances des regards d'ardente jeunesse,
Que tu m'aimes aujourd'hui et plus tard combles mes vœux,
Voilà ce que mes chants vont célébrer,
Eternellement tu seras pour moi Souleika.

2. *Puisque désormais tu t'appelles Souleika*
Il me faut me nommer moi aussi.
Quand tu loueras ton bien-aimé,
Que Hatem soit son nom!
Afin que par là on me reconnaisse,
Cela ne doit pas être présomption :
Qui s'appelle chevalier de saint Georges
Ne croit pas pour cela être saint Georges.
Je ne puis dans ma pauvreté
Etre Hatem Thai, celui qui donne tout,
Et Hatem Zograï le plus opulent
De tous les poètes, je ne voudrais pas l'être non plus;
Mais les avoir tous deux en vue
Ne saurait être tout à fait condamnable;
Accepter et dispenser les dons du bonheur,
Sera toujours un grand plaisir.
Se donner par l'amour l'un à l'autre la joie
Sera délices du paradis.

Cette musique du cœur a été pleinement sentie et comprise par Hofmannsthal qui, dans son essai sur le *Divan*, oppose à l'amour du jeune homme celui de l'homme mûr; il semble même avoir pensé à ce poème lorsqu'il écrit : « Pour le jeune homme il s'agit de tout ou rien; savoir donner et recevoir et comment donner, comment recevoir, c'est l'affaire de l'homme mûr »; celui-là seul « est vraiment dans le jeu ». Gœthe était déjà le vieillard qui, écrivant ses mémoires, regardait sa vie comme dans un miroir; grâce à l'amour, le voici devenu un homme encore assez jeune pour jouer au jeu de l'amour et il invite Marianne à entrer dans ce jeu

dont ils ne pressentent pas l'ardente gravité. Un phénomène analogue s'était produit quarante ans plus tôt pour Mme de Stein : dans le célèbre poème du 14 avril 1776 où il lui expliquait la puissance de leur amour par une vie antérieure au cours de laquelle ils furent époux ou frère et sœur, il lui dictait le rôle apaisant qu'elle devait jouer auprès de lui. Maintenant, au moment de se plonger à nouveau dans la fontaine de Jouvence de l'amour, il invite Marianne la Francfortoise à jouer le rôle de Souleika l'Orientale. Le 25 mai 1815 il se veut aimant, il se veut aimé; se veut-il déjà renonçant?

Le même scénario qu'en 1814 semble devoir se dérouler : Gœthe arrive à Francfort le 26 mai et quitte aussitôt la ville pour Wiesbaden, où il reçoit, le 3 juillet, la visite de Willemer, qui l'invite à descendre chez lui. Le 12 août, le poète est son hôte soit à la Gerbermühle, soit à Francfort même, dans la maison « des rote Männchen » (le bonhomme rouge); il le sera jusqu'au 18 septembre, soit pendant cinq semaines. Qu'on se représente la situation! Gœthe a quitté Weimar, où il vit depuis quarante ans, pour retrouver le pays de son enfance, qui ne lui a jamais paru si beau. Il a laissé à la maison son épouse, Christiane Vulpius, âgée, épaisse et vulgaire, pour vivre dans l'intimité d'une jolie femme de trente ans, charmante de naturel et de féminité, musicienne et chanteuse, qui écrit des vers et qui l'admire. Il est à l'âge où l'on écrit ses Mémoires; déjà il a publié les trois premières parties de son autobiographie, *Poésie et Vérité*, et s'est arrêté au seuil de son idylle avec Lili Schönemann; or le voici ramené tout près des lieux qui le virent en 1775 soupirant, fiancé, inquiet, tenté par le bonheur et fuyant devant lui. Comment aurait-il pu ne pas s'éprendre de Marianne? Hatem n'a pas la jeunesse de Jussuph, mais l'amour le rend jeune et, descendu de l'Olympe, il conquiert l'amour. Dans une ballade célèbre, *Le Dieu et la bayadère* (juin 1797), Gœthe avait montré comment Mahadöh, le Maître de la Terre, emportait vers le ciel la courtisane capable d'aimer; le jour où Marianne avec émotion la lui chanta, il fut lui-même si ému qu'il ne voulut pas l'entendre de nouveau; il déclarait à Boisserée qu'elle disait sa propre histoire, mais son Seigneur était le poète qui l'élevait au ciel, non le banquier qui l'avait enlevée au théâtre.

Souleika entre dans le jeu. Le 28 août 1815, on célèbre à la Gerbermühle le soixante-sixième anniversaire de Gœthe; elle

lui offre un turban de mousseline entouré d'une couronne de laurier, elle le dispose elle-même sur sa tête. Le poète n'avait-il pas écrit, le 17 février 1815 :

Viens, bien-aimée, viens! enroule ma coiffure!
Car le turban n'est beau que si ta main l'a fait.
Abbas lui-même, sur le trône le plus haut de l'Iran,
N'a pas vu sa tête ceinte avec plus d'élégance...

C'est un turban qui orne notre empereur;
On l'appelle couronne. Passe pour le nom!
Joyaux et perles! Que l'œil soit charmé!
La plus belle parure est toujours la mousseline?...

Mais l'heure est proche où Marianne ne jouera plus le rôle de Souleika, où elle sera l'amante orientale et avouera son amour. Gœthe, une fois de plus, fuit celle qu'il aime; il quitte la « Gerbermühle » pour se réfugier dans la solitude de « das rote Männchen » et là, le 12 septembre, il compose le premier poème expressément destiné à Marianne, une déclaration d'amour en vers, qui, nous le reconnaissons, est un madrigal assez conventionnel :

Ce n'est pas l'occasion qui fait le larron.
Elle est elle-même le plus grand des larrons;
Car elle m'a ravi le reste d'amour
Qui subsistait encore dans mon cœur.

C'est à toi qu'elle a remis
Le gain de ma vie entière,
Et maintenant, appauvri, je n'attends plus
Ma vie que de toi.

Pourtant je sens déjà l'attendrissement
Dans l'escarboucle de ton regard
Et dans tes bras je goûte la jouissance
D'une destinée renouvelée.

C'est la déclaration d'un homme au déclin de sa vie, d'un homme qui a peur de gaspiller sentimentalement le reste de son existence et dont l'aveu est une prière timide adressée à la jeunesse.



Un miracle se produit, que Gœthe ne pouvait pas espérer : non seulement la jeune femme répond à son amour mais elle répond en vers. Le 15 septembre sans doute, revenu à la Gerbermühle, il a offert son poème à Marianne; le 16, Souleika

remet à Hatem un poème plus beau que le sien et qui lui fait suite dans le *Divan :*

Comblée de bonheur par ton amour,
Je ne gronde pas l'occasion;
Quand bien même elle fut pour toi un larron
A quel point un tel larcin me réjouit!

Et pourquoi parler de larcin?
Donne-toi à moi comme à l'élue de ton choix;
Il me serait si doux de croire
Que c'est moi qui vraiment t'ait volé.

Ce que tu as donné si volontiers
Te rapportera un gain splendide;
Mon repos, ma vie entière,
Je te les offre joyeusement, accepte-les!

Ne plaisante pas! ne parle pas de pauvreté!
L'amour ne fait-il pas notre richesse?
Quand je te tiens dans mes bras,
Mon bonheur ne le cède à nul autre.

Pour la première fois Gœthe peut vivre un duo de poètes : dans sa ville natale il vient de rencontrer une incarnation idéale de l'Eternel Féminin, qu'il transpose sur le plan oriental, qu'il hausse au niveau de Hâfiz. Le soir même sans doute, Marianne rêve qu'au cours d'une promenade sur le Main elle a laissé glisser dans l'eau une bague que Gœthe lui avait offerte. Elle a dû lui confier son rêve, avec angoisse peut-être, dès le lendemain, car le 17 septembre il compose des chants alternés : Souleika interroge l'interprète des songes et Hatem, loin de croire à un mauvais présage, évoque le Doge de Venise unissant la République à la mer par l'offrande d'un anneau d'or; le Main devient l'Euphrate, le fils de Francfort est venu de l'Indoustan pour qu'elle puisse l'unir à son fleuve, à la terrasse où ils se disent leur amour, au petit bois qui les accueille; jusqu'à son dernier baiser il lui appartiendra. A la même époque, entre le 15 et le 27 septembre, Gœthe célèbre la feuille du Ginkgo-Biloba, qui est à la fois une et double et offre la forme du cœur humain :

La feuille de cet arbre qui de l'Orient
Est venu se confier à mon jardin
Nous invite à savourer un sens secret
Pour l'édification de l'initié.

Est-ce un être vivant
Qui s'est scindé en lui-même?
Y a-t-il deux êtres qui s'élisent,
Si bien qu'on les prend pour un seul?

En réponse à ces questions
Je crois avoir trouvé le vrai sens;
Ne sens-tu pas à mes chants
Que je suis à la fois un et double?

Cet amour extraordinaire semblait avoir atteint son apogée le soir du 17 septembre, lorsque Gœthe lut aux hôtes de la Gerbermühle ses poèmes d'amour oriental, car le lendemain il devait quitter Francfort pour se rendre à Heidelberg chez Sulpice Boisserée. Mais celui-ci va provoquer une nouvelle exaltation en invitant les Willemer, sans doute à l'insu du poète. La scène se déplace à Heidelberg et l'amour oriental s'élève jusqu'à l'amour cosmique. C'est maintenant Souleika qui va vers Hatem, et dans la voiture qui l'emporte, au matin du 23 septembre, à son tour elle compose un poème, le célèbre poème au vent d'est, que la musique de Schubert a fait connaître dans le monde entier. Sans doute, si elle avait tenu à l'exactitude, elle aurait dû chanter le vent du sud, mais dans la poésie persane le vent d'est est traditionnellement le messager de l'amour; or, elle rejoint son bien-aimé :

Que signifie cette agitation?
Le vent d'est m'apporte-t-il joyeuse nouvelle?
Le frais battement de ses ailes
Apaise la profonde blessure du cœur.

Caressant il joue avec le sable,
Le soulève en légers nuages,
Pousse vers le sûr abri de la vigne
Le joyeux petit peuple des insectes.

Il atténue par sa douceur l'ardeur du soleil,
Rafraichit aussi mes joues brûlantes,
Baise encore dans sa fuite les raisins,
Splendeur des champs et des coteaux.

A moi son chuchotement léger apporte
L'aimable salut de mon ami;
Avant même que ces collines s'enténèbrent,
Silencieuse, je serai assise à ses pieds.

Tu peux bien continuer ta course!
Va secourir les amis et les affligés.
Là-bas où de hautes murailles flamboient
Je trouverai le bien-aimé.

Ah! la vraie nouvelle du cœur,
Le souffle d'amour, le réconfort de la vie
Ne me viendra que de sa bouche
Ne me sera donnée que dans son haleine.

Nous savons quelle fut l'émotion de Gœthe lorsqu'il se vit en présence de Marianne, l'amoureuse capable d'écrire de tels vers, mais nous ignorons tout des quelques jours qu'ils passèrent ensemble, tout, sauf l'exaltation qui inspire à Gœthe son grandiose poème cosmique du 24 septembre, *Ré-union* (*Wiederfinden*). La première strophe dit sa surprise joyeuse en revoyant Marianne :

Est-ce possible! Etoile des étoiles,
Je te presse donc à nouveau sur mon cœur!
Hélas! La nuit de l'absence,
Quel abîme, quelle douleur!
Oui, c'est bien toi, de mes joies
Le doux et cher partenaire.
Au souvenir des souffrances passées
Je frémis en face du présent.

Mais aussitôt il hausse leur amour sur le plan cosmique, évoque le temps où Dieu enfanta le monde, puis pour animer la solitude créa l'Aurore; depuis lors ceux qui sont faits l'un pour l'autre se recherchent et s'unissent; leur amour particulier ne fut qu'une des manifestations de l'attraction universelle et la dernière strophe insère le couple vivant dans l'univers aimant.

Ainsi, sur les ailes de l'Aurore pourpre
Je fus entraîné vers tes lèvres,
Et la nuit semée d'étoiles
De ses mille sceaux d'or confirme notre union.
Tous deux, nous sommes sur la terre
Exemplaires dans la joie et le tourment,
Et un nouveau « que le monde soit! »
Ne nous séparera pas une seconde fois.

Pourtant la séparation est imminente, puisque les Willemer doivent quitter Heidelberg le surlendemain, regagner Francfort, où Gœthe les rejoindra; il l'a promis du moins, mais il semble avoir évité de les rencontrer au moment du départ, sans doute parce qu'il avait déjà décidé de ne plus revoir Marianne. Elle ne vit plus que d'espoir et compose, on ne sait pas exactement si ce fut le 26 septembre, dans la voiture qui la ramenait chez elle, ou quelques jours plus tard, l'hymne au vent d'ouest, célèbre pendant du précédent :

Vent d'ouest, combien je t'envie
Hélas! tes ailes humides :
Car tu peux lui porter la nouvelle
Des maux dont je souffre dans la séparation!

Le battement de tes ailes
Eveille en mon cœur une secrète nostalgie;
Les fleurs et les yeux, les bois et les collines
Sont en pleurs sous ton haleine.

Mais ton souffle apaisant et doux
Rafraichit les paupières blessées;
Ah! je périrais de souffrance
Si je n'espérais pas le revoir, un jour.

Vite, vole vers le bien-aimé,
Parle doucement à son cœur;
Evite cependant de l'affliger
Et cache-lui mes souffrances.

Dis-lui, mais dis-lui discrètement
Que son amour est ma vie;
Le sentiment joyeux d'aimer et de vivre
Me viendra de sa présence.

Sur cette touchante plainte de l'amante solitaire se clôt la période que les Minnesänger auraient appelée « die hohe Zeit der Liebe » ; à l'exaltation de la présence va succéder pour toute la vie la souffrance de l'absence : Marianne ne reverra jamais son bien-aimé. Alors que le 30 septembre, Gœthe s'écriait encore, dans le poème « Locken, haltet mich gefangen » :

Et une fois encore Hatem sent
Le souffle du printemps et l'ardeur de l'été,

dès le 7 octobre, après un douloureux conflit intérieur, il regagne Weimar.



Pourquoi a-t-il pris cette décision? Peut-être a-t-il voulu éviter ce qu'il considérait comme une faute morale. Alors que dans sa jeunesse révolutionnaire il était parti en guerre contre les conventions sociales et, avec *Stella,* avait prôné le ménage à trois, il vient dans les *Affinités électives* (1809) de proclamer la sainteté du mariage et de condamner — au moins sur terre — l'amour coupable, la passion démoniaque d'Edouard et d'Odile. Partir, c'était résister au démonisme qui entrainait l'un vers l'autre l'époux de Christiane et l'épouse de Willemer, éviter par la séparation une liaison illégale; aussi pouvait-il écrire à Willemer, le 6 octobre, qu'il

se hâtait de rentrer à Weimar par Würzbourg, « uniquement apaisé par le fait que, sans arbitraire et sans résistance, il suit le chemin tracé afin que sa nostalgie puisse s'adresser, d'autant plus pure, à ceux qu'il quitte ». Partir, c'était aussi conserver dans sa pureté et son intégrité un sentiment céleste, qui risquait de se ternir dans la réalité charnelle ou en tout cas de se désagréger dans une liaison sans espoir; ne valait-il pas mieux que leur couple idéal fût « exemplaire dans la joie et le tourment » ? Souleika, amante terrestre transfigurée en houri, pourrait alors introduire le poète au Paradis de Mahomet, où tous deux « dans la contemplation de l'éternel amour » finiraient par se perdre et disparaître. Il fallait renoncer à la terre pour gagner le Ciel, tout comme, dans les *Affinités électives*, Odile et Edouard avaient renoncé à la vie avec l'espoir d'être unis dans un monde plus harmonieux. La formule est certes trop chrétienne pour Gœthe, mais on pourrait dire qu'il veut gagner la terre par le renoncement.

Au seizième livre de *Poésie et Vérité*, qu'il venait à peine de publier, en 1814, il avait écrit : « Notre vie même, physique ou sociale, les mœurs, les habitudes, l'expérience du monde, la philosophie, la religion, sans parler de tant d'événements fortuits, tout nous le crie : nous devons renoncer. » Il prêche donc le renoncement global, afin d'éviter les souffrances que nous vaudront inévitablement toutes les privations de détail auxquelles nous serons contraints. On peut même se demander si la quatrième strophe du grand poème orphique de 1817, *Ananké*, ne fut pas inspirée par ce nouvel épisode de sa vie amoureuse, car, dans un manuscrit où manquent les titres grecs, on trouve pour la troisième, au lieu d'Eros : « Amour, Passion » et, pour la quatrième : « Limitation, Devoir ». On peut supposer — et cela nous permettrait de comprendre la profondeur du sentiment qui l'animait — qu'il pense à Marianne, lorsqu'il écrit :

Ce que nous avons de plus cher, il faut nous l'arracher du cœur,
Au dur destin se plient volonté et caprice.
Ainsi, libres en apparence, nous sommes après maintes années
Plus à l'étroit que nous ne l'étions au début.

Gœthe n'a jamais consulté celles qui l'aimaient lorsqu'il décidait de les quitter; si douloureux que fût pour lui le dénouement du drame vécu, il l'avait choisi; sa partenaire

au jeu d'amour allait le subir, être tour à tour l'amoureuse qui souffre et la femme qui aime dans la sérénité d'une tendresse partagée. Tout d'abord Marianne, déçue et peut-être blessée, se tait, bien que, le 18 octobre, jour anniversaire de leur amour, elle compose encore un poème où nous trouvons ces vers désespérés :

Je n'ai pas d'autre force
Que de t'aimer en silence.
Si je ne puis t'entourer de mes bras,
Qu'adviendra-t-il de moi?

Le 6 juin 1816, Christiane Vulpius meurt, et Gœthe, que cette mort désempare, reprend, le 20 juillet, la route de Francfort, sans doute pour y retrouver la joie de vivre, l'amitié, peut-être l'amour. A peine a-t-il roulé deux heures que « le plus maladroit de tous les cochers » renverse la voiture; le poète voit là un signe du destin et renonce pour toujours. Il prêche le sacrifice à Marianne qui, vers la fin de l'été 1816, lui écrit qu'elle ne cessera jamais d'aimer et d'espérer. Son mari lui aussi le presse de revenir et, en octobre 1817, il lui propose même de s'installer entièrement et définitivement au « rotes Männchen » comme membre de la famille; sa femme et sa fille s'occuperaient de son bien-être; moi, continue-t-il, « je vous laisserais libre » (ich liess Euch gewähren. Je vous laisserais faire). Pyritz estime qu'avec ces quelques mots il proposait à Gœthe et Marianne d'agir au gré de leur amour. C'est une interprétation purement hypothétique, en contradiction avec la hâte que Willemer avait mise à se marier deux ans plus tôt, et aussi avec la noblesse d'âme de Marianne, qui n'aurait certainement pas accepté ce ménage à trois. Gœthe reçut la lettre le 5 octobre et il ne répondit que le 19, par un refus.

Cette décision déclenche chez Marianne une crise qui s'annonçait déjà. Le 20 février 1818 Willemer implore l'aide de Gœthe; il ne recevra pendant longtemps aucune réponse, même quand il lui annoncera la mort de son fils. Et pourtant le poète met en ordre le *Divan*, dont l'impression a commencé, il revit son amour francfortois, que d'ailleurs lui rappelle une visite de Willemer à Weimar, il se rapproche de Marianne. Dans une lettre du 26 juillet 1819, il lui avoue son amour, puis bientôt lui envoie le *Divan;* ce témoignage poétique et magique dans lequel elle pouvait lire l'histoire de son amour détermine sa guérison; Gœthe de son côté se trouvait allégé, détendu; nous pourrions presque dire que,

comme après avoir écrit *Werther*, il se sentait libéré, disponible pour une vie nouvelle.

Après ces années de consentement amoureux et de souffrance du côté féminin, de refus et de création poétique du côté masculin, une ultime période s'ouvre pour Hatem et Souleika; c'est le dernier acte d'un amour qui se termine et se parfait dans le calme et la sérénité. Le 2 septembre 1820, Gœthe lui-même en a donné le ton dans une lettre qui ressemble à un programme : « S'il y eut un temps pour se taire, qu'il y ait aussi un temps pour parler et pour écrire! » C'est lui qui maintenant demande des lettres fréquentes, et une correspondance s'engage, qui ne cessera qu'avec la vie du poète; les trois thèmes principaux en sont, nous dit Pyritz, l'espoir toujours vivace et toujours déçu d'un voyage en Rhénanie, ou d'une rencontre, l'évocation des souvenirs communs, la gratitude pour les nombreux cadeaux échangés, l'intérêt réciproque pour tout ce qui touche à la vie, aux maladies, aux deuils, aux voyages. Si le renoncement apparaît comme la sous-dominante de ces lettres, toutes s'épanouissent dans le sentiment d'un amour qui lie à jamais deux êtres faits pour se comprendre et pour s'appartenir de cœur et d'esprit.



Parmi les amours de Gœthe, aucun ne nous donne à ce point l'impression d'une réussite humaine, à laquelle ne manque même pas l'imperfection qu'est la souffrance nécessaire et consentie. Jamais le poète n'avait rencontré une femme plus capable de le combler, car elle unissait les dons du corps, du cœur et de l'esprit : le charme de Frédérique ou de Lili, l'élévation de Mme de Stein, l'attrait physique de Christiane. Elle fut, au seuil de la vieillesse, toutes les femmes qu'il aima et même certaines femmes qu'il créa dans les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister :* Marianne, l'actrice, dont elle portait le nom et possédait le talent théâtral; Mignon, l'enfant démonique qui devait avoir les mêmes boucles noires et était capable de mourir d'amour, mais surtout, par-dessus tout, elle était, comme Souleika, « die Geistreiche », riche d'esprit, et par la bouche du poète, elle s'écriait :

Car la vie, c'est l'amour,
Et la vie de la vie c'est l'esprit.

Or Gœthe vieillissant avait l'esprit, qui « précocement mûrit la jeunesse et rajeunit l'homme d'âge », et s'il aima Hâfiz et la poésie orientale, c'est que son caractère le plus haut était « ce que nous, Allemands, appelons Esprit (Geist), c'est-à-dire la prédominance du principe supérieur de direction ». En créant sa dernière héroïne, Gœthe immortalisait celle qui lui avait révélé l'amour suprême, parce qu'elle était à la fois nature et esprit.

Il a beaucoup reçu, mais il a beaucoup donné. Pendant longtemps on ignora qui avait été Souleika; il a fallu les travaux de Burdach, Hecker, Beutler, Pyritz pour nous permettre de retracer l'histoire de cet amour. Non seulement le génie a conféré à Marianne de Willemer l'immortalité, mais il a fécondé son propre talent en l'élevant jusqu'à lui; de Marianne il a fait Souleika, de la petite danseuse une femme inspirée. Lorsqu'elle reçut le *Divan*, elle lui envoya ces paroles ailées :

« Vous sentez et savez exactement ce qui s'est passé en moi; je fus pour moi-même une énigme; à la fois humble et fière, confondue et ravie, j'eus l'impression de vivre un rêve bienheureux, où l'on retrouve son image embellie, bien plus, ennoblie, où dans cet état de sublimation on accepte volontiers les paroles et les actes d'amour et de louange. On y découvre aussi l'action d'un être supérieur et puissant, qui nous attribue des avantages que nous ne possédons peut-être pas du tout, nous en découvre d'autres que nous ne pensions pas posséder, et c'est l'origine d'un bonheur tel que nous ne pouvons rien faire si ce n'est croire à une grâce du ciel, quand la vie a pour nous ces regards d'argent. » En vérité à cet amour de poètes nous pouvons appliquer la phrase par laquelle Gœthe caractérisait le *Livre de Souleika* lorsqu'il annonça le *Divan* dans le *Morgenblatt* de 1816 : « Ici également un sens parfois s'impose qui est de l'ordre de l'esprit et le voile de l'amour terrestre semble envelopper et cacher des rapports célestes. »

MADAME DE LA SABLIÈRE ET FRANÇOIS BERNIER

par LÉON PETIT

I

Une femme savante et son cercle d'amitiés.
François Bernier, voyageur et disciple de Gassendi.

Pour avoir été vingt années durant la protectrice de La Fontaine, Mme de la Sablière a laissé dans l'histoire de nos lettres un nom que la postérité ne sépare plus de celui de l'auteur des *Fables.* Au jugement de Diderot (1), les générations futures se devront d'honorer la mémoire d'une femme qui, ayant empêché l'un de nos plus grands poètes « de sentir l'indigence », a puissamment aidé à l'essor de son génie.

Mariée en 1654 à Antoine de Rambouillet, sieur de la Sablière, Marguerite Hessein quitte en 1668 un époux avec qui la vie en commun n'est plus supportable. Libérée de ses chaînes, il lui sera loisible désormais de s'abandonner à ses inclinations : ainsi la verra-t-on bientôt tenir salon dans un hôtel acquis par elle rue Neuve-des-Petits-Champs, à Paris, où elle trônera comme une reine. Là s'écouleront les plus brillantes saisons de son existence, « l'âge d'or » dont La Fontaine un jour dira la nostalgie. Grands seigneurs et dames de qualité, hauts magistrats et ambassadeurs s'y rencontrent avec tout un essaim de beaux esprits : en premier lieu La Fontaine, qu'elle s'attachera, Racine aussi dit-on, Molière, Conrart, Charles Perrault, Pellisson, Vergier, Chapelle, et nous en passons.

(1) *Notice sur La Fontaine* (1762), placée en tête de l'édition des *Contes* dite des Fermiers généraux.

Mais à ces réunions prenaient également part quantité d'hommes de science, car tel était le goût de la maîtresse du lieu. Anatole France, que séduisit l'histoire de cette femme, a pu dire justement que sa maison était devenue « l'hôtellerie des savants (2) ».

Charles Perrault, qu'elle appelait son « maître », nous a dit (3) la grande réputation de femme savante dont jouissait autour d'elle Mme de la Sablière, sa curiosité pour l'astronomie en particulier et pour la physique, et cet art délicat qu'elle avait de ne point se montrer glorieuse de ses connaissances.

Et l'auteur de retracer, à la suite de ce portrait, la genèse de la querelle engagée entre son héroïne et Boileau. La première, fort entendue ainsi qu'il vient d'être dit à la science du ciel, ayant pris notre satirique en flagrant délit d'ignorance touchant cet instrument de mesure qu'on appelle astrolabe, maladroitement cité par lui dans une de ses *Epitres*, Boileau offensé prendra quatre lustres plus tard sa revanche, en raillant la médisante dans sa fameuse *Satire X* contre les femmes, nous la présentant sur le mode ironique en familiarité avec tous les savants illustres de l'époque : les mathématiciens Sauveur et Roberval, l'astronome Cassini, le physicien Dalencé, l'anatomiste Du Vernay. Mais l'énumération est incomplète : Boileau omettait, à dessein sans doute, car il était son ami, le géographe philosophe François Bernier.



Bernier est né en 1620, à Joué, près d'Angers. Mais c'est à Paris qu'il reçoit son éducation première, instruit par les Jésuites au collège de Clermont et accueilli dans la famille de François Luillier, maître des Comptes, dont un fils naturel est le futur Chapelle, lequel, jusqu'à la fin, restera son ami déclaré. Et c'est dans ce milieu que le jeune Bernier fera la connaissance de Pierre Gassendi, de dix-huit ans son aîné, versé mieux que personne en la science mathématique et la philosophie, mais si peu jaloux de son grand savoir qu'il n'aimait rien tant que de l'enseigner à autrui. Gassendi ayant été nommé prévôt de la cathédrale de Digne, sa ville natale, Bernier l'y suit, et, aussi passionné pour les sciences que son

(2) *La Vie littéraire* (Paris, 1888-92).
(3) *Apologie des femmes* (1694).

maître, assiste celui-ci dans ses recherches astronomiques et dans ses expériences de physique. Jusqu'à la mort du savant, il demeurera le plus fervent de ses disciples.

Puis en 1648, saisi déjà par le démon des voyages, Bernier parcourt la Hollande, l'Allemagne, la Pologne. A son retour, poussé par son amour des sciences naturelles, il étudie la médecine à Montpellier, où il reçoit en 1652 le bonnet de docteur, titre dont il ne cessera de tirer grande fierté. Gassendi meurt en 1655, chez un ami parisien dont il était l'hôte. Le défunt avait couché Bernier sur son testament.

Cette attache rompue, Bernier se lance dans la grande aventure. Après force tribulations, qu'il contera tout au long dans ses livres, il débarque à Surate, sur la côte de l'Hindoustan. Son séjour dans ce pays durera douze années. Le gros ouvrage qu'il publiera à son retour, en le dédiant au roi, et sous le titre : *Histoire de la dernière révolution des Etats du Grand Mogol* (1671), est surtout le récit de la lutte violente ouverte entre les fils de l'Empereur de ces Etats pour la conquête du trône. Bernier a pu assister au triomphe du troisième, nommé Aureng-Zeb, dont il deviendra, croit-on, le médecin. « Tragédie que je viens de voir représenter tout fraîchement sur un des plus grands théâtres du monde », dira-t-il dans son Epître au roi.

Dans un autre ouvrage de la même année, intitulé *Suite des mémoires du sieur Bernier sur l'Empire du Grand Mogol*, dédié au roi toujours, l'auteur nous livre la relation d'un voyage accompli par lui au royaume de Cachemire, « que les Mogols appellent ordinairement le Paradis terrestre des Indes ». Bernier est le premier Français à pénétrer dans ce pays fabuleux. Il se trouve là dans la suite d'Aureng-Zeb, le Grand Mogol, ayant le privilège d'être attaché à un haut personnage de la cour, l'agah Danech-Mend-Kan, qui a rang de secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères et de grand maître de la cavalerie. Homme éduqué à l'européenne, éclairé sur une infinité de choses et qui, selon Bernier, « ne pourra se passer de philosopher toute l'après-dînée sur les livres de Descartes et de Gassendi ».

L'ouvrage précité renferme aussi une série de neuf lettres envoyées par Bernier, soit au moment de son départ, soit au cours de l'expédition, à M. de Merveilles, un ami sûr, originaire de Provence, dont il avait été le compagnon de voyage dans son tour d'Europe; c'est lui, on a tout lieu de le croire,

qui sera par la suite son bailleur de fonds. Bernier lui narre par le menu les péripéties de son équipée et lui communique cent observations les plus diverses sur le pays dont il a fait sa patrie d'élection.

Sur le chemin de son retour vers l'Europe, ayant passé par la Perse où il séjournera plusieurs mois, Bernier, de cette contrée, enverra deux longs messages respectivement à deux autres amis restés à Paris, Chapelain et Chapelle. Mais c'est de l'Inde encore qu'il parlera au premier, se plaisant à lui décrire les mœurs de cette nation si différente de la nôtre. La coutume la plus étrange, et aussi la plus chargée d'horreur, est celle qu'y entretiennent les « Brahmens » (ainsi nomme-t-il les prêtres du culte de Brahma), en vertu de laquelle les veuves, se regardant pour déshonorées si elles survivent à leur mari disparu, se jettent toutes vives dans un grand feu allumé à cette fin dès la mort de l'époux. Bernier a vu de ses yeux ce spectacle atroce : il en dénonce avec force l'indicible barbarie.

Dans le soin qu'il prend de la sorte à éclairer son ami, le voyageur a chance de se voir payé de retour. Nous possédons en effet une liasse entière de lettres écrites par Chapelain à Bernier (4), où l'auteur de *la Pucelle* se fait auprès du second l'informateur bénévole de tout ce qu'il advient de mémorable sur le continent : la fin de Pascal, par exemple, « qu'une colique mortelle, dit-il, nous a enlevé à la fleur de l'âge » ; ou bien encore l'invention, par M. Huygens, d'un télescope géant.

Leur auteur pousse en outre l'obligeance jusqu'à expédier de temps en temps à Bernier, pour son divertissement, des caisses de livres. Enfin, le dévoué Chapelain se fait fort, dès le retour en France de l'explorateur, de l'introduire auprès de M. Colbert (5), et peut-être même de le présenter au roi. Ce Chapelain méconnu ne serait-il pas ici celui dont Sainte-Beuve a pu dire qu' « il vaut mieux que son renom » ?

(4) Louis de Lens : *Les correspondants de François Bernier pendant son voyage dans l'Inde* (Angers, 1872).

(5) Dans l'ouvrage dont il est parlé plus haut, on peut lire précisément un « Rapport à M. Colbert », où Bernier prodigue des éclaircissements de toute sorte sur la géographie de l'Inde, les races, la religion, l'organisation de l'armée, la structure féodale du pays. Travail qui constitue indubitablement pour l'auteur le plus sérieux des titres à son introduction auprès du tout-puissant ministre. Dans les premières pages de son *Abrégé* (voir plus loin), il n'oubliera pas d'autre part de lui tresser des couronnes en l'y appelant « le Mécenas de ce temps ».

★

En l'absence de toute iconographie touchant notre Bernier, essayons de nous représenter son image d'après les déclarations de ceux qui l'ont connu. « Joli philosophe », a dit de lui Saint-Evremond, qui le vit à Londres en 1685, ajoutant : « Sa figure, sa taille, sa manière, sa conversation, l'ont rendu digne de cette épithète (6) ». Chapelain, qui eût désiré voir son ami pousser son exploration plus avant sur le continent asiatique, a dit grand bien de ses capacités physiques : « car pour le corps, soutient-il, il l'a ferme, robuste, et désormais endurci à la peine et à l'épreuve de tous les climats (7) ». Plus tard, faisant état d'échos venus jusqu'à lui, Louis Racine rapportera qu' « il était d'un commerce très doux ». Concluons de tout cela que l'homme était d'un abord des plus courtois, de mine sympathique et du meilleur air, respirant au surplus force et santé. Et gai compagnon à coup sûr, si l'on en croit Brossette (le jeune avocat lyonnais ami de Boileau), affirmant qu'il savait nombre de chansons bachiques, ce qui impliquait chez lui, selon toute apparence, l'amour du vin et de la bonne chère. Epicurien donc, cela va sans dire, et assez tiède sur l'article de la foi. C'est lui, croit-on communément, que La Bruyère aurait visé dans son chapitre *Des esprits forts :* « Quelques-uns achèvent de se corrompre par de longs voyages et perdent le peu de religion qui leur restait. »

Bernier coopérera avec Despréaux — Racine aussi y faisant sa partie — à l'élaboration de l'*Arrêt burlesque* (1671) qui, on le sait, devait tuer dans l'œuf la machination montée contre l'intrusion de l'esprit moderne (personnifié par Descartes) dans une Université routinière où, depuis des siècles, l'inexpugnable Aristote imposait sa loi. Cet arrêt supposé s'appuyait d'autre part sur une requête sorbonique dont Bernier seul était l'auteur, morceau tout pénétré d'une verve parodique qui ravira Mme de Sévigné (8).

Concurremment à ces écrits polémiques, notre héros livrera aux presses la relation de ses voyages dans les deux livres plus haut cités. Et puis ce sera son œuvre majeure, cet *Abrégé de la philosophie de M. Gassendi,* hommage posthume rendu à son ancien maître, publié d'abord par fragments, puis dans

(6) Lettre à Ninon de Lenclos.
(7) Lettre à M. de Merveilles (26 décembre 1661).
(8) Lettres des 6 et 20 septembre 1671.

son édition définitive à Lyon en 1678, et enfin à Paris, en 1684, où l'ouvrage comprendra sept tomes en six volumes.

Dans son ensemble, cet important travail est une traduction plus ou moins serrée des textes latins de Gassendi, où Bernier, çà et là, a semé des réflexions de son cru, fruit de ses méditations et de son expérience de grand voyageur. Encore qu'il y prétende que Gassendi ait pris pour composer ses livres la fleur de tous les philosophes, soit anciens, soit modernes, nul n'ignore qu'en fait c'est surtout d'Epicure que l'auteur s'est inspiré, l'homme d'Eglise qu'il était ne pouvant cependant moins faire, en l'occurrence, que de s'ingénier, en beaucoup de ses pages, à accorder comme il le pouvait la doctrine du philosophe grec avec les vérités de la foi.

On ne saurait être surpris, ce nous semble, d'entendre Bayle, dans ses *Nouvelles de la république des lettres*, feuille éditée à Rotterdam, encenser Bernier. Ce sera d'abord en rapprochant son nom de celui de Mme de la Sablière à propos de l'éloge formulé par le fabuliste à l'adresse de sa protectrice dans les *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de la Fontaine* (1685), dont notre critique entreprend de rendre compte à ses lecteurs. « C'était un endroit, écrit-il, où il ne fallait pas broncher, car comme c'est une dame qui connaît le fin des choses, et qui est connue partout pour un esprit extraordinaire, il fallait ou se surpasser en la louant, ou s'exposer au blâme de tout le monde. » Et c'est ici que, s'étendant sur les clartés que possède cette femme d'élite sur la philosophie, Bayle en vient à parler de Bernier. « M. Bernier, assure-t-il, qui est un grand philosophe, et qui lui a dédié ses *Doutes*, nous en pourrait dire bien des nouvelles. Il ne doute point que le nom illustre qu'il a mis à la tête de ce traité-là n'immortalise son ouvrage plus que son ouvrage n'immortalisera ce nom. »

Bernier, en effet, après avoir publié à part, en 1682, les *Doutes* en question sur quelques points de son propre *Abrégé*, avait eu l'idée de les insérer dans le premier tome de l'édition de 1684 concernant cet ouvrage et, à cette place nouvelle, de les dédier expressément, en termes on ne peut plus déférents, à Mme de la Sablière.

Dans la livraison suivante (décembre 1685) de sa feuille hollandaise, Bayle saisira l'occasion de prononcer une longue apologie de Bernier à propos de son *Abrégé*, et principalement des chapitres de morale qui y sont inclus. Il évoque en

passant le voyage récent de l'auteur en Angleterre, épisode que Des Maizeaux, ami et biographe de Saint-Evremond, nous confirme en un chapitre où se trouve également reproduite une réflexion de Bernier livrée en toute confidence à l'écrivain exilé, et en spécifiant qu'il se garderait bien de faire le même aveu à Mme de la Sablière. La voici : « L'abstinence des plaisirs me paraît un grand péché. » L'hédoniste que l'on connaît ne pouvait plus cavalièrement se dévoiler.

II

Bernier physicien et géographe.
Les étrennes adressées à Mme de la Sablière.

Il nous faut maintenant parler d'une pièce de prose des plus curieuses qui illustre d'une manière éclatante la parenté sur le terrain de la science de Mme de la Sablière et de son ami Bernier.

C'est un opuscule de douze grandes pages d'un texte serré, sans nom d'imprimeur et portant ce titre : *Copie des étrennes envoyées à Mme de la Sablière par M. Bernier.* A la fin est inscrite cette mention : *A Montpellier, le lendemain des rois, 1688.*

Bernier est en effet, à ce qu'il raconte, revenu dans ce midi de la France qu'il chérit, retrouvant la grande cité où voilà trente-six ans il avait reçu en grande pompe le bonnet de docteur. De là, il s'est avancé jusqu'au col de Naurouze, afin d'y contempler dans son achèvement l'ouvrage cyclopéen de l'ingénieur Riquet : ce canal célèbre « à venir voir, dit-il, du bout du monde » et qu'on appelle « canal des deux mers », ou bien encore « canal du Languedoc ».

L'auteur expose à Mme de la Sablière l'économie de cette voie d'eau artificielle « de plus de quarante lieues de long avec plus de quatre-vingts écluses ». A ce propos, il se livre à une démonstration savante de sa théorie sur l'écoulement des liquides dans un bief sans pente. Puis, l'homme de science qu'il est, sachant fort bien qu'il trouvera à ses explications une oreille avertie, se met à épiloguer sur l'origine et le mouvement des vents dans « l'espèce d'entonnoir » où sa curiosité l'a porté, lieu qui se trouve être à son dire « le champ de bataille ordinaire des vents d'orient et d'occident ». Il prend

plaisir au spectacle singulier que lui procure le heurt violent des masses de nuages entre elles, qui les fait se déplacer après ce choc selon les plus étranges trajectoires. On dirait, écrit-il, « deux armées ennemies qui voudraient s'affronter au passage ».

Quittant pour un instant ces problèmes passionnants de la géophysique, Bernier ensuite égaye son discours par le récit des petits faits personnels qui ponctuent ce voyage d'études. Il exalte les mille prévenances et attentions dont le comblent ses amis dans ce pays languedocien, énumérant avec complaisance toutes les succulences de bouche dont on régale ce gourmand. Il a goûté en particulier un certain vin qui « ne cède assurément, observe-t-il, à aucun vin de Bourgogne », ajoutant que « le feu roi d'Angleterre n'en buvait presque point d'autre ».

Puis, volant sans transition à un tout autre sujet, le narrateur rappelle à Mme de la Sablière que jadis, au cours d'un entretien, elle avait considéré comme « une pensée à cultiver » celle d'une division nouvelle du monde selon « les différentes espèces ou races d'hommes qui l'habitent ». Il répond aujourd'hui à sa suggestion en lui nommant, sous cet angle de vue, quatre grandes parties du globe, la quatrième à son sens devant être formée par les terres qui sont la patrie des Lapons. A Dantzig, autrefois, il avait aperçu deux échantillons humains de cette race dont l'originalité alors le frappa.



Et voici que, le regard fixé sur ce vaste champ planétaire, Bernier entreprend un long exposé sur la beauté physique de la femme à travers le monde. Indubitablement, les réflexions qu'il énoncera viendront d'un homme qui, tout au long de ses vagabondages d'outre-mer, a eu des yeux pour voir, a su fort bien juger, puis comparer. Pour certaines même des créatures qu'il s'apprête à dépeindre, on le sent encore, vingt ans après, sous le coup de l'admiration du moment :

Ce que j'ai remarqué touchant la beauté des femmes n'est pas moins particulier. Il est certain qu'il s'en trouve de belles et de laides partout. J'en ai vu de très belles en Egypte qui me faisaient souvenir de la belle et fameuse Cléopâtre. J'en ai aussi vu parmi les noires d'Afrique quelques-unes de très belles, et qui n'avaient point ces grosses lèvres et ce nez écaché (9). Sept ou huit entre autres, que j'ai rencontrées en divers endroits, étaient d'une beauté si surprenante qu'elles effaçaient à mon avis la Vénus

(9) Vieux mot pour écrasé, aplati.

du Palais Farnèse de Rome. Ce nez aquilin, cette petite bouche, ces lèvres de corail, ces dents d'ivoire, ces yeux grands et vifs, cette douceur de visage, ce sein et le reste s'y trouvaient dans la dernière perfection. J'en ai vu à Moka plusieurs toutes nues qui étaient à vendre, et je puis dire qu'il ne se peut rien voir au monde de plus beau; mais elles étaient extrêmement chères, car on les voulait vendre trois fois plus que les autres.

C'est sur l'itinéraire choisi par lui pour se rendre aux Indes, c'est-à-dire par l'Egypte et la mer Rouge, que Bernier avait fait ces découvertes. Au pays du Grand Mogol, il lui sera donné de voir une autre race, où se rencontrent aussi des êtres d'un charme qui leur est propre. Pour rendre le teint des femmes de là-bas, voyez la comparaison insolite qu'il propose :

Imaginez-vous une belle et jeune fille de France qui ne ferait que commencer à avoir la jaunisse, et au lieu de ce visage malade, pâle, et de ces yeux jaunâtres, abattus et languissants, donnez-lui un visage sain, doux, riant, et de beaux yeux brillants et bien amoureux, c'est à peu près l'idée que je puis vous en donner.

Tel est le jour sous lequel lui est apparue la femme hindoue. Puis, après quelques vues personnelles d'ordre général concernant l'influence des aliments et de la nature des eaux sur le facies des races, le voyageur poursuit :

Les femmes qui sont sur le Gange, à Bénarès, en descendant vers Bengale, sont généralement estimées. Celles du royaume de Cachemire le sont encore davantage; car outre qu'elles sont blanches comme en Europe, elles ont une douceur de visage et une taille admirables; aussi est-ce de là que viennent celles qui sont à la cour du Mogol, et que tous les grands seigneurs ont auprès d'eux.

A son retour, en pays persan et en Turquie, voici ce que Bernier a observé sur les types féminins vivant en ces contrées :

On ne peut pas dire que les femmes naturelles et originaires de Perse soient belles : cela n'empêche pourtant pas que la ville d'Ispahan ne soit remplie d'une infinité de très belles femmes, aussi bien que de très beaux hommes, à cause de ce grand nombre de belles esclaves qui leur sont amenées de la Géorgie et de la Circassie.

Les Turcs ont aussi un grand nombre de très belles femmes; parce que, outre celles du pays qui ne sont pas laides, ils ont ces beautés grecques dont vous avez si souvent ouï parler, et outre cela une quantité prodigieuse d'esclaves qui leur viennent de la Mingrélie, de la Géorgie et de la Circassie où, de l'aveu de tous les Levantins et de tous les voyageurs, se trouvent les plus belles femmes du monde. Aussi n'est-il pas permis à Constantinople, aux chrétiens et aux juifs, d'acheter une esclave de Circassie : elles sont réservées pour les seuls Turcs. Quand notre ami, M. le chevalier Chardin, qui a traversé leur pays, en parle, il en est ravi, et il avoue que généralement elles sont toutes belles, et qu'il n'a rien vu de si beau dans tous ses voyages. Je ne vous dirai rien des beautés de l'Europe, vous en savez sans doute autant ou plus que moi.



Au terme de cette vue panoramique sur l'aspect des femmes dans la pluralité des pays qu'il a parcourus, François Bernier, une fois encore, change brusquement de propos, car ces « étrennes » sont, par essence, une conversation à bâtons rompus : « Je me suis encore avisé, dit-il, de faire l'épitaphe du pauvre Chapelle; vous la montrerez, s'il vous plait, à M. de la Fontaine » :

Ci-gît le célèbre Chapelle, cet aimable philosophe qui inspirait l'esprit et la joie à tout le monde. Jamais la nature ne fit une imagination plus vive, un esprit plus pénétrant, plus fin, plus délicat, plus enjoué, plus agréable. Les Muses et les Grâces ne l'abandonnèrent jamais (...); à l'ombre seule, il connaissait le fat et le tournait en ridicule. L'illustre Molière ne pouvait vivre sans son Chapelle; il avait reconnu de quel secours lui était un critique de si bon goût. Son voyage est un excellent et inimitable petit chef-d'œuvre qu'il dérobe en chemin faisant à ses plaisirs. Le reste, cher passant, tu n'as que faire de le savoir. Sache seulemnt qu'il était homme, qu'il fut extraordinaire en tout, et plains son sort.

Chapelle, en effet, n'aura cessé d'être pour Bernier l'ami de jeunesse cher à son cœur. De six ans son puîné, il avait été initié lui aussi à la science d'Esculape. Parlant, dans une lettre à Chapelain, de ce bon compagnon d'autrefois : « C'est lui, écrit Bernier, qui le premier m'a procuré cette familiarité avec M. Gassendi, votre intime et illustre ami, qui m'a été si avantageuse. » De ce bienfait il lui a conservé une gratitude profonde. Poète facile, Chapelle n'aurait laissé que peu de trace dans nos lettres sans cette relation cursive, remplie d'humour, du voyage qu'il fit dans le sud du royaume avec son camarade Bachaumont, écrit visé par Bernier dans l'épitaphe qu'on vient de lire. En tout cas, par les lignes ferventes de ce morceau, l'auteur a témoigné publiquement qu'il savait en honnête homme sacrifier au culte de l'amitié.

Après ce salut posthume à Chapelle, Bernier, dans sa missive à Mme de la Sablière, fait courir l'entretien sur les « bons amis de Paris ». Sa façon de les désigner, hélas! reste pour nous des plus obscures, et seule sans doute son interlocutrice a su les reconnaître. Au passage, cependant, nous devinons que ce « Monsieur le P. G. » dont Bernier vient d'apprendre avec tristesse la maladie, doit être le procureur général de Harlay, grand ami et commensal de Mme de la Sablière (on lira plus loin le geste tragique imputé à cet homme). Il nous faudra en rester là. Et l'épistolier de poursuivre par une chasse aux perdrix pleine de sous-entendus que termine un vers latin

dont la suite est laissée en suspens, l'auteur déclarant : « ... et le reste, que vous ajusterez comme vous pourrez avec M. de la Fontaine, le Roi des vers ».

Bernier donne ensuite le récit d'une expérience pratiquée *in vivo* sur un chien « par un de nos jeunes professeurs, M. Chirac ». C'est l'occasion pour lui de dauber sur Descartes et d'attaquer derechef cette opinion célèbre du philosophe « que les bêtes ne pensent point ». Pour terminer enfin, il dit tout l'intérêt qu'il a trouvé à la lecture de Confucius, que Mme de la Sablière, autrefois, s'était permis de lui conseiller. Après une demi-page de louanges sur la morale de ce fondateur de religion, Bernier s'écrie, dans le feu de l'enthousiasme : « Que n'en dirions-nous pas s'il avait été chrétien! »



Il est clair que l'écrit composite et si riche de matière dont on vient de dire l'essentiel atteste de bout en bout les affinités qui, dans l'ordre intellectuel, unissent Bernier, le géographe philosophe, à Mme de la Sablière. Nous saisissons là sur le vif ce que fut chez cette femme, « connue partout pour un esprit extraordinaire », selon Bayle, la fièvre d'être instruite sur tous les problèmes de la connaissance qui sont plutôt d'ordinaire le lot du sexe fort. Bon juge a donc été notre La Fontaine, lorsqu'il a discerné en elle « cet esprit, né du firmament », qui possède « beauté d'homme avec grâces de femme ».

Tous les deux nourris aux langues anciennes, une première inclination peut-être venait de là. Par Bernier, nous savons, en effet, que Mme de la Sablière était aussi bonne latiniste que lui (il l'a proclamé dans les « étrennes » susvisées); il a dit d'elle encore, nous le verrons, qu'elle était férue d'Horace. Pour le grec, il en allait de même. « Voyez Mme de Fontevrault et Mme de la Sablière, écrit Corbinelli à Bussy et à Mme de Coligny, le 30 juillet 1677; elles entendent Homère comme nous entendons Virgile. » Mais c'est principalement une commune dévotion pour les sciences qui faisait leur intimité spirituelle. S'ajoutant aux vingt témoignages qui percent dans le morceau de prose précité, voici la scène plaisante que Le Verrier a contée (10) : « Bernier, ayant su que les satellites de

(10) *Les satires de Boileau. — Commentaires inédits* (Ed. Frédéric Lachèvre, 1906).

Jupiter paraissaient, alla éveiller Mme de la Sablière pour la conduire à l'Observatoire. Et comme elle tardait un peu : *Eh! prenez promptement vos coiffes,* dit-il, *si nous ne partons vite, les satellites s'en iront!* »

Et puis, ce long commerce entre elle et son protégé n'a certes point été sans la rallier peu ou prou à la philosophie de ce dernier. Voyez ce qu'il énonce dans la dédicace à son nom en tête des *Doutes* signalés par Bayle :

> Enfin l'on ne saurait nier que les connaissances et les réflexions philosophiques ne nous portent à cet état de fermeté et de tranquillité où je vous vois parvenue depuis si longtemps : à ne rien admirer, à ne s'étonner de rien, ce que votre cher Horace dit être presque la seule et unique chose qui puisse être heureuse.

On ne pouvait dire avec plus de limpidité que, chez cette femme, s'était établie à demeure la sérénité du sage.

Enfin, sachons gré à Bernier de cet hommage public qu'il lui rend, à l'endroit de son *Abrégé* où il cite en exemple, parmi ses contemporains, ceux qui légitimement sont en état de se faire gloire de leur réputation et trouver « doux d'être connus dans le monde par quelque belle qualité ». L'auteur n'hésite pas à inscrire dans ce palmarès le nom de sa correspondante, en la désignant ainsi : « cette savante et incomparable Sablière » (11). Un galant homme, en vérité, que celui dont la plume a tracé ces mots!

III

Climat du temps des « étrennes » envoyées par Bernier. La fin pathétique des deux partenaires.

Lorsque, aux tout premiers jours de cette année 1688, Mme de la Sablière recevait les « étrennes » de Bernier, dans quel état d'âme et quelle disposition d'esprit se trouvait-elle?

On sait qu'en 1680 notre héroïne, liée depuis douze années par un tendre attachement au marquis de la Fare, avait vu tout soudain son amant la quitter. Blessure du cœur, cruellement ressentie, et qui portera sa victime aux résolutions extrêmes. Mme de la Sablière fait ses adieux au monde, et, à l'image de tant d'autres, va chercher dans la piété sa consolation. De cette pécheresse repentie, Mme de Sévigné, qui eut toujours pour elle de l'amitié (c'est sans malice qu'elle l'appe-

(11) *Abrégé de la philosophie de M. Gassendi* (1684), t. VII.

lait « la tourterelle Sablière »), écrira à sa fille en lui apprenant l'événement : « Elle est dévote, et vraiment dévote (12). »

Au brillant hôtel de la rue Neuve-des-Petits-Champs, succède un logis sans éclat rue Saint-Honoré. Encore est-il que son occupante le quitte chaque jour pour se rendre sur la rive gauche, aux Incurables (aujourd'hui l'hôpital Laënnec, rue de Sèvres), et venir y soigner les malades. Dans la suite, afin d'être plus près d'eux, elle acquerra une petite maison rue des Vachers (13) (devenue rue Rousselet), proche de son hôpital. Dans son *Discours à Madame de la Sablière* (1684), lu à l'Académie le jour de sa réception, La Fontaine a célébré devant tous, sur le ton que l'on sait, la noblesse de ce renoncement. Et à mots couverts, en l'une des pages de ses « étrennes », Bernier, à son tour, fera lui aussi allusion à cette retraite aux Incurables.

De protestante qu'elle était, Mme de la Sablière s'est convertie à la foi catholique. Après avoir eu pendant des années pour directeur de conscience le P. Rapin, puis à la mort de celui-ci (1687) un religieux qu'elle trouve trop latitudinaire, c'est finalement à Rancé, l'illustre réformateur de la Trappe, que la pénitente confiera le gouvernement de son âme, assoiffée de repentir et de contrition. « Je ne regarde que Dieu et vous en ce monde », lui écrit-elle dans une lettre du 7 décembre 1688, remplie d'humilité.

Jusque-là, Mme de la Sablière avait toléré, ses anciens confesseurs l'y autorisant, qu'une petite troupe d'amis fidèles, dont La Fontaine à coup sûr, et certainement aussi Bernier, continuât de l'approcher. A l'instant où lui parvint le message de Bernier, soit dans les premiers jours de cette année 1688, pour elle cruciale (c'est le mot), on peut donc imaginer qu'elle y fut encore sensible et qu'elle s'intéressa à son contenu. Et sans doute même y fit-elle réponse.

Mais supposé qu'une pareille communication lui ait été faite douze mois plus tard, c'est-à-dire après qu'elle eût pris la détermination farouche de se soumettre corps et âme à la règle de Rancé, c'est alors que les pages de Bernier eussent rencontré une femme abîmée dans les prières et les mortifications, donc entièrement sourde à tout ce qui risquait de l'en divertir : impitoyablement, elle eût détourné les yeux des lignes de son ami. Obéissant à son serment, elle devra désormais faire abnégation de tout, et jusqu'à ce reliquat suprême

(12) Lettre du 4 août 1680.
(13) Certains documents disent « rue aux Vaches ».

de la vie de société. « Elle a bien raison, écrira Fénelon, de ne chercher plus rien dans les hommes, ayant trouvé Dieu, et de faire le sacrifice de ses meilleurs amis (14). »

Les rudes étapes de cette expiation, on peut les suivre à la trace dans cet admirable chapelet des quelque cinquante lettres qu'elle écrira à Rancé (confiné dans son abbaye normande) tout au long des quatre années qui l'acheminent vers la fin (15). On y lit, le cœur serré, les souffrances de la maladie dont elle va connaître la torture, un cancer au sein, et qu'elle endurera avec une résignation toute chrétienne. Elle mourra de la mort d'une sainte, le 6 janvier 1693.

Quant au destin de François Bernier, il sera non moins tragique et plus brutal que celui de sa grande amie. Dans les feuillets dont il lui avait fait présent, la joie de vivre éclatait. Hélas! huit mois après, l'auteur, au sortir de table, était frappé à mort, foudroyé par l'apoplexie. Il expirait quelques heures plus tard, le 22 septembre 1688, dans sa maison de la place Dauphine. On l'enterra en l'église Saint-Barthélemy, sa paroisse. L'orientaliste Herbelot, son ami, fut l'un des signataires de l'acte de décès. Le défunt, « mort en philosophe », dira Voltaire, n'avait que soixante-huit ans.

Louis Racine, dans ses *Mémoires* sur la vie de son père, nous a fourni l'explication de cette fin soudaine. « Sa mort eut pour cause, a-t-il dit, une plaisanterie qu'il essuya de la part de M. le président de Harlay, étant à sa table. Ce philosophe, que ses voyages et ses principes avaient mis au-dessus de beaucoup d'opinions communes, ne put supporter une raillerie assez froide. »

Au dire de Saint-Simon, ce Harlay, en effet, était un homme terrible, « méchant par nature, se plaisant à insulter, à outrager, à accabler, et n'en ayant de sa vie perdu une occasion ». En vingt endroits de son œuvre de mémorialiste, l'auteur nous dit l'insolence du personnage, la causticité de ses brocards et le fiel de ses invectives.

Parlant de Bernier toujours, Louis Racine poursuit : « Comme il était d'un commerce fort doux, sa mort fut très sensible à Boileau et à mon père. » Mettons en fait que Mme de la Sablière en fut plus affligée encore que les deux poètes. Mais François Bernier partait avant elle, en sorte qu'il n'eut point l'immense chagrin d'être le témoin de sa lente agonie.

(14) Lettre à la comtesse de Grammont (17 septembre 1691).
(15) Vicomte Menjot d'Elbène, *Madame de la Sablière, ses pensées chrétiennes et ses lettres à l'abbé de Rancé* (Paris, 1923).

LE FIL

par HENRI THOMAS

La voix du capitaine, qui sonnait si haut dans le bureau de la compagnie, naguère, paraissait grêle et faible dans cette forêt. Peut-être était-il réellement enroué, après la nuit de marche sous la pluie, et ce repos d'une heure contre les talus ruisselants du chemin forestier. Mais ce n'était pas une excuse. C'était même, pour Claude, un grave indice de plus, cette sensibilité du capitaine aux intempéries. Tout était faible : la voix du capitaine, cette ridicule petite offensive afin d'aider la Pologne vaincue d'avance, l'armement des troupes, les fortifications qu'on avait laissées derrière soi, — et, derrière ces fortifications, le pays entier, les foyers des paysans, les cafés des villes, les pensées des gens, leurs rêves, leurs raisons, leurs volontés. Que la force était de l'autre côté, au delà des forêts qui barraient sans interruption l'horizon, voilà qui était évident et aurait dû crever les yeux du soldat le plus borné. Au lieu de s'en rendre compte, on attaquait, ridiculement, comme à petits pas, d'arbre en arbre.

— Première section, en avant! dit la voix du capitaine.

La première section s'éloigna à la queue leu leu sous les arbres; le sergent séminariste la commandait; Claude le vit partir à longues enjambées, l'air recueilli. Cela devait lui être égal, à lui, de sauter sur une mine.

— Deuxième section, en avant!

Celle-là était commandée par un sergent arabe; Claude ne se rappelait pas son nom.

La voix du capitaine ne tremblotait plus autant; elle n'en paraissait que plus grêle.

Claude était de la dernière section, la quatrième. Le commandement :

— Quatrième section, en avant! l'atteignit directement dans tous les nerfs. Quatrième n'était plus un nombre ordinal quel-

conque dans la suite des nombres. Quatrième voulait dire lui, Claude.

Il venait en dernier dans la section, chargé d'une besogne de « ravitailleur » dont il n'avait qu'une vague idée et porteur des cisailles à barbelés de la section. Celle-ci était commandée par le sergent corse Fremigacci, qui démarra lourdement, penché en avant, tel le butor qu'il était.

Durant la halte d'une heure dans le chemin forestier, le lieutenant avait raconté que la compagnie avait mission de rejoindre une compagnie du 21e Tirailleurs engagée dans la forêt et dont on n'avait pas de nouvelles.

— Une autre du 23e qui monte derrière se lancera demain sur nos traces à nous, avait dit Claude, qui se trouvait dans le petit groupe entourant le lieutenant.

Personne n'avait relevé ses paroles; à croire que personne ne les avait entendues. Cependant, le sergent Fremigacci avait poussé une espèce de grognement rapide, où il y avait peut-être des mots, parmi des jurons corses incompréhensibles.

Depuis quelques jours, Claude haïssait Fremigacci. La compagnie cantonnait encore dans un village lorrain évacué, tout proche de la frontière, lorsque l'antipathie de Claude pour le sergent corse avait tourné à la haine. Claude, s'éveillant un matin dans la grange, avait senti une douleur assez vive au bas de son mollet droit, à l'endroit où la molletière emboîte le brodequin. Il ne regarda pas ce qui la provoquait, à cause de l'ennui de dérouler, puis d'enrouler à nouveau la bande molletière. Mais il se posait des questions à ce sujet, tandis qu'il se dirigeait vers l'abreuvoir afin de se raser. Il traînait un peu la patte. Fremigacci, debout au seuil de la grange, l'avait regardé s'éloigner. La conséquence ne se fit pas attendre. A onze heures, ce jour-là, Fremigacci désigna Claude pour aller chercher la soupe. La roulante se trouvait dans un vallon, à un kilomètre au moins en arrière du village. Claude avait fait cette corvée deux jours auparavant; il savait que son tour ne devait revenir qu'une semaine après. Mais il ne dit rien, il avait immédiatement compris. Une protestation n'aurait servi à rien, ou aurait mené trop loin. Revenant de la roulante avec la bassine de rata pour dix hommes, si difficile à transporter à travers champs, et trois bidons de vin en bandoulière, il sentait que son pied lui faisait réellement mal; la douleur l'obligeait à boiter un peu. Même assis dans la grange, au moment du repas, elle se rappelait à lui par des élancements chauds, quand il remuait la jambe.

— Ils n'ont qu'une trentaine de canons, en face, dit Fremigacci, comme le repas s'achevait.

— Et de notre côté, on en a combien? demanda Claude.

— En allant chercher la soupe, tu n'as pas entendu les grosses pièces de la ligne Maginot? dit Fremigacci. T'en fais pas, tu auras l'occasion de les entendre.

— C'est pas prouvé, dit Claude.

Plusieurs quarts de vin avaient mis Fremigacci de bonne humeur. Il rigolait :

— Avec toi, c'est jamais prouvé; mais attends un peu!

On avait quitté le village à la tombée de la nuit, et vers minuit, la compagnie était passée près du poteau frontière abattu, couché en travers du fossé.



La distance augmentait entre Claude et le soldat de la section qui le précédait. C'était Dauphin, un coiffeur lyonnais; il marchait courbé, une lourde musette de cartouches sur chaque flanc, sans se retourner. Quant aux autres soldats de la section, même s'ils s'étaient retournés, ils n'auraient pas vu Claude; les arbres étaient serrés, et le sous-bois coupé de buissons et de hautes fougères. On était sorti des sentiers, et la section suivait un ravin, à mi-pente; plus loin, le ravin semblait se fermer, et les arbres, où se mêlaient beaucoup de sapins, formaient une barrière sombre.

Les grosses pièces de la ligne Maginot, en effet, on les entendait à présent. Des convois d'obus espacés traversaient le ciel au-dessus de la forêt; le frou-frou de chaque obus s'achevait en une grosse détonation sourde, très loin derrière la barrière sombre de la forêt. Claude, après quelques instants, avait cessé d'espérer que ce tir s'arrêterait bientôt.

Le passage d'autres obus en sens inverse accrut l'animation du ciel. Mais on n'entendait aucun avion; le ciel était gris et bas.

Claude ne s'écarta délibérément du reste de la section que lorsqu'il eut entendu le bruit de guêpe, et le « tac » ! de plusieurs balles heurtant les arbres. Jusqu'alors, il avait marché le torse à peu près droit; il ne portait pas de musettes de cartouches comme Dauphin. Il se plia en deux, la crosse de son

fusil trainant par terre, et dévia, comme par l'effet de la pesanteur, vers le fond du ravin.

Il descendait d'arbre en arbre, choisissant les plus gros, se couchait contre les racines, se pelotonnait à la base du large tronc, et là, se reposait un moment. Les quatre sections éparses dans la forêt ne devaient pas être tellement en avant de lui; elles étaient plutôt à la même hauteur, de chaque côté du ravin, à en juger par les voix qu'il entendait de temps à autre, indistinctement. Ils avaient l'air de s'être arrêtés. Il entendit le déclic d'un fusil-mitrailleur qu'on mettait en batterie, sur sa gauche, et le fusil se mit à tirer. Un autre l'imita aussitôt sur la droite, puis un autre, plus loin à gauche, et encore un autre. Les quatre fusils-mitrailleurs de la compagnie mêlaient leurs bruits en une pétarade continue.

Ils n'étaient pas en avant de Claude; ils étaient même sensiblement en arrière, car les rafales sifflaient au-dessus de lui; il avait l'impression qu'elles se croisaient, d'un bord à l'autre du ravin. Il descendit encore, atteignit le fond. Un petit ruisseau coulait parmi d'énormes blocs où pendaient des mousses humides. Claude se glissa entre les rochers, malgré l'embarras du fusil et du sac. Ici, un tir même plongeant de tous les fusils-mitrailleurs ne l'atteindrait pas; les rochers s'amoncelaient, formant des cachettes dont la pluie n'avait pas touché les parois. Claude enleva son sac de ses épaules, le fourra dans l'un de ces renfoncements, où il s'allongea ensuite, la tête sur le sac, son fusil contre lui. Le tir des fusils-mitrailleurs était maintenant coupé de silences durant lesquels Claude entendait, avec un singulier plaisir, la pluie tomber sur les feuilles mortes et le ruisseau murmurer tout près de lui. Le jour, dans le fond du ravin, était gris comme un crépuscule, et Claude ne voyait plus le ciel. A une grande hauteur, comme dans un autre monde, les projectiles de l'artillerie lourde trainaient toujours leurs bruissements. Puis quelque chose de différent, de beaucoup plus rapproché, se produisit tout à coup : une lueur rapide dans l'obscurité crépusculaire, une détonation suivie d'échos, une autre lueur, une détonation, le craquement d'un arbre atteint, tout en haut de la pente, sur la gauche. L'Allemagne envoyait de petits obus sur le secteur des quatre sections. Les fusils-mitrailleurs se remirent à crépiter paniquement, sans interruption.

Claude souriait. Isolé, en avant de la compagnie, parfaitement à l'abri de ces tirs aveugles, il se rendait très exactement compte de sa position. Elle était bonne. Depuis bien des

semaines, il n'avait connu pareille sécurité : depuis les jours qu'il avait passés seul dans la ferme qui servait de base à la compagnie, tandis que celle-ci creusait des tranchées à plusieurs kilomètres de la ferme. Il était de garde au dépôt de vivres, se confectionnait des frites chaque soir, et mangeait les pommes, les poires et les mirabelles du verger voisin. La guerre était déclarée depuis plusieurs jours, mais on n'avait pas encore entendu un coup de canon, à peine quelques mitraillades d'avions, très haut dans le ciel bleu pâle de la fin de l'automne. Claude pensait à cette époque que la guerre s'arrêterait avant même d'avoir commencé, et, comme il l'avait écrit à un ami, qu'on verrait ensuite Hitler, Staline, Daladier et les autres « vieillir et disparaître sans que rien soit changé, au fond ».

En ce moment, évidemment, la situation était différente et ne correspondait pas à ses prévisions. Le régiment était entré en Allemagne; ce fond de ravin où Claude était blotti en ce moment, c'était l'Allemagne, et les obus continuaient à éclater, à éclairer, sur les hauteurs du ravin. Au fond, pourtant, la situation n'était pas tellement différente; elle était plus nette, voilà tout. Là-haut, ils continuaient leurs idioties, et ici, protégé de la pluie comme des éclats d'obus, Claude continuait à réfléchir. La seule chose à faire était de se garer, de rester à l'écart de leurs idioties.

Hitler, Daladier, Staline, qu'ils vieillissent bien ou mal, cela lui était égal. L'important, c'était de se retrouver un jour à Paris, assis sur la berge de la Seine au soleil. Que l'autorité soit allemande ou française, il s'en fichait. Si la véritable guerre se déclanchait, l'autorité serait allemande, il en était certain. Tant pis pour les idiots dans le genre de Fremigacci.

Lorsque Claude se retournait pour changer de position dans son réduit rocheux, le pied droit lui faisait très mal; l'élancement chaud montait jusqu'au genou.

Prisonnier dans un baraquement au fond de l'Allemagne, les jours passeraient, il songerait à Paris, la guerre finirait, et il se retrouverait à Paris tôt ou tard. Le plus difficile était fait : il s'était séparé de la compagnie, de façon tout à fait discrète. Restait à se faire cueillir par la patrouille allemande, sans recevoir de coup de fusil. Ce n'était sûrement pas impossible, et l'instant pénible ne durerait pas longtemps : il suffirait de faire des gestes, peut-être de crier quelques mots. Claude s'absorba un moment dans ses souvenirs de lycée et bâtit une phrase allemande élémentaire et précise.

D'ailleurs rien ne pressait; il avait la journée et la nuit suivante pour se préparer. A l'aube il serait loin, il serait prisonnier.

Il déboucla son sac et mangea une demi-tablette de chocolat et un gros morceau de pain; il puisa de l'eau à l'aide de son quart au petit ruisseau coulant sous les mousses. Sans doute avait-il un peu de fièvre, car il but énormément. Puis il se recoucha dans le trou des rochers. Les détonations qui parsemaient les hauteurs de chaque côté du ravin l'empêchaient de trouver le temps long; il s'efforçait de deviner l'endroit où les projectiles tombaient, et conjecturait, passionnément attentif, les déplacements du tir. Les fusils-mitrailleurs n'avaient presque pas cessé de crépiter depuis le matin, et il s'y mêlait aussi des coups de fusil isolés. Parfois une branche cassée dégringolait doucement sur la pente, comme un homme descendant d'un arbre.

En suivant le lit du torrent, on pouvait s'en aller très loin sans risquer d'être atteint. Cependant, il garderait le casque, laissant le reste de l'équipement ici. Un instant, le soleil éclaira le fond du ravin; des feuilles mortes encore humides de pluie brillèrent, et, en se penchant, Claude aperçut un trou de ciel bleu entre les arbres. Comme la Seine était belle, par un temps comme celui-là! Il montait voir son amie, la petite céramiste qui habitait rue de l'Echaudé; le soleil d'automne éclairait le lit et l'assiette de fruits sur la table. Lors de la dernière permission de détente de Claude, c'était déjà l'automne à Paris.

Jamais il ne pourrait raconter à personne ce qu'il faisait en ce moment. Surtout pas à elle. Si seulement les autres avaient été moins bêtes, là-haut, et dans tous les pays qui font la guerre : il aurait tellement aimé rester avec eux, partager des risques qui valaient la peine, aller de l'avant dans de belles entreprises. Au lieu de se casser la gueule, il fallait rivaliser pacifiquement, convaincre le monde, par l'exemple, qu'on était un peuple qui sait s'organiser, supprimer le chômage, tirer parti de toutes les ressources... En s'y prenant de cette façon, il y aurait moyen de dire la vérité. Ce que faisait Claude en ce moment était la conséquence d'une juste vue des choses; on ne pourrait pas lui faire un reproche d'avoir agi suivant sa conviction. La peur? Mais tout le monde avait peur, quand la compagnie était partie à l'attaque, même le sergent séminariste.

Ou bien parler carrément, cyniquement. Claude se voyait,

allongé sur le lit près de son amie, au soleil d'un été à venir. Il dirait soudain : j'ai déserté. On verrait bien comment elle prendrait la chose.

La peur? Il n'avait pas peur, lorsqu'il sortit de son trou sous les rochers, à la nuit tombante. Il ne prenait même pas soin de suivre exactement le fond du ravin. Il aurait fallu enjamber les pierres, se retenir de glisser, et son pied lui faisait trop mal.

A mesure que l'obscurité gagnait, les lueurs des obus se faisaient plus intenses, plus rouges, semblaient plus proches. A chacune d'elles, Claude se jetait en avant, les mains sur le sol, puis il se redressait et reprenait sa marche. Mais lorsqu'il entendit un bruit de roues sur des cailloux, il s'allongea complètement, et ne bougea pas d'un long moment. C'était en haut de la pente, du côté du ravin où il se trouvait; il distinguait aussi des voix. Il ne saisissait pas ce qu'elles disaient; c'étaient des voix impatientes; on criait des ordres. Puis il n'y eut plus que le bruit des roues. Les véhicules de la compagnie étaient tous restés à l'échelon du dernier cantonnement.

S'il n'avait pas fait nuit, Claude aurait peut-être gravi la pente, les bras levés, sans armes. De toute façon, le mauvais moment était presque passé : Claude était dans les lignes allemandes. Plus il avancerait, mieux cela vaudrait. A l'arrière des lignes, on ne tirerait sûrement pas sur lui. Il traînerait la patte : un soldat malade, égaré...

A ce moment, s'étant remis à marcher, il buta dans quelque chose qui le fit bondir en arrière. Bougeant très lentement, le nez au sol, il chercha ce que c'était. Un très gros fil, nettement visible dans l'obscurité, descendait la pente et se perdait vers le fond du ravin, qu'il traversait, sans aucun doute, pour remonter de l'autre côté.

Cela ne pouvait pas être une mine : elle aurait sauté. C'était le fil d'un téléphone de campagne allemand. Claude l'empoigna dans ses deux mains, tâta son enveloppe rugueuse.



Christiane apporta le café, du vrai, que Claude avait obtenu, à force de flagorneries, de l'épicier où il s'était inscrit, rue de l'Echaudé, à son retour à Paris. Le soleil de l'automne 1945 illuminait doucement la grande chambre dont

un coin était jonché de vases à fleurs et de cendriers, œuvres de Christiane, ramenées la veille du four à céramique.

— J'ai eu rudement de mal à couper le fil, reprit Claude. Je n'y serais jamais arrivé si je n'avais pas eu les cisailles à barbelés. Et puis, j'avais la frousse de m'électrocuter. Le plus difficile, ç'a été de retrouver la section. J'avais marché plus longtemps que je ne croyais, j'étais loin dans les lignes allemandes. Et j'avais de plus en plus mal à ma patte droite. Tu as vu la petite cicatrice : après cinq ans, ça n'a pas disparu.

Christiane lui caressa les cheveux; il était allongé sur le lit, les bras en croix.

— C'est le cas de dire que ça n'a tenu qu'à un fil, dit-il assez rêveusement.

— Tu n'étais pas forcé de le couper, dit Christiane; ça ne faisait pas partie de tes fonctions.

— Oh, mes fonctions, je n'ai jamais trop su en quoi elles consistaient. Tu sais, on invente un peu, au fur et à mesure, dans ces cas-là. J'aurais aussi bien pu déserter, personne ne s'en serait douté. Je serais resté prisonnier cinq ans, au lieu de faire Dunkerque, l'Angleterre, l'Afrique du Nord.

— Tu serais mort en captivité, dit Christiane; tu aimes trop la liberté pour supporter d'être prisonnier.

— Si je te disais pourtant que j'ai regretté de ne pas être prisonnier, une fois revenu dans la section. La semaine que j'ai passée dans la forêt, ç'a été la pire de toute la guerre, pour moi. Je pouvais à peine remuer la patte, et ce salaud de sergent corse refusait d'y croire; il m'envoyait tout le temps chercher la soupe, à trois kilomètres à l'arrière. C'est bien simple, il s'était mis dans la tête que j'avais voulu déserter. Si je n'avais pas rapporté un bout du fil de téléphone, il me signalait au commandant. Absent de la section un jour et une nuit, c'était grave. Le plus drôle, c'est que c'est lui qui a été fait prisonnier plus tard, en Belgique.

— Il a peut-être voulu se rendre, lui aussi...

— Lui aussi... Tu vas fort, dit Claude en riant. Je n'ai jamais voulu me rendre.

— Pauvre chéri, dit Christiane, quand même tu te serais rendu, ça n'aurait pas changé l'issue de la guerre; toute l'armée française s'est bien rendue, après.

— Pas moi, dit Claude, puisque je suis passé en Algérie. Mais j'avoue que dans cette sacrée forêt, j'en avais assez. Et puis, cette patte qui me faisait mal...

— Quelle horreur, dit Christiane. Une bête qui était entrée sous la peau!

— Comme celles qui se fourrent dans le cuir du bétail, précisa Claude. Si tu avais vu la tête de l'infirmier, au poste de secours. Il a fallu étourdir la bête avec de l'éther, pour qu'elle détache ses griffes, et la retirer lentement avec des pinces.

— Oh! tais-toi, dit Christiane, ça me rend malade, je vais en rêver.

— Dans le fond, reprit Claude après un silence, j'ai eu de la veine. J'ai vu du pays, et puis je t'ai retrouvée, j'ai retrouvé Paris. Tiens, je pensais toujours à Paris comme il est par un temps comme aujourd'hui, un beau soleil pas trop chaud...

— Il suffit de voir tes lignes de la main, dit Christiane : tu auras toujours de la veine. Montre encore ta paume... Non, la gauche, celle des réalités.

MERCVRIALE

LETTRES

UN NOUVEAU GIONO. — Après quelques années d'un silence qui semble lui avoir fait le plus grand bien, Jean Giono nous a donné *Noé, Un Roi sans divertissement, Mort d'un personnage* (1), *Les Ames fortes* enfin, qui paraît aujourd'hui (2). Tous ces ouvrages semblent appartenir aux *Chroniques*, bien que l'auteur ne pense pas toujours à les affecter d'un numéro d'ordre. Selon certains éditeurs, *Noé* est considéré comme le premier tome de ces *Chroniques*, selon d'autres, ce serait plutôt *Un Roi sans divertissement.* Peu importe! Quand Giono n'aura rien de mieux à faire, il mettra de l'ordre dans sa production qui promet d'être abondante : plus de dix volumes sont déjà annoncés dont plusieurs sont probablement écrits.

Les ouvrages jusqu'à présent publiés possèdent un caractère commun : ils racontent des événements qui se déroulent dans une même région circonscrite entre Marseille et les vallées septentrionales des Basses-Alpes, à la fin du siècle dernier, et « chroniques » ou non, ils tranchent par l'affabulation romanesque sur les ouvrages antérieurs. Giono, pour une part issu de Ramuz sans doute, puis des premiers Chamson peut-être, et dont les traits sont déjà fixés dans les récentes histoires de la littérature, nous offre un nouveau visage; il n'est plus le poète pagano-lyrique, le prophète conversant avec la terre et les étoiles, le metteur en scène de bergeries en pantalons de velours, le petit-fils putatif de Virgile, mais un romancier qui s'essaie à organiser de complexes et mystérieuses histoires, à camper des caractères, à exprimer la vie. Effectuant une mue dont les exemples sont rares, il demeure, bien sûr, Jean Giono, mais comment ne pas remarquer que son dépouillement l'a enrichi, qu'il est devenu plus authentique en se faisant plus savant et que le voici naturel presque sans affectation! Il y a bien encore, dans *Noé* par exemple, d'impossibles confessions de « créateur de personnages » et d'imbuvables proses sur la cueillette des olives, un tohu-bohu simili-épique que l'auteur tient pour l'image de la « démesure »,

(1) Grasset.
(2) Gallimard.

dans *Un Roi sans divertissement* un mystère cultivé en forme de rébus et dans *Mort d'un personnage* une énigme produite à trop bon compte; toutefois, les qualités récemment acquises par Giono, et qui sont fruit d'une maîtrise si l'on ose dire lâchée, ne font pas regretter *Jean le Bleu* ou *Le Serpent d'Etoiles*. Il crée en ce moment un monde encore largement issu de ses fantasmagories et il lui donne une patine qui en accentue le caractère irréel; c'est cependant un monde plus solide, plus humain et plus magique à la fois, plus « actuel » peut-être que ce monde moderne où il campait autrefois ses créatures. Mystérieux et brutal, romantique et dur, peuple de forcenés, tragique, c'est un monde de romancier.

Mort d'un personnage est de toutes ces histoires la plus apparemment simple, du moins, celle qui se déroule le plus simplement : un enfant, Angelo Pardi, s'est attaché à la « dame » mystérieuse qu'est sa grand-mère, créature de fumée et de songes, porteuse d'un secret qui la place au-dessus de l'humanité courante. Autrefois adulée, courtisée, elle a vécu une grande passion qui l'auréole encore et lui confère une grandeur qu'instinctivement l'enfant perçoit. Ils vieillissent tous deux, Pauline plus dramatiquement, bien sûr, que l'enfant. Celui-ci devenant un homme se trouve amené à l'assister dans sa déchéance sénile, et à l'égard de cette ruine humaine, abjecte et presque sans âme, redouble de ferveur aimante; il lui voue « un nouvel amour radieux, glacial et plus étincelant que le jour ». Elle meurt dans ses bras, suçant le bonbon (sa suprême joie) qu'il vient de lui donner.

Autour de ce couple central évoluent de curieux et sympathiques personnages : le père, qui a voué sa vie au bonheur des aveugles dont il dirige une Institution officielle; Caille, une de ses jeunes pensionnaires pourvue de tous les dons de la tendresse et peu à peu admise dans l'intimité familiale; « Pov' Fille », souillon dévouée dont la vie s'écoule dans un songe perpétuel. Mais l'histoire entière ne semble-t-elle pas issue du rêve? Un rêve souvent précis et parfois dur, qui sait se couler dans les formes d'un naturalisme presque insupportable quand l'auteur peint la déchéance de la grand-mère, qui possède tout de même cette aura qu'irradient dans le rêve toutes choses, les êtres surtout, ainsi porteurs de merveilleux. La seule réserve qu'on puisse faire à l'égard de cette envoûtante histoire dont le ressort dramatique semble n'être autre que la fuite du temps, est commandée par la difficulté d'approcher l'énigme qu'incarne Pauline de Théüs. Trop au-dessus de nous, le personnage ne nous est accessible que par sa misère et semble finalement loin de nous. Il nous manque évidemment de l'avoir vu jeune, dans ce *Hussard* encore inédit où l'auteur décrit ses précédentes aventures.

Pauline de Théüs, comme Angelo Pardi, comme le père de

celui-ci, sont des êtres non pas simples mais tout d'une pièce. On dirait qu'ils ont été chargés d'accomplir dans ce monde une « mission ». Ils s'y attachent avec entêtement, volonté d'annihiler tout ce qui la contrarie. Ils vont dans leur sens un peu comme des aveugles lancés sur des rails et qui ne peuvent à la fin que tomber sur le but; ce sont avant la lettre des « âmes fortes ».

Dans le roman qui porte ce titre, il apparaît bien, en effet, que ce qui meut Thérèse, son mari Firmin, le couple des Numance, n'est autre qu'une force étrangère qui pourtant les exprime et bien qu'elle ne procède nullement du caractère ou des passions. Volonté de puissance dont on disait autrefois qu'elle était inhérente à la nature humaine, ou bien ce qu'on pourrait appeler en langage théologique une « vocation », vocation du bien ou vocation du mal, tentative de dépassement de notre condition par le rejet du partage et de la compromission. Mme Numance, « vouée » au bien, se laissera dépouiller en toute connaissance de cause et jusqu'à ce que sa générosité s'épanouisse en l'absence de tout ce qui pourrait l'alimenter; Thérèse, vouée au mal, sera de celui-ci la souveraine distributrice après qu'elle aura ruiné sa bienfaitrice et assassiné son mari. En ces régions, ni l'une ni l'autre n'ont plus rien d'humain, et l'auteur boucle son récit avant qu'elles y parviennent. Il n'a pas de goût pour les prolongements métaphysiques.

Récit d'une grande richesse, donc, et d'une singulière complexité. On le voit naître, se développer, grossir, un peu à l'insu de l'auteur, et, précipitant son rythme, s'achever en une catastrophe qui projette un peu de lumière sur ce qui nous a été conté, insuffisamment toutefois pour que nous puissions dire avec certitude : les choses se sont passées ainsi, les personnages étaient tels.

Tout part, en effet, d'une conversation à bâtons rompus entre des paysannes veillant un mort. La cause de leur réunion, l'excitation communiquée par la bonne chère et la veillée mettent en branle leur mémoire et, on peut le craindre, leur imagination. Thérèse, l'aïeule de quatre-vingt-neuf ans, raconte sa propre histoire : sa jeunesse, son enlèvement par un amoureux, son mariage, ses aventures. Une voisine rectifie ses dires et la contredit à peu près sur tous les points. Thérèse s'engage dans une autre direction que la voisine, corrige encore, avant que les deux versions désormais incontestables (ou à peu près, car persistent, le livre fermé, quelques obscurités), se rejoignent en une confession brusquement éclatante, noire, violente, dramatique, qui verse en nous l'étonnement, la stupéfaction, l'horreur. La bonne Thérèse est une âme satanique et glacée, mue par un unique mobile : causer le mal et la destruction, avec ruse, sagacité et persévérance. Elle a poussé l'orgueil jusqu'à se faire humble, pitoyable et sotte pour entrer dans les bonnes grâces de

Mme Numance qui lui a dispensé l'amour d'une mère et s'est volontairement ruinée pour elle; elle a joué aux yeux du monde le rôle de victime d'un mari brutal et intéressé, alors qu'elle avait fait de lui une chose finalement rejetée avec le plus parfait sang-froid; monstre de perversité et de cruauté sadique elle avait mis sa gloire à triompher d'un autre monstre, tout de générosité celui-ci et d'amour, Mme Numance. De cet affrontement pathétique on ne peut désigner le vainqueur, ou plutôt il existe deux vainqueurs dont les voies sont opposées : l'incarnation du bien, Mme Numance, l'incarnation du mal, Thérèse, toutes deux des « âmes fortes » marquées du signe contraire.

Mais c'est là une interprétation parmi toutes celles que suggère un récit ambigu dont il n'est pas facile d'avoir le mot. Faut-il attacher plus de crédit aux paroles de Thérèse se peignant sous les plus noires couleurs qu'à celles où elle se montre tellement innocente et éperdue d'amour? Firmin, son mari, peut-il être à la fois brute qu'elle a d'abord campée et la chiffe qu'elle se vante d'avoir menée? Mme Numance était-elle ou non dupe, et Thérèse elle-même, en simulant un amour désordonné pour sa maîtresse, pouvait-elle en même temps la haïr de toute son âme? L'auteur néglige la vraisemblance psychologique autant que celle des faits. On dirait qu'il lui importe peu que nous ajoutions foi à son histoire pourvu que nous soyons profondément ébranlés. Il n'est pas de ceux qui dosent et analysent, mais de ceux au contraire qui visent à produire un choc global, au mépris de toutes les possibles opérations postérieures de l'esprit critique.

C'est ce qui l'a fait accuser de verser dans le mélodrame dont, par définition, l'intrigue est complexe, où les caractères sont simples, les situations impossibles et les faits hautement invraisemblables. On pourrait dire, plus justement, et bien qu'il y ait en effet en Giono un Dumas père ou un Eugène Sue, qu'il pousse le mélodrame au point où celui-ci rompt ses amarres. Tout l'intérêt du spectateur de mélodrames ou du lecteur de romans-feuilletons est mobilisé par l'action elle-même dont le déroulement compte plus que les personnages ramenés à quelques types simples et traditionnels : le traître, le héros, la victime. Ici ce sont les personnages qui intéressent d'abord, et l'on se moque bien de l'action! Ce sont eux qui intriguent, étonnent ou stupéfient, alors que les faits ont pu advenir de cette façon ou de cette autre. Si même l'on parvient à s'entendre sur leur véritable enchaînement, leur interprétation est laissée au gré du lecteur. La question n'est plus : pourquoi le traître, le héros, la victime ont-ils agi ainsi, question déjà insolite pour un spectateur de mélodrames, mais pourquoi *sont-ils* ainsi? Pourquoi Thérèse est-elle mauvaise, Mme Numance bonne, et Firmin imbécilement intéressé? Cette question seule intéresse et le lecteur et l'auteur. C'est sur elle que celui-ci a bâti son roman.

Il faudrait bien plutôt envisager *Les Ames fortes* selon la perspective d'un genre que Giono, dès qu'il a commencé d'écrire, a voulu acclimater dans notre époque : la tragédie. Qu'on relise *Colline, Un de Baumugnes*, la présentation de Virgile. Ne s'accommode-t-elle pas d'une intrigue complexe, parfois obscure, n'exige-t-elle pas des personnages à la fois simples, mystérieux et profonds? N'a-t-elle pas pour but, enfin, de verser en nous « la terreur et la pitié »? Si *Les Ames fortes* n'a pas la ligne pure d'une tragédie classique, il ne possède pas moins tous les caractères de la tragédie, et Giono se donne même le luxe de ressusciter ces superfluités : le chœur (l'assemblée des paysannes) et les récitants prenant alternativement la parole : Thérèse et sa voisine. Que la fatalité des dieux ne pèse plus sur la scène mais vienne des personnages qu'elle manœuvre du dedans ne corrompt pas un genre qui demeure le seul à communiquer l'impression de « grandeur ». A celle-ci, Giono a toujours prétendu, avec plus ou moins de bonheur, et au risque de la confondre avec la boursouflure. Il n'en est pas si éloigné maintenant, et nous voici désormais prêts à lire l'un de ses prochains ouvrages dont le titre aurait pu faire sourire : *Faust au village*.

Maurice Nadeau.

Les yeux d'Ezéchiel sont ouverts, par *Raymond Abellio*, in-16 jésus, 380 p., 480 fr. (N. R. F.). — Les événements qui ont secoué l'Europe depuis la guerre d'Espagne, ressuscitant des meurtres et des souffrances que l'on croyait dépassés, ont amené certains écrivains à se poser le problème métaphysique d'une façon si poignante qu'ils ont voulu le traduire, non par des ouvrages philosophiques abstraits, mais sous la forme de romans métaphysiques dont les personnages, nos contemporains généralement, ne se contentent pas de discuter leurs idées mais vivent et pensent leur existence suivant leur conception du destin. De là l'importance aujourd'hui du philosophe romancier. Tout se passe comme si le désespoir des peuples malheureux et cruels de l'Orient se glissait lentement vers l'Ouest. Dans le roman de Raymond Abellio, l'intrigue, compliquée et vague, n'existe que pour faire jaillir certains problèmes et donner tout leur sens aux théories philosophiques que vivent et discutent ses personnages. Devant le chaos du monde moderne où le bien et le mal semblent parfois indiscernables, il retourne au chaos premier où Lucifer et Dieu se trouvaient confondus : la vie et la destruction, le péché et la naissance de la vertu. De là peut-être cette indifférence à la souffrance humaine, ce désir de dépasser l'humain qui donne au héros un comportement extérieur parfois choquant. L'inspiration biblique donne un ton prophétique presque apocalyptique à certains passages de ce livre assez ambitieux, véritable manifeste du « romancier luciférien » « destiné à porter la lumière, ce qui équivaut à mettre le feu ». — A. M. B.

La mort de Socrate, par *Brice Parain* (in-16, 230 p., 290 fr., N. R. F.). — Méditations sur notre temps cherchant à s'encadrer dans un roman pour prendre tout leur sens. Un Socrate dominicain devant les problèmes que posent la défaite de 40 et la résistance... problèmes éternels replacés dans le temps. Faut-il parler ou bien se taire? « L'avènement de l'amour entraînera la défaite de la parole... mais l'âme, c'est justement que l'on ne peut se taire. » Socrate choisira le silence en se faisant tuer dans un camp nazi. — A M. B.

Le garçon sauvage, par *Edouard Peisson*, in-16, 258 p., 275 fr. (Arth. Fayard). — L'étrange beauté du « pays sauvage »; un berger digne

des pasteurs anciens; l'évocation de la mer par un vieux marin; la Bible, telles sont les premières données que connaitra Abel, apprenant la vie. Elles resteront « sa mesure » plus tard et, à Marseille, dans les plus sinistres lieux, auprès d'une mère qui n'est qu'une putain, elles pénétreront toutes choses de poésie et de pureté. Son monde s'effondrera le jour où un homme de la mer, qui représente pour l'enfant la pureté par excellence, se conduira comme les hommes qu'il hait et méprise; le jour où « le pur et l'impur se trouveront confondus ». — A. M. B.

La légende de Ulenspiegel, par *Charles de Coster*, 526 p. (Hier et Aujourd'hui). — Cette nouvelle édition du livre de Charles de Coster qui comprend une fort intéressante préface de Romain Rolland, permettra peut-être aux Français de mieux connaître « cette Bible flamande », épopée de la lutte des Belges contre Philippe II, pleine de haine, d'ironie, de force et de passion. — A. M. B.

Le Secret de Mayerling, par *Philippe Hériat;* in-16 double couronne, 256 p., 290 fr. (Gallimard). — Belle histoire — ou pauvre histoire? — si souvent reprise jusqu'à notre satiété. Hériat (dialoguiste du récent film) soutient ici la thèse de l'assassinat politique, romancée. — S. B.

Palais de Cendre, par *Gabrielle Cabrini;* in-16 double couronne, 246 p., 310 fr. (Gallimard). — Narration amoureuse, pas très réelle ni convaincante, sur un pâle fond d'histoire (exode et Résistance) qui permet une issue. La forme est pure sans doute, mais si terne à force de polissure... — S. B.

La voie brûlée, par *Marie-Madeleine Chantal;* in-16, 250 p., 240 fr. (Plon). — Misère et fatalité, l'Argent impur et ses maléfices. Un naturalisme sans outrance qui laisse sa chance à la fleur bleue. — S. B.

Les Portes de la Solitude, par *G.-P. Gilbert;* in-16, 256 p., 240 fr. (Plon). — Roman maritime, policier, freudien; un peu feuilletonesque, assez captivant. — S. B.

Mon Royaume pour un Cheval, par *Michel Mohrt;* in-8° écu, 448 p., 600 fr. (Albin Michel). — Trois époques : le Marseille de l'armistice; le Vichy des derniers jours; le Montréal des émigrés. Dilettante, velléitaire conscient et tourmenté d'ailleurs, Alain Monnier ne se donne à l'amour, à la politique que par impulsions brèves. Son camarade de guerre Bargemont, lui, s'engage, et jusqu'au pire, dans la collaboration par aveugle obéissance et conviction sincère. Fidèle sans les avoir suivis à ceux qui ont été ses amis, Monnier sera leur témoin sur le plan humain. Prévention notée quant à l'esprit, le livre vaut. Les milieux et les hommes sont peints à justes touches. C'est solide, écrit, brillant souvent, un peu chargé du trop plein de soi des premiers livres. — S. B.

Jeune Femme, par *Jean Caubet;* in-16 double couronne, 250 p., 240 fr. (Albin Michel). — Tarragone, une « grande famille » qui s'effrite, les prémices de la guerre civile. Rien d'autre qu'un épisode aventureux. — S. B.

Vertu du désordre, par *Charles Plisnier;* in-8 couronne, 496 p., 510 fr. (Corrêa). — Dernier volume de la fresque des « Mères ». Celle qui domine encore, même morte, c'est Charlotte, la « Sainte », dont les volontés dernières interprétées avec outrance ravageront ses « Bien-Aimés » : un fils illuminé qui joue les Grands Inquisiteurs, jeunes femmes déchirées par le renoncement, cette autre qui se prostitue pour assurer l'avenir heureux d'une fille ingrate; l'écrivain qui commet l'ignoble avec une conscience navrée pour se prouver la liberté de l'acte; et d'autres... Victimes d'une piété nécromane déformante — ou d'eux-mêmes? Tous ont misé à côté avec un arbitraire acharnement qui ne rend pas très convaincante la démonstration impliquée dans le titre conclusif. Mais on s'est laissé prendre, de force ou de gré, à ces pages denses et tourmentées. — S. B.

Chats, de *Colette;* 14,5 × 19 cm., 208 p., 16 pl. hélio, 390 fr. (Coll. « Scènes de la Vie des Bêtes », Albin Michel). — Elian-J. Finbert, qui dirige la collection, a réuni ici les pages de Colette sur les chats. Les photos qui accompagnent ces pages, si vivantes et charmantes soient-elles, paraissent parfaitement plates à côté des textes : que dire de mieux de ceux-ci? — S. P.

« Rendez-vous de juillet », par *Raymond Queneau* et *Jean Quéval;* 12 × 16 cm., 64 p., 20 photos

(Coll. « Le Cinéma en marche », Chavane). — Ce petit livre fort excitant montre par l'exemple les paysages que peut offrir cette nouvelle région de l'esthétique. Raymond Queneau nous offre une méditation (qu'il excuse le mot; mais à qui la faute?) sur le thème du film de Jacques Becker. Jean Quéval, par l'interview, le reportage, l'analyse, la description, et autres moyens de ce genre littéraire encore si mal exploré qu'est le journalisme, nous fait vivre, en quelque sorte, les arrière-plans de création du film. Ceux qui ont aimé celui-ci liront ce mince livret avec passion; je crois aussi que les hommes curieux des méthodes et possibilités de ce temps-ci pourraient apprendre beaucoup en réfléchissant sur cet exemple. — S. P.

Livres reçus : *Moisson nouvelle*, par Guy Courtès (Cahiers du Nouvel Humanisme, Le Puy-en-Velay). — *Des trous dans le sable*, par Javier Buneo (Ed. A la Baconnière). — *Nicolas Cornu*, par Pierre-Louis Borel (Ed. Messeiller, Neuchâtel). — *Le Valet*, par Adrien Sobra (Ed. Bordas, Les Imaginaires).

POESIE

LE ROSEAU ET LA SOURCE, par *Henri Bosco* (Gallimard). — VERS DE BOHEME et TESTAMENTERIES, par *Jean Berthet* (Le Mouton Bleu). — PRESAGES, par *Violette Rieder* (Editions du Courrier des Arts et des Lettres). — Romancier notoire et à coup sûr l'un des meilleurs de sa génération, Henri Bosco n'était jusqu'ici que très peu connu comme poète. Aussi la publication du *Roseau et la Source* arrive-t-elle à son heure. Ce n'est pas de Joachim Gasquet, au talent plein de fougue et d'éloquence, ni de l'éblouissant Emmanuel Signoret, auquel André Gide a eu mille fois raison de réserver douze pages dans sa récente *Anthologie de la Poésie Française*, qu'il faut rapprocher Bosco; mais bien de poètes, à la fois naturels et charmants, tels que Louis Codet, Marc Lafargue et Pierre Camo, tous les trois évocateurs des beautés harmonieuses du Roussillon.

La première partie du *Roseau et la Source*, qui porte le titre heureux de *Terre et Mer* correspondant à la Haute-Provence aimée d'Alexandre Arnoux et à la Provence maritime, est marquée par une simplicité bucolique dont je ne saurais trop louer l'auteur du *Mas Théotime* en ces temps déréglés où l'artifice paraît seul retenir la bienveillante attention des critiques. Cette simplicité s'accompagne d'un don réel d'observateur et de peintre qui va au fond des êtres et des choses et qui exprime avec amour l'atmosphère ensoleillée de sa terre natale. On trouve dans ces poèmes fleurant la lavande et le romarin comme une colline du Var au crépuscule, de noirs cyprès, des oliviers chers à Minerve, de grands platanes, des pins murmurant sous la brise, des villages endormis dans la chaleur, des oratoires oubliés sur le bord des chemins, des fontaines jaillissantes et des balancelles chargées d'oranges de Majorque. C'est un appel au calme, aux bienfaits de la lumière, à l'attirante vérité de la vie rustique.

L'inspiration de Bosco s'élève dans la deuxième partie de son livre, qui est beaucoup plus secrète et beaucoup plus imprégnée des forces mystérieuses de la nature, ainsi qu'en témoignent singulièrement ces quatre belles stances :

Je ne donnerai pas la coupe et la couronne.
Quelle âme ne soupire après ces biens perdus?
Inscris sur le flambeau le nom que je te donne,
Tu le retrouveras chez les dieux défendus.

Glisse sous le manteau la lumière et le signe,
L'homme ni ses chemins désormais ne sont sûrs.
Mais tu boiras le vin de l'éternelle vigne
Dans l'antique demeure où se cachent les purs.

Ne redis pas le mot qui livre le mystère,
Le silence et l'amour t'attendent dans la nuit.
Sache que, tout brûlant des feux sourds de la terre,
C'est un dieu souterrain dont l'âme te conduit.

Mais, ténèbres d'un soir, que t'importe la route?
Le sanctuaire est sombre où rêvait l'immortel.
Après le dieu des morts c'est ce dieu qui t'écoute,
Les portes de la nuit s'ouvrent sur l'autre ciel.

De tels vers, débordants de vigoureuse émotion et liés au pouvoir magique de la nuit, nous apportent une leçon de haute sagesse que nous ne sommes pas près d'oublier. La suite sur le *Luberon* contient également des élégies pures et profondes comme une source entourée de roseaux où le vent soupire et où ne cesse de vivre le souvenir des morts. Cela suffit à nous prouver qu'Henri Bosco, malgré ce qu'il nous dit lui-même dans un court avertissement, est aussi vrai poète que romancier.

●

Qui donc a récemment écrit que la fantaisie était morte? Elle n'est peut-être pas à la mode, mais elle est encore bien vivante puisqu'elle continue à s'épanouir pour notre joie dans les poèmes de Tristan Klingsor, de René Chalupt, de Léon Vérane; que Maurice Fombeure, le malicieux enchanteur de la rue des Canettes, est toujours parmi nous non loin d'Hugues Fouras, authentique descendant de Jules Laforgue; et que Paul Zenner, abandonnant sa veine réaliste, s'exerce maintenant à des jeux plus nuancés.

C'est un autre fantaisiste : Jean Berthet, qu'a remarqué cette année le jury du prix Gérard de Nerval, un fantaisiste qui n'a pas atteint la quarantaine et dont les vers ne manquent ni de métier ni d'agrément. Les meilleurs sont ceux où règne le souvenir et qu'habite une peine aux prolongements nostalgiques et verlainiens comme, par exemple, ce joli sonnet d'une musique tendrement suggestive :

De cet ombrage à cet ombrage
L'ombre fuyant dans la forêt

Fuyait plus encor que l'orage
Sa peine et son propre secret...

Vers quel espoir, vers quel regret
Allait-elle à bout de courage?
Plus loin, vers quel trouble mirage?
Comme un enfant qui se plaindrait...

Et chassait la pluie — et le vent —
L'ombre fidèle à son mystère,
Fantôme triste et décevant,

Qui déjà n'était plus vivant,
Et ne sachant rien que se taire
Déjà n'était plus de la terre...

L'auteur de *Vers de Bohème* est aussi très attachant quand il nous décrit les attraits d'une province lointaine où les jeunes filles se promènent parmi les jardins et les prairies sous de grands chapeaux fleuris de roses ou lorsqu'il célèbre le vin à la manière d'Omar Khayyam, du Tristan Derème de la *Verdure Dorée* et de ce Raoul Ponchon qui mêle parfois au prestige d'une impeccable versification le charme de la poésie véritable. On a cependant la fréquente impression que Berthet compose trop vite et qu'il est victime de sa grande facilité. Souhaitons qu'à l'avenir il soit plus sévère envers lui-même, et que le choix des pièces qu'il offre à ses lecteurs soit fait avec moins d'insouciance. Le long poème qu'il intitule *Testamenteries* a des qualités de verve et de vigueur satirique héritées de la *Romance du Retour* de Jean Pellerin aussi bien que des *Lais* de François Villon. J'y remarque un passage sur la ville de Rouen d'une émotion puissante et familière, assez rare dans le lyrisme contemporain, et ces dix strophes me permettent d'espérer que les prochaines œuvres de Jean Berthet ne décevront pas ceux qui goûtent suffisamment sa poésie pour lui demander de ne point gaspiller ses dons.

●

Le prix Alfred de Vigny fut en 1948 décerné pour la première fois à Claude Fourcade, muse des brumes légères d'Ile-de-France et parfaite musicienne du vers, qui fait partie de ce groupe du *Divan* qu'aimait Jean Giraudoux et dont l'importance n'a pas échappé à d'excellents critiques comme André Billy, Henri Clouard, Eugène Marsan et Pierre Lièvre. C'est à une autre poétesse du même groupe : Violette Rieder que le même prix a été donné en novembre 1949 pour son sixième recueil de vers paru sous le titre de *Présages* et décoré en frontispice d'un beau dessin de Gaston Pastré.

Violette Rieder n'avait rien publié en volume depuis onze ans, et son livre était attendu par tous ceux qui s'intéressent à la poésie féminine où elle occupe une place de choix due autant

à sa ferveur panthéiste qu'à son étrange force et qu'à son mystérieux pouvoir d'incantation. *Présages* n'a pas déçu ses admirateurs, car on y trouve un certain nombre de pièces qui comptent parmi ses plus accomplies, ses plus secrètes et ses plus évocatrices comme ce *Voyageur*, ami singulier du silence et du rêve :

L'absence était en moi comme un glaive de feu,
L'amour reviendra-t-il et le retrouverai-je?
Toujours je me souviens de son dernier adieu :
Le soleil des hivers se mourait sur la neige.

Je suis entré dans les eaux noires des nuages,
J'avais peur sur l'éclair livide des torrents,
Sans larmes, j'appelais la fraîcheur des orages,
Mais seuls se sont levés mes fantômes errants.

J'allais. Et tout à coup, j'ai senti la douceur
D'une aile ou d'un baiser sur mes mains et ma bouche.
C'était le soir encore : une ardente lueur
Fleurissait tout le ciel sur l'abîme farouche.

Le roc s'ouvrit enfin, et, comme en mes vingt ans,
Je vis les vergers blancs sur les vertes prairies.
L'air était bleu, je sus que naissait le printemps,
Des fillettes dansaient sous les branches fleuries,

Dansaient, jeune et très vieille, une ronde enfantine,
Nulle n'a regardé l'étrange voyageur :
Leur innocence était pareille à l'églantine,
Quelques-uns de leurs chants sont restés dans mon cœur.

On ne peut dire que cette élégie soit d'une forme particulièrement pure ni qu'elle s'impose par sa plénitude; mais elle est pleine d'une sorte de présence invisible et d'une merveilleuse ingénuité. La fougue audacieuse et profondément sensuelle de Violette Rieder cède le plus souvent dans ces poèmes à un retour vers les paradis perdus de l'adolescence et à une intensité religieuse qu'on ne soupçonnait qu'à peine dans les recueils précédents. Les vertus ineffables du songe, une fraîcheur venue de la lointaine enfance, la féerie la plus douce et je ne sais quelle espérance mystique semblent au delà de toute mélancolie et de tout regret se partager l'âme naguère inquiète de l'auteur de *Présages*. C'est un nouvel aspect de son talent et non pas le moins captivant ni le moins chargé d'émotion.

Philippe Chabaneix.

Sur la plus haute branche, par *Henriette Charasson* (Flammarion, éditeur). — Voici réédité ce livre qui avait paru en 1937. Mais le volume est augmenté de nombreuses pièces inédites et d'une importante partie qui, sous le titre d'« Attente de la délivrance », groupe les poèmes écrits pendant l'occupation.

Le recueil confirme ce que nous savions déjà du beau talent d'Henriette Charasson et qui s'appuie sur une vaste et profonde culture. Le poète, selon toujours des nécessités intérieures, emploie tantôt le vers régulier selon la plus stricte observance des rigoureuses lois traditionnelles, tantôt le verset. Mais cette dernière forme lui est très particulière et ne doit rien au verset biblique où Claudel a trouvé le modèle de ses cadences. Le verset

d'Henriette Charasson est rimé et ce retour périodique du même son affermit le rythme et lui donne un contour précis. Cet instrument qui est très personnel à Henriette Charasson se rapproche beaucoup plus du vers authentique et de l'alexandrin familier découvert par Paul Fort que de toutes les formes du verset ou du vers libre employées par les poètes contemporains. Sa langue est pure, sa phrase bien articulée. Ses thèmes sont les plus quotidiens. Ce sont ceux qui nous touchent le plus parce qu'ils sont universels. Elle a une manière bien à elle de les traduire en un chant toujours juste, mesuré, qui fuit l'emphase.

Sur la plus haute branche, celle où le rossignol se pose pour chanter. Henriette Charasson n'en descend jamais et son chant très noble et très pur s'exalte encore à glorifier à travers la vie, ses misères, ses joies, ses douleurs, le seul amour en qui nos cœurs se puissent sentir comblés : l'amour divin et la divine espérance.

Mon cœur parmi son mal, par *André Figueras* (Editions La Relève). — Nous avons rendu compte ici même des précédents recueils de ce jeune poète particulièrement doué : « Châteaux en Azur », « La France et le Soleil »...

Si André Figueras dans « Mon cœur parmi son mal » continue à suivre la leçon des grands romantiques et particulièrement d'Hugo pour lequel il professe une admiration qui, pour beaucoup de poètes contemporains, paraît passée de mode, nous ne le lui reprocherons point; il y a, en effet, des maîtres beaucoup plus dangereux qui n'hésitent pas, sous de vains prétextes de fausse originalité, à décérébrer le poème, désarticuler le vers et corrompre la langue. Le monologue de Prométhée qui forme la matière unique de ce nouveau livre, s'il est fort loin du Prométhée d'Eschyle, du moins témoigne d'une louable et noble ambition. Ce long cri d'orgueil de l'homme blessé qui se mesure avec les forces hostiles de l'univers n'est pas sans grandeur et l'émotion particulière provoquée par certains sentiments personnels se traduit dans le poème en symboles universels qui nous touchent bien davantage par leur généralité même. La stance est large en sa coupe parfaitement classique et harmonieuse et qui développe le poème dans une progression continue où il n'y a point trace d'essoufflement. Le ton oratoire qui est le défaut habituel à ce poète, convient davantage ici à l'incantation prométhéenne et choque moins. Il y a de très belles images qui frappent par leurs colorations vives et leur dessin sans bavure. La cadence est toujours soutenue et emporte le lecteur dans un grand mouvement lyrique peu habituel à la poésie de ce temps.

L'autre monde, par *Jacques Bibes* (Collection de la Bouteille à la mer, les Editions du Sablier). — Voici un recueil de vers fort remarquable et qui témoigne d'un don poétique incontestable et d'un tempérament très original qui sait s'exprimer en justes cadences. Les libertés que M. Jacques Bibes prend avec les lois traditionnelles de la prosodie française ne sont jamais concessions à la facilité, négligence ou abandon. Elles ne franchissent jamais la borne au delà de laquelle seul règne l'arbitraire. Au contraire, l'art de M. Jacques Bibes est extrêmement concerté, volontaire. Cette poésie est directe, impressionniste, précise en ses évocations. Dans certains poèmes, comme *Le Rossignol de Guéthary*, on croit percevoir un écho du chant élégiaque mêlé d'ironie de notre cher Toulet. Imitation? non; influence? pas même. Rencontre peut-être fortuite mais que l'on est heureux de souligner. Cet art précis, incisif, cette poésie mystérieuse qui sait être pudiquement tendre, nous touche et nous émeut à chaque page du livre. Ce recueil a été très remarqué par le jury du prix Gérard de Nerval qui vient d'être décerné à Jean Berthet. Il avait été retenu comme un des favoris.

Chants vers la berge, par *Emmanuel Signoret fils* (René Debresse, éditeur). — C'est à la mémoire de son père, le grand poète Emmanuel Signoret, l'auteur des admirables *Vers dorés*, de *Souffrance des eaux*, de *Daphné*, que M. Emmanuel Signoret fils pieusement dédie ses *Chants vers la Berge*. Nous en sommes personnellement fort touché, ayant conservé au poète du Saint-Graal une admiration qui n'a fait que croître avec les années.

La première pièce du recueil du fils nous a surpris : ce poème où le rythme est à peine perceptible et à qui seule une typographie artificieuse donne l'apparence d'un poème. Mais cette déception fut de courte durée et nous avons découvert, au cours de ces pages, des stances pleines de substance et magistralement équilibrées et rythmées où nous avons retrouvé, dans une expression différente et très

personnelle, les dons magnifiques du poète inspiré des *Vers dorés*. M. Emmanuel Signoret fils s'avère maître d'une technique difficile et savante aux ressources infinies. Une profonde culture classique nourrit la matière de ces pièces et l'humanisme ici retrouve ses droits qui sont les premiers dans notre civilisation méditerranéenne. Les pièces de ce livre que nous préférons pour notre part sont les sonnets où s'affirme la maîtrise incontestable de l'artiste du vers.

Cantilènes, par *Louise Meyer* (Lausanne, Éditions Held S. A.). — Les poèmes réunis sous ce titre par Mme Louise Meyer sont écrits tantôt en vers absolument réguliers, tantôt en vers libres. Nous préférons pour notre part le style des pièces écrites en alexandrins classiques où le poète nous donne l'exacte mesure d'un talent sobre et d'une expression pure. Ainsi tels poèmes comme ces *Jardins d'été* et plus généralement ceux réunis sous les sous-titres de *Pastorales* ou d'*Esquisses*. Cette poésie directe, humaine et sans afféterie, nous émeut toujours. Mais les pièces en vers libres laissent volontairement trop d'incertitude au rythme et à la pensée et notre oreille, comme notre esprit, en demeurent insatisfaits, comme le musicien d'une suite d'accords sans résolution. Cette double équivoque n'est d'ailleurs pas sans charme; mais que Mme Meyer prenne garde : la vraie poésie, si elle est parfois une hésitation entre le sens et le son, comme disait Valéry, elle réside non dans une équivoque mais dans un accord harmonieux et parfait de l'expression et du sentiment.

Huit variations sur clair de lune, par *Jean Aubert* (Éditions de la Revue Moderne). — Cette plaquette luxueusement éditée et illustrée d'eaux-fortes de Na Kache et de Delatousche qui ont su rendre avec grâce et précision certaines évocations simplement suggérées par les poèmes, nous offre huit variations sur un thème déjà bien ressassé. « On ne pourra plus parler du clair de lune », dit un jour Mallarmé. Puis sortant de sa maison de Valvins, le clair de lune inondait la campagne : « C'est si beau cependant! » soupira-t-il. M. Jean Aubert a su trouver des images nouvelles, des notations originales et recréer, avec des mots de tous les jours, des paysages qui nous paraissent à la fois familiers et neufs. Nos songes s'y nouent. Le cœur et l'esprit y trouvent leur compte. Les vers qui chantent doucement la tendresse et l'amour savent aussi se teinter d'ironie fugace. Tout cela est très loin du Laforgue des *Complaintes*. Cette poésie nous touche par le ton discret de la confidence et l'élégance du ton. Le vers, rigoureusement classique, chante toujours juste. — JEAN POURTAL DE LADEVÈZE.

Livres reçus. — Marcel Bouquet : *Chants d'Elissa, princesse de Tyr* (Les Cahiers du nouvel Humanisme); Lucien Diamant-Berger : *La Petite Légende des Siècles* (S. F. E. D.); Jean-Didier : *Porte des Jours* (chez l'Auteur); Simone Lécorché-Lucron : *Lutine de Lune* (Sopizet); Jean Lelong : *Rumeur* (Messein); F. Mérienne : *Les Fables de l'Oncle Félix* (Éd. de la Revue Moderne); Henri Tilleul : *Cantilènes;* Jacques Tison : *Les Reflets* (Cahiers d'Art et d'Amitié).

THEATRE

A CHACUN SELON SA FAIM, pièce en deux parties de Jean Mogin *(Théâtre du Vieux-Colombier)*. — L'histoire du théâtre — comme toute histoire — joue au jeu de démentir le prophète. « Disette de pièces nouvelles », criait-on de toutes parts. A voir reprises, traductions et adaptations tenir tant de place chez Barrault, chez Jouvet, ailleurs encore — sans parler de la Comédie-Française — les augures avaient conclu, non sans apparence de raison, que nul manuscrit de talent n'était en instance nulle part... Et voilà que tout à coup l'autre soir une pièce, une vraie, surgit comme un diable d'une boîte, sous l'égide du Comité

officiel de l'Aide à la première pièce, plus heureux cette fois dans son choix qu'il ne fut jamais, et par les soins du jeune Raymond Hermantier.

Le démenti aux prophètes ne se borne d'ailleurs pas à cette heureuse surprise. *A chacun selon sa faim* est une tragédie de l'orgueil mystique. Qui donc eût persuadé Anatole France en 1900 qu'on pourrait, cinquante ans plus tard, attirer le public avec les tourments d'âme d'une religieuse portugaise éprise de Dieu seul? Il en est ainsi pourtant, et sans nulle concession ni tricherie. Et M. Mogin n'est pas un archaïque rêveur : c'est, paraît-il, une histoire vraie, et ne datant que de quelques années à peine, qui a servi de point de départ à celle qu'il nous conte, et que voici. Mlle Maria de Mello, jeune fille ardente et indomptable, est l'orgueilleuse abbesse d'un couvent qu'elle a fondé, sous une règle neuve et tout entière vouée à la plus brûlante contemplation. Elle ne peut supporter la médiocrité irrémédiable du curé du village qu'elle est obligée de subir comme chapelain du couvent, et dès la première scène, elle le chasse, littéralement. Il ne faut pas s'étonner si le curé s'en va se plaindre à l'évêché, ni si le vicaire général, zélé coadjuteur d'un évêque trop âgé, juge nécessaire de procurer, peut-être, un chapelain plus brillant au couvent, mais d'obtenir, tout d'abord, la soumission de Maria.

Celle-ci se montre aussi intraitable devant l'habileté politique du coadjuteur que devant la niaiserie du curé; le gouverneur de la province, qui fut naguère son fiancé, n'est pas mieux traité. Et si on lui objecte qu'elle ne saurait priver le couvent du chapelain et par là même priver ses religieuses des Sacrements, elle rétorque qu'elle s'est arrogé le droit de confesser et de célébrer la Sainte Messe (Il y a là bien de l'outrance. Faut-il la mettre sur le compte du personnage, de son emportement et de son goût du défi, ou au contraire est-ce là « coup de pouce » de l'auteur? On ne peut imaginer que l'histoire réelle ait été jusque-là...)

Les villageois superstitieux s'alarment de cette révolte sans précédent, et bientôt attribuent au couvent rebelle et à son abbesse tous les grands et petits malheurs de tous et de chacun. Un orage catastrophique achève de les affoler. Ils mettent le feu au couvent, avec la passive complicité des autorités civile et religieuse, qui ont fait, au préalable, sortir toutes les religieuses sous une bonne menace d'excommunication. Hélas! la farouche Maria s'est refusée à rentrer dans le monde. Elle est restée dans sa cellule. On la retrouve sous les décombres, à demi écrasée par la chute d'une poutre. On la ramène, mourante parmi ceux, prélats ou cabaretiers, qui l'ont tous plus ou moins précipitée vers sa fin. Elle, que nous avons vue si arrogante, cesse à ce moment de blâmer et de mépriser. On pourrait même dire qu'elle pardonne. Du moins démontre-t-elle aux divers coupables que leur

crime était nécessaire pour la conduire à reconnaître l'erreur de son orgueil, et qu'il est donc finalement l'instrument d'un salut dont, orgueilleuse encore, elle semble ne pas douter.

Telle est la figure féminine — admirablement animée et stylisée par sa jeune interprète Muriel Chanay — que le Paris de 1950 vient d'adopter et d'acclamer, sans bien s'occuper de démêler les motifs qui l'ont fait agir. Sur ces motifs, sur la préparation psychologique de ce paroxysme, l'auteur ne nous donne aucune lumière. Raymond Hermantier l'a persuadé, paraît-il, de couper tout ce qui était exposé d'idées, tirades d'analyse et thèses philosophiques. Si l'auteur publie un jour son texte intégral, nous pourrons alors juger de la gravité — ou du bonheur — de cette amputation. Tel quel, le personnage s'impose quand même à nous, et c'est l'essentiel. La pièce se passe à une époque peu déterminée, dans la seconde moitié du XIX[e] siècle. C'est encore là une intervention d'Hermantier. L'auteur l'avait bonnement située comme était située l'histoire, c'est-à-dire de nos jours. Hermantier a senti le besoin de désactualiser le drame, pour lui conférer une manière de sérénité, obéissant ainsi d'instinct à l'une des lois fondamentales de la tragédie. Il n'en reste pas moins que Maria de Mello est bien une fille de maintenant, une cousine de l'*Antigone* d'Anouilh, une petite-nièce du *Maître de Santiago* de Montherlant. Elle partage avec eux ce trait de caractère essentiel : un enragé refus de la médiocrité. « Ce n'est ni une sainte, ni une folle », dit l'auteur, « c'est seulement une affamée ». Sa faim de Dieu est sans doute un peu trop faite de dégoût de l'humanité, et ses extases sont un peu trop à base de misanthropie, semblables en cela à celles du *Maître de Santiago*.

Du moins clame-t-elle son amertume et ses intransigeances dans d'admirables répliques, âpres et denses, jamais prévues, toujours convaincantes. Son orgueil échappe à toutes les prises, à toutes les mises en demeure, dans une sorte de casuistique aux passes foudroyantes. On songe (et peut-être l'auteur aussi y a t-il songé?) à ces escrimes verbales de Corneille qui ont déjà si visiblement influencé Montherlant. Combat avec le curé, avec le vicaire général, avec le gouverneur, avec ses propres religieuses. Toutes ses scènes (sauf la dernière qui au demeurant n'est pas la meilleure) sont autant de duels, où sa parole vibre, étincelle, pare et contre-attaque comme une lame... C'est du très beau dialogue de théâtre, sans une faiblesse, sans un oripeau, sans une boursouflure, sans une faille.

J'ai déjà dit avec quelle ardente tension Muriel Chanay le proférait. Hermantier s'oppose dignement à elle dans le vicaire général, où il a su faire contraster son visage impérieux et presque cruel avec une diction retenue, nuancée, souple, que nous ne lui connaissions pas encore.

Il a réglé toute la marche de la pièce dans son juste mouvement.

dans sa tonalité exacte. Les décors, ingénieux, plaisants, bien agencés et bien peints, prouvent à la fois son goût, et son sens du détail évocateur. Parmi les jeunes comédiens qui l'entourent avec un zèle sans défaut (ce sont presque tous des élèves de l'école Charles Dullin) j'ai particulièrement remarqué Bernard Musson, sacristain-cabaretier long et maigre qui semble mouiller son vin d'eau bénite, et la ronde Maryse Paillet, commère superstitieuse plus vraie que nature, et point vulgaire.

Une excellente mise en scène au service d'une excellente pièce.

Dussane.

CINEMA

TRENTENAIRE SOVIETIQUE. — Des montreurs d'images animées, commis voyageurs des frères Lumière, couraient le monde, à la fin du siècle dernier. C'est par eux qu'en 1898 la Russie découvrit le cinéma. Les premières productions nationales furent réalisées sous l'égide financière de la compagnie Pathé, et Moscou devint la capitale du cinéma russe. Quand éclata la révolution, le bilan du régime tsariste était pauvre. Il est vrai que vingt-deux sociétés produisaient alors des films russes; mais aucun qui soit fortement consacré, soit par sa réussite, soit par son apport. Même quantitativement, il s'en fallait que ces sociétés eussent installé une industrie nationale digne de sa mission. La plupart des films étaient importés; distribués par soixante-dix maisons différentes; projetés dans un peu plus de mille cinémas, nombre ridicule, à la mesure du pays, surtout si l'on songe qu'elles ne contenaient en moyenne que trois cent cinquante places environ. Sur les débris de ce système commercial dérisoire s'est installé le cinéma soviétique, dont les premières œuvres datent de 1919 et qui vient donc de célébrer son trentenaire. C'est un bilan admirable qu'il propose, s'il est vrai que ses dernières années, comme il paraît admis en Russie même, ne sont pas parmi les meilleures.

Aucune école sans doute, ni le comique des primitifs américains, ni l'expressionnisme allemand, ni le réalisme poétique français, ni le néo-réalisme italien, ni le documentaire anglais, n'a autant contribué que l'école muette russe à l'élaboration d'un art nouveau. A Eisenstein, le plus grand, on doit le montage par contraste et le symbolisme (*Potemkine*); les flamboyantes et cruelles images du film connu sous le titre de *Tonnerre sur le Mexique*, chef-d'œuvre inachevé dont la valeur plastique demeure inégalée; l'adroite efficacité à incarner un problème (la *Ligne générale*); le cinéma intellectuel d'*Octobre*. A Poudovkine, plus directement narratif, l'admirable *Mère*. A Dziga Vertov, l'intransigeante doctrine du ciné-œil — la vie surprise, le reportage, l'art

par le montage. A Dovjenko, le peintre-paysan, la *Terre*, l'une des plus puissantes fresques sensuelles de tout le cinéma. Les raisons pour lesquelles les choses vont se gâter quelque peu avec l'avènement du parlant — avènement tardif en Russie, où il n'apparaît qu'en 1931 — sont peut-être la clé de toute étude du cinéma soviétique. D'excellents opérateurs, de Tisse à Boris Chirkov, lui ont donné la magnificence visuelle; des théoriciens inventifs, une rhétorique de l'image; des événements proches et qui ébranlèrent le monde, une matière adulte et fervente. Toutes ces qualités trouvèrent leur plus haute expression dans le muet. L'intrusion de la parole fit apparaître la pauvreté didactique de certains thèmes, et la naïveté de leur incarnation dans des histoires souvent construites avec mollesse, ou maladresse, ou quelque insupportable emphase. Les premières tentatives du parlant parurent pourtant porter la promesse d'une seconde moisson. Nicolas Ekk tourna le *Chemin de la vie*, où André Bazin a discerné avec raison l'archétype de l'un des deux genres de films sur l'enfance, celui qui traite d'un problème social.

Cette œuvre est mémorable à plusieurs titres. Entre autres, elle montre qu'à l'aube du parlant, les Russes, comme Chaplin et Clair, surent trouver un emploi du son inventif et heureux. Le grincement des roues de la voiture à bras, le croassement des grenouilles, dans le *Chemin de la vie*, ne sont pas phénomènes fortuits. Poudovkine, Eisenstein et Alexandrov élaboraient à la même époque une théorie du contrepoint sonore. Hélas! autant qu'on le puisse savoir par l'échantillonnage restreint des festivals, par ce que l'on a pu voir à Paris, par l'excellent livre enfin de Thorold Dickinson et Catherine de la Roche, *Soviet cinema* (le premier traitant du muet, la seconde du parlant), il semble que le *Chemin de la vie* soit le seul film parlant qui puisse, comme les grands titres du muet, être rangé parmi les œuvres maîtresses, et en quelque sorte directrices, de tout le septième art.

Non que le bilan soit négligeable. C'est un bilan dont la déconcertante particularité est que l'excellent y cotoie l'insupportable. Le documentaire sur *Berlin* (la reddition aux armées russes) contient des images hallucinantes et qui d'emblée s'inscrivent dans l'histoire : mais fallait-il remonter au déluge? La *Fleur de pierre* est un joli conte, où la couleur est employée avec goût : mais d'une lenteur désespérante. Le *Serment* est un tour de force de la part de l'acteur qui interprète Staline : mais la technique est pauvre, et l'histoire approximative. *Ivan le Terrible* est, par endroits, un superbe album d'images, mais que le scénario en est donc dérisoire! L'*Arc-en-ciel*, sorte de documentaire de guerre à scénario, a de l'intensité dramatique, et la construction en est vigoureuse : mais fallait-il finir par un discours, et que les Allemands fassent le pas de l'oie dans la neige? *Jeunesse de notre pays* et *1er mai à Moscou* sont des actualités lyriques, avec de

beaux passages en couleur, dont le spectacle ne comble pas tous les cœurs. La caricature alourdit les bonnes séquences de l'*Amiral Nakhimov*. Le *Tournant décisif* a pour louable et austère propos de relater la bataille de Stalingrad à travers des conciliabules d'état-major : à mes yeux tout au moins, la chose entière est d'un sombre ennui. Réserve faite des nombreuses œuvres que nous n'avons pas pu voir encore, les films les plus réussis sont sans doute ceux où la conviction ne s'allie pas à la lourdeur : l'*Enfance de Maxime Gorki*, *Il était une petite fille*, et cette comédie musicale bien venue, avec l'excellente séquence de la chute des neiges : *Rendez-vous à Moscou*. Mais si ce sont les plus réussis, ce ne sont ni les plus ambitieux, ni les plus significatifs. Il faut mentionner encore *Tchapaïev*, des frères Vassiliev, qui fixe quelques types révolutionnaires, qui ne manque pas d'humour picaresque, et dont une séquence est inoubliable : celle de l'attaque en ligne des héroïques troupes blanches, superbes automates, que l'esprit de ressource et les convictions mieux fondées des rouges du maquis mettent finalement en déroute. A l'acquit du parlant soviétique, il faut porter enfin l'invention du relief, même si son exploitation tarde; d'admirables films scientifiques; des dessins animés sur des thèmes charmants, et dont la couleur est séduisante, si l'animation est du sous-Disney. Bilan honorable, certes, mais décevant.

Quant à ce qu'on en peut connaître en France, cette histoire se termine à présent sur un chapitre confus, celui du trentenaire. Celui-ci a été célébré, comme il est légitime et comme on pouvait s'y attendre, par les soins de France-U.R.S.S. On nous a montré de vieux films, et quelques inédits, dont il n'est pas possible de dire qu'ils marquent un progrès sensible dans les voies anciennes, non plus qu'un notable renouvellement. Il n'est pas possible de dire non plus si cette apparence de stagnation est due ou non au mauvais choix des œuvres qui ont été présentées en France depuis quelques mois. La censure est intervenue en effet, à plusieurs reprises, et d'une manière systématique, selon toute évidence. Personne n'a compris encore pourquoi, par exemple, un film tel que *Mitchourine*, dépourvu de dynamite comme d'arrogance, et fort bénin même, est interdit en ce pays. A la vérité, il semble que le recours à la censure soit fort hypocrite, et qu'il cache le ferme dessein, ou d'ordre politique ou d'ordre commercial, d'entraver toute expansion nouvelle du cinéma russe en France. S'il est d'ordre politique, nous n'avons rien à en dire ici. S'il est d'ordre commercial, alors il peut être tenté de le justifier par le fait que pas un film français, si je suis bien informé, n'est entré en U. R. S. S. depuis la *Bataille du rail*. Mais c'est appeler la comparaison avec les Etats-Unis, où je ne sache pas que nous soyons traités avec faveur.

Tout cela fait que nous manquons de ces informations

d'ensemble et de ces informations sérieuses qui permettraient de fonder quelque appréciation sur l'état présent de l'évolution du cinéma russe. Toute polémique à ce sujet, dans l'ignorance où nous sommes, est futile, comme on a pu s'en convaincre à la lecture des arguments échangés entre Denis Marion d'une part, et, d'autre part, Georges Sadoul et Louis Daquin. Tout au plus dessinent-ils un réseau de questions sans réponses — sans réponses sérieuses. Combien de films les cinéastes russes tournent-ils chaque année? Que valent les meilleurs d'entre eux entre les plus récents, pour qui ne les voit pas avec les yeux de l'amour? A quoi ressemble un film russe-moyen? Quelle est la proportion des œuvres étrangères projetées sur les écrans soviétiques? Quelle est leur origine nationale? Je ne vois pas qu'il soit opportun de jeter de l'huile sur le feu en proposant des hypothèses.

Jean Quéval.

Manèges. — Yves Allégret, à cheval sur toutes les gauches, est le plus probe dynamiteur du cinéma français. L'homme qui a délibéré de tourner *Manèges* après *Une si jolie petite plage* a pour propos de ne laisser s'assoupir aucune conscience bourgeoise. Sa démonstration s'incarne dans une maîtrise de la matière dramatique et dans une écriture rigoureuse qui font de lui l'un des premiers cinéastes français. Bien qu'il n'invente pas ses histoires et n'écrive pas ses dialogues, il a, par sa vision et par son style, une espèce de rang d'auteur. Et, auteur indirect, il prend le pas, à ce titre, sur beaucoup d'auteurs complets, dont l'excellent Jacques Becker (*Rendez-vous de juillet* fait figure d'œuvre adolescente, rose et superficielle, à côté de *Manèges*, mélo psychologique implacable et noir). Cette fois, je veux dire dans *Manèges*, Yves Allégret et son scénariste Jacques Sigurd ont dépouillé la naïveté à rebours et le goût de la gageure narrative qu'on a beaucoup reprochés à *Une si jolie petite plage*. En revanche, la rigueur du récit y est plus grande encore, par la vertu de la crédibilité et du récit direct. Mais il semble pourtant qu'il y ait d'autres gageures. Celle de refuser tout amour, toute pitié aux malheureux dont les auteurs entreprennent la peinture atroce. Celle de faire, au rebours de la *Jolie petite plage*, comme un film antiplastique ou anti-poétique, où les arbres mêmes sont privés de grâce. Généralement, celle de récuser tout appel d'air. Les comédiens que dirige Yves Allégret sont toujours de bons comédiens; en outre, il est fidèle à son équipe ordinaire. Cette fois, apparaissent Jacques Baumer et Frank Villard; les trois autres noms, Simone Signoret, Jane Marken, Bernard Blier, étaient rassemblés déjà dans *Dédée d'Anvers*. Malheureusement, le rôle de Bernard Blier, si bien défendu qu'il soit, manque de consistance. Ce cocu résigné, ce cocu-témoin, n'est trop évidemment qu'une invention du scénariste, que le contrepoint et le réactif dont il a besoin. Mais quant à condamner ce film pour sa noirceur, voire pour son parti pris, ce n'est pas heureux, si clairement s'inscrit à son envers le plaidoyer pour un univers où l'argent ne corrompt plus, où les arbres sont beaux.

Histoires extraordinaires. — Ce divertissement glacé est en somme à Edger Poe et à de Quincey ce qu'*Occupe-toi d'Amélie* selon Pierre Bost, Jean Aurenche et Claude Autant-Lara est à Feydeau. On tire parti de l'invention, ici fantastique, là comique; on adapte, dans le premier cas, avec liberté, dans le second, en serrant de près le texte et la construction; dans les deux, avec un respect qui n'entrave pas de grandes libertés dans la transposition du ton. Le double jeu, en quelque sorte, comme on l'a écrit déjà au sujet d'*Occupe-toi d'Amélie*. Dans le cas de Jean Faurez, metteur en scène, et, en collaboration avec Guy Decomble, adaptateur de ces *Histoires extraordinaires*, ce n'est pas par le recul du

temps qui passe que s'introduit l'ironie, mais par le refus de faire peur et le clin d'œil complice. Voilà pour l'esthétique, le ton, l'économie générale. Comme dans tous les films à sketches ou épisodes distincts, la réussite est inégale. Le premier épisode balance entre plusieurs registres. Le quatrième est succulent, mais longuet et d'un dénouement prévisible. Le deuxième et le troisième sont remarquables par l'intensité et l'humour impassible. Les points faibles sont les transitions d'une épaisse évidence; les points forts : la photographie de Louis Page et l'interprétation de Guy Decomble, Jules Berry et Fernand Ledoux. L'ensemble a du style.

Noblesse oblige. — Un autre divertissement glacé, celui-là venu d'Angleterre. Comment atteindre un titre et les biens qui s'y attachent en trucidant les huit personnes qui séparent le héros du but qu'il s'est fixé. Quelque chose comme *Monsieur Verdoux* réécrit par Oscar Wilde. Je ne crois pas avoir entendu jamais auparavant à l'écran une langue de cette qualité dans l'impassibilité épigrammatique. Le plus haut mérite de ce film est toutefois d'ajouter une note nouvelle à la comédie anglaise, jusqu'ici ou adolescente (*Adam and Evelyn*), ou mondaine (*Spring in Park lane, Maytime in Mayfair*), ou sociale, et tout alors est sacrifié à la convention d'une représentation juste mais complaisante de l'insularité des classes moyennes (*Heureux mortels*). Cette fois, tournant le dos à toute sentimentalité, les auteurs explorent un domaine intellectuel où sont exposés par l'humour les méfaits du snobisme et où l'amertume donne le ton. Si l'on osait, on parlerait de dynamite aimable. L'interprétation masculine, Alec Guinness en tête, qui incarne les huit victimes pour leur conférer l'air de famille exigé par l'histoire, est remarquable; l'interprétation féminine, faible. Photographie, décors, costumes donnent le ton fin de siècle avec une efficace élégance. Hélas! à tout cela il manque la verve et le rythme d'une narration visuelle conduite avec plus de nerf. L'impression générale d'une spirituelle pièce en un acte qui durerait une heure et demie. Ces critiques s'entendant à la mesure d'une œuvre de grande distinction.

All that money can buy. — Le cinéma d'essai (les Reflets) a été fort bien inspiré, je crois, de donner sa chance à ce film américain de William Dieterle. Evidemment, cette variation sur le thème de l'homme qui a vendu son âme au diable n'est neuve ni dans les lettres ni dans le cinéma. Elle rappelle parfois le meilleur Capra, parfois Welles, et parfois l'école suédoise; avec cela, elle trouve, par le soin et l'invention de la mise en scène, par l'honnêteté du message, par l'excellence d'une interprétation homogène, par le mariage de l'observation sociologique et du film d'époque, par enfin la sûre continuité d'un récit où les rebondissements viennent à point nommé, une résonance propre et qui fait sa dignité. Quelques pieds plats se sont fait peu d'honneur en aiguisant contre cette œuvre méritoire les flèches de Clément Vautel.

Eglises de village. — Ce documentaire a été réalisé pour le gouvernement danois par Carl Dreyer. Il est admirable par l'intelligent respect du sujet et par la beauté des images. Un montage plus serré eût mieux convenu sans doute, mais il est vain, on imagine, de l'attendre de ce réalisateur. On regrette aussi qu'il se soit pareillement enfermé dans les églises. Comme on les aimerait mieux, de les voir dans leur contexte : le village et la campagne. Pour le reste, le sujet est traité. (Cinéma d'essai.)

La vie secrète de Walter Mitty. — Un benêt adulte, que tyrannisent sa maman et sa fiancée, se rêve roi des tripots, chirurgien génial, héros de la R. A. F., etc. Sur le même thème du dédoublement, René Wheeler et Henri Jeanson ont écrit l'excellente *Vie en rose*. Ici, toutefois, il s'agit d'un film de la *Metro-Goldwyn-Mayer*, dont l'écriture n'est pas le souci, mais de donner quelques situations comiques à Danny Kaye. Ce n'est pas une raison, bien sûr, pour ne pas établir quelque correspondance honnête entre l'argument et les numéros, non par souci de dramaturgie, ce qui n'est pas le problème, mais pour épargner la fadeur des transitions, les girls tellement semblables, le technicolor abusif, et pour bannir les temps morts. Est-ce par le fait de James Thurber, l'humoriste américain dont un conte a procuré le point de départ? ou par celui de Danny Kaye, benêt convaincant et discret, au moins pendant dix minutes? Il est sûr qu'on parait nous avoir épargné les méchantes lois du genre, deux bobines durant. Puis l'on retombe dans l'histoire-prétexte d'un sépul-

cral ennui, les girls, et tout l'attirail du comique non comique. Reste Danny Kaye. J'ai eu tort, décidément, d'en dire beaucoup de mal naguère. Pendant dix minutes, peut-être, il est prodigieux — en as de l'aviation anglaise d'une imperturbable modestie, et quand il mime un professeur de musique, et quand il imite divers instruments de jazz. Par contraste, il est un peu fade à la longue. Mais là, c'est le scénario qu'il faut incriminer encore. La boucle est bouclée.

La souricière. — Un bon film de Me de Moro-Giafferi. C'est lui en effet qui a narré pour la radio le cas de conscience d'où le film est né. Un avocat peut-il, pour libérer sa conscience d'homme, inciter un criminel, qui fut son client, à se dénoncer, fût-ce pour libérer un innocent? S'il le fait, il viole, avec le secret professionnel, les règles sacrées de son Ordre. De ce point de départ, le scénariste André Gillois a tiré un fait divers plausible, incarné dans des personnages auxquels il a donné la crédibilité et une espèce d'épaisseur. Il a été infiniment moins heureux dans le détail du dialogue, dans le choix des silhouettes et dans tout le pittoresque de pacotille qui encadre le reportage judiciaire, dont le ton est juste. Il a été admirablement bien servi par Larquey et Blier, ainsi que par Danièle Godet, une nouvelle venue qui a photogénie et présence, transparence et sensibilité. En revanche, il faut prier François Périer de resserrer les boulons. Mise en scène d'Henri Calef plate et décevante.

Le lagon bleu. — Technicolor et mers du Sud. D'un prêtre anglais, le père Burke, au festival de Venise : « Je ne sais pas pourquoi mes compatriotes persistent à faire ces très mauvais films que les Américains réussissent tellement mieux. »

Raccords. — Trente-cinq petites pages ronéotypées. Tel est l'aspect matériel de cette revue d'étudiants. Son premier numéro est celui de février 1950. Ainsi, voici quelques années, trois étudiants d'Oxford fondèrent *Sequence*, qui est aujourd'hui la plus allègre et la plus pertinente des revues britanniques de cinéma. On souhaite à *Raccords* cet essor et cette réussite. Ses rédacteurs ont, du premier coup, trouvé la libre dignité de ton qui signale les entreprises de l'honnête homme. Ils savent voir, ils savent écrire, ils posent les problèmes avec une modeste rectitude qu'il faut admirer chez des tout jeunes gens. « Notre critique n'a rien à voir avec le porte-à-porte vaguement délateur des comptes rendus d'un grand quotidien. Son dessein n'est pas d'encadrer à la hâte quelques images saisies au fil de la projection et d'ajouter une fiche au catalogue. Nous croyons fermement que la critique de cinéma doit avoir la même dignité que la critique littéraire. Mais, pour nous, ce sont là encore de trop hautes ambitions. A l'âge du cinéma, à notre âge, il est trop tôt, sans aucun doute, pour apporter des conclusions sur une œuvre cinématographique. Le critique doit donc avant tout, aujourd'hui, poser des questions. » Les rédacteurs appartiennent à Normale Supérieure, à la Faculté des lettres et au lycée Louis-le-Grand. Je ne suis pas sûr que l'on puisse s'abonner? En tout cas, l'adresse est 23, rue Raynouard, à Paris.

RADIO

LE VEHICULE ET LA VOYAGEUSE. — La télévision, qui n'est plus une enfant, marche enfin à grands pas. Aux Etats-Unis, du moins. Ils ont cent stations d'émission et trois millions de récepteurs; d'ici un lustre, les stations seront mille et les récepteurs vingt-quatre millions.

L'attelage européen, selon sa coutume, tire à hue et à dia. L'Angleterre a sa *définition*, la France en a une autre, la Hollande tient pour une troisième. On se réunit pour se mettre d'accord, et l'on ne tombe d'accord que pour sauver la face. L'Angleterre a choisi sa route et elle ne se déroutera pas; le continent finira peut-être par s'entendre sur une cote mal taillée.

Il est admis que l'image est plus puissante que le son. J'en suis moins sûr depuis qu'il y a radio sonore et radio visuelle. Si la voix que je reçois au moment qu'elle est émise pénètre parfois au plus secret de mon être, c'est qu'elle est vivante. Je ferme les yeux et, si j'étends le bras, celle qui parle ou chante, je vais la toucher. Quand je télévois, ce qui pénètre dans mon œil, c'est un assemblage de lignes. La représentation, même animée et simultanée, d'un être lointain a plus de rapport à la photo que j'ai sur ma cheminée qu'à la réalité.

Je peux tourner autour de la voix qui se fait entendre dans ma chambre, ou, si l'on préfère, elle tourne autour de moi; je ne puis tourner autour de l'image qui se projette sur mon écran.

Grâce à l'image, la radio éducative, la radio scolaire, la radio documentaire accroîtront leur champ et leur vertu. La radio visuelle initiera aux arts plastiques comme la radio sonore a initié et continue d'initier à la musique et à la poésie.

Le meilleur est dit. Pour le reste, information et distraction, la télévision nous donnera un peu plus et un peu moins que la radio.

J'assiste à la pièce que l'on me faisait entendre, à la cérémonie que l'on me décrivait. Je ne les vois pas fort bien, car les images que la télévision envoie au loin ne sont bonnes que si elle les prend de près. Elle excelle dans les gros plans.

Il paraît que ce qui passionne le plus les Américains, c'est la télévision des combats de catch. Comme il y a deux caméras, il arrive que l'on en voit plus que si l'on était dans la salle et que l'arbitre lui-même. C'est quelque chose que de voir de vingt-cinq lieues deux hommes laids qui luttent laidement. Souhaitons que la montagne Télévision (il y a un Television Mount à Los Angeles) accouche d'autre chose que de souris de cette sorte.

La télévision, comme la radio, comme le cinéma, comme la presse, comme le livre, amène avec elle son cortège de biens et de maux. Elle instruira et elle abêtira, elle ennoblira et elle avilira, elle rassemblera et elle désunira... Elle n'est qu'un instrument de plus, bon ou mauvais selon l'usage qui en sera fait.

Le domaine propre de la télévision, c'est l'actualité, toutes les formes de ce qui se passe. La transmission fugitive du fugitif. Elle fera appel à la curiosité plus qu'à l'appétit de savoir. « On reste émerveillé, écrit André Siegfried à propos de la radio, d'une technique si parfaite pour la transmission d'une pensée éventuellement si médiocre. » La voyageuse n'est pas toujours à l'avenant du véhicule.

Libre ou non, la télévision aura de grands ennuis d'argent. Du fait des programmes. Si la radio est un ogre, la télévision sera un superogre. Elle s'en tirera avec les conserves d'images, avec des films; mais c'est bien peu, si l'on songe à ses possibilités, que d'envoyer du cinéma à domicile.

Certains crient à la révolution. Ils saluent « l'ère de la télévision » comme d'autres saluent « l'ère atomique ». Devant toute découverte, tout progrès scientifique, la seule question que nous devions nous poser est celle-ci : « L'homme en sera-t-il meilleur? » ou plutôt : « Comment l'homme peut-il en devenir meilleur? »

Il n'y a de révolutions que morales. L'automobile, l'avion, la radio ont renouvelé les mœurs; ils n'ont pas changé l'homme. La télévision ne le changera pas. Je vois de ma maison de campagne deux hommes qui se battent dans la ville. Je vole plus vite que le son. Voilà qui va bien. Mais le paon regarde ses pieds et sa faraudérie tombe. Gardons les mots de révolution et d'ère nouvelle pour le temps où nous pourrons constater qu'il n'y a plus un seul homme sur la terre qui souffre de la faim, où nous pourrons nous dire que les hommes sont en voie de s'aimer les uns les autres.

A. Dubois la Chartre.

ARTS

LE DESSIN FRANÇAIS DE FOUQUET A CEZANNE, A L'ORANGERIE. — La Bibliothèque Nationale présentait l'an dernier trois siècles de dessins flamands. Cette fois, à l'Orangerie, le propos est plus vaste. Un choix remarquable de dessins, de Fouquet à Cézanne, nous montre sur quelles bases solides s'est appuyé en France le travail de nos maîtres. Comme l'art pictural, l'art du dessin s'est développé chez nous sans faille ni césure. Du léger croqueton au dessin fini qui se passera parfois de peinture, son arabesque prépare et explique l'œuvre d'art. Elle est déjà œuvre d'art elle-même. Mais la valeur de son témoignage varie.

Car si l'œuvre finie est une, par contre, le dessin, par les formes multiples qu'il revêt, marque toutes les étapes de la création. Témoin des efforts de l'artiste, de ses tâtonnements, de ses repentirs, tantôt il ne donne qu'une esquisse de l'objet représenté, tantôt il est tout proche de l'œuvre achevée. L'écart entre la première vision du créateur et la réalisation finale n'est jamais le même. Le peintre agit comme l'écrivain. Sa nature le porte parfois du premier coup à l'expression définitive. Parfois, au contraire, il multiplie les brouillons, les ratures, change de plan, améliore ou croit améliorer. Il y a là une question de tempérament, peut-être aussi d'époque.

« Le dessin est la probité de l'art », écrivait Ingres. Mais dira-t-on que Chardin est improbe parce qu'il dessinait peu et recouvrait son dessin par sa peinture? Par contre, Watteau n'était jamais satisfait. Il multipliait les études et les projets sur des feuilles volantes. L'œuvre une fois peinte, il la remaniait encore et travaillait même entre deux couches de glacis.

Il est fâcheux que nous soyons si pauvres en dessins du XVe siècle. Quelques scènes à la plume, proches de nos miniatures, sont déjà des œuvres composées qui appellent la couleur. Au milieu d'elles se détache le grand dessin de Fouquet pour le portrait de Juvénal des Ursins du Louvre. Plus beau que la peinture, d'un réalisme plus pur parce que moins gêné par les servitudes de la matière, il aurait pu influencer les portraitistes français du XVIe siècle. Mais ce n'est pas ce style de portrait qui prévalut chez nous. Les Clouet, les Dumonstier, les Corneille de Lyon adoptent une autre formule, de même qu'ils se séparent résolument des portraitistes allemands et italiens. Leurs œuvres mêlent étroitement réalisme et convention. Au-dessus d'un buste figé, paré comme une châsse, — dont ils laissent sans doute l'exécution finale à leurs élèves — ils s'efforcent à rendre la ressemblance des visages par un modelé délicat, des couleurs douces, une technique savante et raffinée, du reste pleine de charme. Mais ils n'échappent pas aux servitudes monotones de la peinture de cour.

Passé le XVIe siècle, après Bellange et Callot, les deux grands Romains, Claude Gellée et Poussin, apportent, avec leurs dessins au lavis, une vision nouvelle de la nature. Tel arbre de Poussin, tel sous-bois de Claude éveillent en nous une émotion que leur peinture ne fait naître que de façon plus assourdie. N'est-ce pas parce que le dessin est sans âge, qu'il est fait pour l'artiste, en dehors du temps, et qu'il porte en lui le style de l'homme plutôt que le style de l'époque?

Au XVIIIe siècle, Watteau domine et impose sa formule. Ceux qui ne voient en lui que le peintre des fantaisies galantes touchent du doigt — devant ses dessins — ce qui le différencie d'un Boucher et d'un Fragonard et ce qui le classe au-dessus d'eux. Avec la sanguine et les rehauts de blanc, il remplace toute une palette. Et l'Indifférent de Rotterdam (dessin aux trois crayons), dans ses soieries crissantes, est sans doute plus achevé que la peinture trop convoitée du Musée du Louvre.

Le XIXe siècle est le grand siècle du dessin comme il est le grand siècle de la peinture.

Si David dessinateur est inférieur à David peintre, Ingres ne saurait être détrôné. Il prenait sans doute plus de plaisir à dessiner qu'à peindre. D'où l'extraordinaire abondance de son œuvre dessinée. Peut-être savait-il qu'il ne faisait pas de mauvais dessins tandis qu'il lui arrivait de faire de mauvaise peinture. Quant à Delacroix, il excelle en tout. Avec Géricault et Gros, il fait entrer un nouvel élément dans la peinture par le dessin : le mouvement. Tous trois furent préoccupés de cette découverte, comme en témoignent de nombreuses études : hommes musclés, tendus par l'effort, chevaux cabrés ou pris en pleine course... Quel

dommage que tant d'élan s'assagisse chez Gros dès qu'il s'attaque à la couleur!

La relève est assurée par des artistes plus calmes. Daumier, qui traduit, avec tant d'amour discret, un certain aspect de la tendresse humaine, durcit son trait et devient amer dans la caricature. Millet perd sa vulgarité dans ses paysages à la pierre noire. De Corot, on peut admirer, à l'Orangerie, une « fillette au béret » du Musée de Lille, petite figure fine, cernée d'un trait léger presque irréel. Viennent ensuite Degas, avec son étonnant portrait de Manet debout, Manet, Renoir et les beaux corps de jeunes filles qui seront ses grandes Baigneuses, Seurat qui méprise le trait, mais non pas le dessin, Lautrec qui aime le trait plus que la couleur, Cézanne et son faire si familier...

De l'exposition de Mme Saupique, on sort à la fois comblé et avide, heureux de penser au prolongement de cette belle lignée : à Segonzac, Dufy, Picasso, Matisse...

CHRISTIAN BERARD AU MUSEE D'ART MODERNE. — Quand on examine les peintures et les décors de Bérard, on s'émerveille de la puissance mystérieuse de la vocation. Quelle chance miraculeuse poussa Bérard vers le théâtre, l'entraîna d'une peinture morne et désespérée vers l'enchantement des décors et la féerie des costumes de scène! Il n'y a pas d'arts mineurs et la poésie a partout la même puissance. Chez Bérard, elle est dans les lithographies. Elle est surtout dans ces maquettes sur papier noir où quelques arabesques colorées nous transportent dans un monde étrange, imprécis et fantasque, où le désespoir s'est changé en rêve.

BRAQUE A LA GALERIE MAEGHT. — Dans les dernières œuvres présentées à la galerie Maeght, nous retrouvons le climat coutumier de Braque : l'harmonie des bruns, des gris et des noirs, et la poésie des objets familiers : le pichet blanc, la table, les chaises... « Il ne suffit pas de faire voir les objets, dit le peintre, il faut encore les faire toucher... » Ainsi connaissons-nous le décor quotidien des grands peintres de la réalité, leurs objets préférés : la fontaine de cuivre de Chardin, ses chaudrons, ses meubles luisants, et le vase bleu de Cézanne, et les tasses de Bonnard... Mais, cette fois, le côté « Chardin » de Braque nous semble moins accusé. Un certain dédoublement des lignes, une complication nouvelle du dessin aux dépens des volumes paraissent témoigner d'une recherche, d'une inquiétude chez l'artiste. Que veut-il? « Braque le Patron » va-t-il changer l'orientation de sa peinture?

Lucie Mazauric.

L'Homme et le Jardin, par *André Vera*. Avec préface de Daniel-Rops. Un vol. de 255 pp. in-8 jésus. 6 grav. hors texte. Collection « Présences », Plon, Paris, 1950. — Planter un jardin, disait Bacon, c'est le plus pur des plaisirs humains. Il ajoutait que l'on s'est occupé d'architecture monumentale bien avant de se soucier de la beauté des jardins, et en concluait que ce dernier art témoigne donc d'une civilisation plus avancée.

André Véra, l'éminent architecte-urbaniste, nous parle de cet art des jardins — où il excelle — avec un talent persuasif. Cela nous vaut un ouvrage érudit, sans doute, riche en conseils et en suggestions, tant pour les pouvoirs publics et les administrations municipales que pour les simples particuliers; mais surtout, ouvrage plein d'une odorante et fraîche poésie.

La lecture de ces quelque deux cent cinquante pages où l'histoire et, pour ainsi dire, la philosophie du Jardin s'épanchent gracieusement, nous détourne de nos misères et de nos inquiétudes. C'est à la fois émouvant et reposant comme le serait une promenade lente dans quelque beau jardin à la française — collaboration heureuse de l'homme et de la nature. — A. O.

MUSIQUE

EST-IL POSSIBLE DE « RAJEUNIR » LE REPERTOIRE LYRIQUE? — LES REPRISES DE « MANON » ET DU « ROI MALGRE LUI » A L'OPERA-COMIQUE. — Rajeunir le répertoire? La question est posée depuis longtemps; à vrai dire presque dès l'origine du théâtre. Mais pour y répondre, il faut d'abord s'entendre sur le sens de ce rajeunissement. On se plaint à juste titre du « vieillissement » des ouvrages lyriques grâce auxquels les scènes consacrées au genre parviennent tant bien que mal — et plutôt mal que bien — à « tenir », c'est-à-dire à encaisser des recettes qui, jointes à la subvention, couvrent les frais. Car les nouveautés coûtent, quelles qu'elles soient : le public les boude, fussent-elles des chefs-d'œuvre, et dans le demi-siècle qui s'achève, aucune, sauf *Louis*, *Pelléas* et *Mârouf*, n'a réussi à tenir l'affiche. Beaucoup qui méritaient d'être reprises l'ont été, mais pour un petit nombre de représentations dont les recettes diminuèrent très rapidement. Ni la *Lépreuse*, à l'Opéra-Comique, ni *Pénélope*, ni *Ariane et Barbe bleue*, ni *Guercœur*, ni *Œdipe*, ni *Un Jardin sur l'Oronte*, ni *Padmavâti* à l'Opéra (je ne parle que de quelques ouvrages français) ne sont parvenus à prendre rang d'une manière définitive auprès des pièces créées antérieurement et jouées des centaines de fois (des milliers même pour certaines comme *Faust*) sans que leur succès soit épuisé. Rajeunir le répertoire, c'est évidemment tenter d'y faire entrer des ouvrages nouveaux, mais c'est autre chose aussi.

Car il n'est pas douteux que les jeunes générations ne partagent pas complètement les goûts des vieux habitués des théâtres lyriques. Sans doute apprécient-elles comme leurs aînées la qualité des partitions qui permit à ces ouvrages fortunés de durer, mais elles sont très souvent choquées des décors et d'une mise en scène qui les apprête à rire parce que la fréquentation des salles obscures leur a donné le goût d'un certain réalisme mis

parfois au service de la poésie. A ce grief, il en faut ajouter d'autres non moins légitimes : toute pièce maintenue depuis longtemps au répertoire finit par être encombrée de « traditions » parasites qui contribuent grandement à la « démoder ». J'emploie ce mot à regret: il convient de préciser que c'est beaucoup moins l'œuvre elle-même qui passe de mode que la manière dont on la représente. Mais c'est ici que le problème se complique: il serait absurde de prétendre rajeunir les chefs-d'œuvre en en faisant autre chose que ce qu'ils sont, en modifiant leur texte, bien entendu, mais encore tout ce qui constitue leur style. La besogne de ceux qui se chargent de ce rajeunissement est donc des plus délicates. Elle exige une très prudente hardiesse. Prudente, parce qu'il ne faut rien faire qui risque de fausser le sens de l'ouvrage; hardie parce qu'il faut aller résolument contre maints préjugés d'autant plus fortement enracinés qu'ils s'opposent plus nettement au caractère de l'ouvrage. Rajeunir une pièce lyrique, c'est d'abord ne plus se contenter des « raccords » qui, sous prétexte qu'elle est sue de tous les artistes — aussi bien ceux du plateau que ceux de l'orchestre — paraissent d'ordinaire suffisants; c'est la mettre en répétitions du commencement à la fin, comme s'il s'agissait de la créer; c'est ne prendre pour seuls guides, dans ce travail de préparation, que les textes du livret et de la musique, après les avoir étudiés attentivement avec des yeux et des oreilles neufs, en s'efforçant d'oublier tout ce que l'on croit en savoir; c'est enfin respecter scrupuleusement les mouvements et les nuances. Et ce n'est point si facile qu'on l'imaginerait volontiers. Mais ce n'est pas tout. Il faut encore obtenir que le décorateur et le metteur en scène se pénètrent eux aussi de l'importance de leurs tâches, qu'ils l'envisagent non point en artistes indépendants, mais en collaborateurs acceptant de se soumettre à la discipline qui, de ces efforts disjoints, va faire un tout harmonieux.

C'est d'abord M. Emmanuel Bondeville qu'il faut féliciter de la très grande réussite de la nouvelle présentation de *Manon*. Il a su choisir les collaborateurs qui pouvaient le mieux servir son dessein : MM. Louis Musy, André Cluytens et Drian. On les loue également, le premier pour sa mise en scène intelligente, parfaitement respectueuse non seulement des exigences du livret (cela va de soi), mais encore des suggestions du texte musical; le second pour la haute qualité de l'exécution, chant et orchestre, la juste observation des nuances et des mouvements, sans complaisance aux traditions, aux facilités, et, pour tout dire d'un mot, au mauvais goût; le peintre enfin, parce qu'il sut encadrer l'ouvrage de Massenet de décors qui paraissent le complément, dans le domaine des lignes et des couleurs, de la musique. Il sut éviter la fadeur et les mignardises, ce qui n'était point aisé; il évita de même de fâcheux anachronismes de détail, devenus, eux

aussi, des traditions. Et grâce à ces efforts conjugués, la *Manon* qu'on nous montre a repris son vrai visage. Est-ce celui de l'héroïne de l'abbé Prévost? Non certes. Mais c'est parce que les auteurs de l'opéra-comique n'ont point osé le faire paraître tel que l'a dessiné le romancier; et ce sont eux qu'il fallait suivre, c'est l'ouvrage de Massenet qu'il fallait respecter.

L'interprétation est de premier ordre : elle réunit les meilleurs artistes du moment, Mme Geori Boué, MM. Roger Bourdin, Libero de Luca (un ténor dont on peut beaucoup attendre, et qui chaque fois qu'on lui confie un rôle, se montre en progrès), Michel Roux, André Noël, Emile Rousseau, Mlles Jacqueline Cellier, Margaret Mas, J. Chauchard. La distribution est homogène et sans faiblesse. Les actes du Cours-la-Reine et de l'Hôtel de Transylvanie ont une vie qui surprend d'autant plus que les choristes, au lieu de demeurer les yeux fixés sur la baguette qui les fera « partir », prennent part à l'action, et jouent comme s'ils étaient chargés de rôles de premier plan.

Huit jours plus tard, c'était le tour du *Roi malgré lui*. Il ne pouvait être question de refaire les décors — d'ailleurs acceptables; mais il n'en était pas moins utile de reprendre de fond en comble la mise en scène du chef-d'œuvre de Chabrier, de remettre à l'étude la partition comme on l'avait fait pour *Manon*. Le résultat est non moins heureux et non moins probant : l'ouvrage retrouve une fraîcheur plus vive, une drôlerie plus attrayante, et, du coup, le livret lui-même en paraît meilleur. On voudrait espérer que le public se décidera cette fois à ne plus bouder une des pièces cependant les mieux faites pour l'attirer. J'entends le public ami de la bonne, de l'excellente musique, celui qui a fini par imposer *Pelléas et Mélisande*. Ce public n'est d'ailleurs pas le même que celui qui se repaît des pièces véristes. Il fréquente le concert plus volontiers que le théâtre, assure-t-on. Mais d'où vient qu'il applaudit si fort la *Fête polonaise* lorsqu'elle est jouée par les associations symphoniques, et qu'il n'a point la curiosité d'entendre *le Roi malgré lui* tout entier, alors qu'il ne peut ignorer que l'ensemble de l'ouvrage mérite la même admiration? Ramener à son théâtre les gens qui l'ont déserté est la tâche la plus délicate que se propose M. Emmanuel Bondeville, et c'est aussi la plus urgente. Il a pris la bonne méthode qui est de « revaloriser » une scène devenue trop souvent indigne de son magnifique passé. Il faut reconnaître qu'aujourd'hui chacun s'emploie de son mieux, sur le plateau comme dans la fosse d'orchestre, à seconder les efforts du directeur. Des représentations comme celles de *Manon* et du *Roi malgré lui* sont réconfortantes : elles montrent que les prophètes de malheur et les sceptiques ont tort; il y avait mieux que de la bonne volonté ces deux soirs-là : il y avait de l'enthousiasme.

M. André Cluytens, à l'orchestre, M. Louis Musy, pour la mise

en scène, se sont chargés aussi de cette reprise. Et M. Roger Bourdin fut Henri de Valois avec la même aisance qu'il avait été Lescaut. Louis Musy campe un Fritelli irrésistible et garde dans la farce une mesure qui ne fait qu'en renforcer la plaisante drôlerie; M. Rialland est un excellent Nangis. Mmes Turba-Rabier et Denise Duval — Minka et Alexina — font merveille autant par la qualité de leurs voix que par leur talent de comédiennes.

Verrons-nous cette fois *le Roi malgré lui* s'implanter définitivement rue Favart? On voudrait en être sûr : Chabrier a droit à cette réparation du mauvais sort qui l'a poursuivi toute sa vie sans altérer sa joyeuse humeur. *Gwendoline* fut créée à Bruxelles dix jours avant la faillite du théâtre. *Le Roi malgré lui* fut joué pour la première fois à l'Opéra-Comique le 15 mai 1887; trois jours plus tard, l'Opéra-Comique brûlait. Repris au théâtre des Nations en novembre, *Le Roi malgré lui* n'obtint à grand'peine que dix-sept représentations en deux ans. Depuis, timidement, on l'a remis à l'affiche et l'on en était au soir de la reprise à la quatre-vingt-septième — en soixante-deux ans. C'est bien peu pour un chef-d'œuvre! Et pourtant, en l'écoutant l'autre soir, il semblait bien que cette pièce dût plaire au grand public comme elle séduit les musiciens. Le livret de Najac et Burani tiré d'une comédie d'Ancelot vaut largement maints scénarios qui supportent une musique sans consistance, et qui cependant résistent aux outrages du temps. Il a de la gaieté; il est exempt de redites et de longueurs; et puis surtout, il a permis à Chabrier d'écrire des pages d'une verve éblouissante. D'un bout à l'autre c'est un jaillissement de trouvailles d'une originalité étonnante. Et quelle merveille que son orchestre, léger et plein à la fois, chaudement coloré, que ses chœurs d'une vie intense!

Le succès de *Manon* dans sa présentation nouvelle, celui du *Roi malgré lui* (que l'on veut croire durable), font souhaiter que les moyens soient donnés à M. Georges Hirsch, administrateur de la Réunion des théâtres lyriques nationaux, de poursuivre une tâche commencée déjà il y a deux ans avec les *Contes d'Hoffmann*. Bientôt nous retrouverons *Louise*, à l'Opéra-Comique, dans les décors de Maurice Utrillo. Plus tard, à l'Opéra, ce sera le tour de *Faust* de paraître rajeuni non plus seulement parce que, sur l'entrée de Méphistophélès, il dépouille sa houppelande et arrache sa fausse barbe, mais bien parce qu'on aura pris le même soin de « nettoyer » le chef-d'œuvre de Gounod — mise en scène et partition — et de lui donner un cadre digne de lui. Et puis, peut-être alors verrons-nous des temps meilleurs où les crédits accordés au théâtre lyrique lui permettront de renaître...

René Dumesnil.

Maurice Ravel, ou le lyrisme et les sortilèges, par *José Bruyr* (Edit. « Le Bon Plaisir », Plon, 240 p., 300 fr.). — Les ouvrages sur Ravel se multiplient, en raison même de la popularité des œuvres qu'il nous a laissées. Il y aura toujours quelque chose à dire sur les « sortilèges » de Ravel, et M. José Bruyr a su tracer un bon portrait du magicien de *Daphnis et Chloé*, de tant d'ouvrages sur lesquels les années passent sans leur ôter leur pouvoir de séduction. Mais précisément à mesure que le temps éloigne de nous le compositeur, nous apercevons mieux l'erreur commise par tant de ceux qui furent ses contemporains et qui ne voulurent trop souvent voir en lui que l'illusionniste, le virtuose extraordinaire de l'écriture, et lui refusèrent une sensibilité, un don poétique qui est sans doute en dernière analyse ce qui permet à sa production de vieillir sans rien perdre de sa jeunesse. Le livre de José Bruyr comprend, en annexe, un catalogue dressé avec la collaboration d'Henri Borgeaud qui rendra d'éminents services aux musicologues.

Vincent d'Indy, par *Léon Vallas* (tome II). (Edit. Albin Michel, 400 p. avec huit planches hors texte, 585 fr.). — On attendait impatiemment le second et dernier volume du monumental *Vincent d'Indy* de M. Léon Vallas, dont le premier volume parut il y a deux ans. Ce tome retrace la carrière du maître de 1886 à 1931, année de sa mort. On y trouve donc l'étude des œuvres de la maturité et de la vieillesse; surprenante vieillesse, pleine de projets, d'enthousiasme; à quatre-vingts ans, comme on admire sa verdeur, il dit : « Mon remède contre la vieillesse consiste simplement à faire son devoir tout le temps de sa vie. Celui qui fait son devoir ne vieillit pas! » Il lui fut épargné de vieillir en effet puisqu'il mourut presque subitement, en plein travail, laissant inachevée une étude sur *Parsifal*. Se gardant de juger le compositeur, M. Léon Vallas estime qu'il faut attendre longtemps encore avant qu'il soit possible de rédiger une appréciation complète et définitive sur « son œuvre très beau mais inégal, sur sa noble action artistique et morale, son immense influence, presque toujours heureuse », — le musicologue qui entreprendra de le juger « se trouvera à même de rendre un hommage détaché, serein, plein de nuances, à un Français de haute lignée sociale et intellectuelle, qui, en dépit de ses « gigantesques petits côtés », fut un grand artiste et un grand homme ».

Introduction à la musique de douze sons, par *René Leibowitz* (Edit. L'Arche, 352 p.). — M. René Leibowitz s'est fait le champion du « dodécaphonisme », et le volume qu'il publie aujourd'hui, après ceux qu'il a déjà consacrés à *Arnold Schoenberg et son école*, *à la Musique de douze sons*, expose les raisons qui l'ont amené à considérer la musique de Schoenberg comme « le guide de tous les véritables musiciens actuels ». M. Leibowitz se défend de vouloir nier la valeur des autres musiciens que l'on a tour à tour regardés comme les chefs de file des jeunes générations; mais il estime qu'ils n'ont apporté que des solutions partielles aux problèmes que le génie de Schoenberg sut au contraire résoudre dans leur intégrité. « Si tous ces musiciens ont participé à des degrés divers aux recherches qui ont abouti à la constitution d'un langage musical nouveau, le mérite de cette constitution revient à Schoenberg *seul*, car c'est lui seul qui, par son attitude radicale, a su tirer les conséquences ultimes des recherches en question et aller jusqu'au bout de cette colossale entreprise. » M. Leibowitz reproche aux compositeurs qui refusent de suivre Schoenberg, leur « peur atavique d'écrire ce qui n'est pas beau »; et il ajoute que ces considérations n'ont plus droit de cité dans l'art musical. Il est permis de regarder au contraire cette peur atavique comme salutaire. En tout cas, *adhuc sub judice lis est*, et le jugement appartient à la postérité.

Portraits de trente musiciens français, par *Armand Machabey* (Bibliothèque d'études musicales, Richard-Masse, édit., 170 p.). — Ce recueil de trente monographies sera bien utile à tous ceux qui cherchent en vain quelque renseignement sur des compositeurs dont la notoriété est de trop fraîche date pour que les lexicographes — et même les musicologues — se soient souciés de les accueillir dans leurs répertoires. Monographies succinctes, mais suivies d'un catalogue des œuvres, mentionnant la durée d'exécution, la composition de l'orchestre et le nom de l'éditeur. Un portrait illustre chacun des articles et rend ce volume, joliment présenté, fort attrayant.

La Musique française, par *Norbert Dufourcq* (Collection « Arts, Styles et Techniques », Larousse, 384 p., 142 illustrations). — Professeur d'histoire de la musique au Conservatoire, M. Norbert Dufourcq donne dans ce volume, de format commode et remarquablement illustré, tout ce

qu'il est utile de savoir sur la musique française depuis les origines jusqu'à nos jours. En parcourant ces pages rédigées avec une grande clarté, on voit se dégager la continuité de l'école française qui, toujours, a recherché, jusque dans ses jaillissements les plus audacieux, l'expression de l'humain et du vrai. Comme la langue française, le langage musical de notre pays a rejeté ce qui risquait de l'obscurcir, la préciosité, le pittoresque excessif. Il est demeuré plein de réserve et même de pudeur, et au cours des âges ses qualités lui ont valu une renommée universelle. Il n'a rien perdu de sa sève : M. Norbert Dufourcq le montre dans les derniers chapitres de son livre, avant de conclure qu'il n'est pas téméraire d'estimer que le passé répond de l'avenir.

ALLEMAGNE

UN « FEU GLACE » : ERNST JUNGER. — Dans son introduction à *Bei den noerdlichen Hesperiden*, dont nous avons entretenu les lecteurs du *Mercure* à la date du 1er février 1949 (p. 350), Nebel, disciple d'Ernst Jünger, déclarait que nous entrions dans l'époque du « Tagebuch », que le « Journal » était la forme littéraire de notre temps. N'annonçait-il pas l'énorme *Strahlungen* de son Maître, qui ne compte pas moins de 648 pages d'un texte très dense et très riche de substance. (Heliopolis Verlag Tubingen, 1949.) Avec cet ouvrage monumental, Jünger, qui, croyons-nous, fut d'abord inscrit sur la liste des criminels de guerre, puis mis à l'index par les autorités anglaises, et enfin s'est installé dans la zone française, fait sa réapparition officielle et éclatante sur la scène littéraire; il y a groupé ses journaux de guerre du 18 février 1941 au 11 avril 1945, écrits en France, spécialement à Paris, au Caucase et enfin à Kirchhorst, où il resta en disponibilité jusqu'à l'arrivée des troupes américaines.

Le « Journal » représente une œuvre du second degré; il va souvent de pair avec la création d'œuvres d'imagination, mais peut aussi être la réalisation essentielle d'un écrivain; c'est ainsi que Gide disait à Charles du Bos — et celui-ci ne s'en est pas senti humilié — qu'il constituait son mode d'expression propre. Il s'est considérablement développé à l'époque moderne, surtout dans les pays anglo-saxons; l'anglais dispose non seulement du terme *diary* pour désigner le « Journal quotidien » mais aussi *diarist* pour caractériser les auteurs de « Journaux », leur accordant par là droit de cité dans la République des Lettres.

Une des raisons de cette expansion d'un genre littéraire assez particulier doit être recherchée dans le besoin de confession inhérent à l'homme; la religion protestante ne lui permettant pas de se confier à un prêtre, il fait pour lui-même ou pour le public une confession écrite, il choisit comme confident le papier, où il consigne les différentes expériences de sa vie, les « Erlebnisse » les plus remarquables. Pourtant le sens même de ce dernier terme, qui désigne un enrichissement par la vie, nous incite à

rechercher une explication valable pour d'autres que pour les protestants. A Paris, Malte Laurids Brigge, le double de Rilke, cesse d'écrire à ses amis, qui ne peuvent plus le comprendre, parce qu'il se transforme chaque jour; il se confie donc à son « Journal ». Celui-ci nous paraît un mode d'expression apte à concilier les deux formules en apparence antagonistes : le socratique « connais-toi toi-même » et le pindarique « deviens qui tu es ». Le journal convient à celui qui veut voir clair en lui-même, car il lui permet une coupe verticale dans son âme, comme aussi à celui qui évolue et progresse, parce qu'il lui permet une coupe horizontale dans l'apport du monde extérieur; il unit le monde de l'être et celui du devenir. Quelle tentation pour un Allemand qui est toujours et qui se veut toujours en devenir!

Charles du Bos s'est plus d'une fois intéressé au problème du « Journal quotidien », car c'était *son* problème, et il a souligné le danger de n'enregistrer que « les états d'abaissement et de dépression »; n'était-ce pas d'ailleurs chez lui, avant sa « conversion » qui forme le centre du troisième volume récemment publié, l'expression d'une tendance catholique, le désir de confesser ses fautes et ses manques? Il s'écriait : « Qui nous donnera le journal des dilatations de l'âme? » (*Approximations*. V. 267-269.) On ne pourrait certes pas répondre : Ernst Jünger, chez lequel du Bos découvrirait sans doute, comme il crut le faire chez Gœthe, une absence d'âme. Pourtant nous trouverons dans *Strahlungen* un extraordinaire enrichissement de l'esprit. Le titre même, « Rayonnements », est révélateur : il nous laisse apercevoir une intelligence à l'affût, un chasseur de rayons qui guette et enregistre les vibrations lumineuses provenant des êtres ou des choses, des guerres ou des livres. Le marché aux puces parisien, émetteur de toutes les ondes « lariques » émanant des objets mis en vente (p. 53), les quartiers bombardés de Cologne, résidence de la mort (p. 195), surtout les demeures aristocratiques de la rive gauche, où s'entasse comme dans des greniers une substance antique (p. 358) voilà, par exemple, des sources de rayons. Victor Hugo exaltait :

Mon âme aux mille voix que le Dieu que j'adore
mit au centre de tout comme un écho sonore.

Ecrivain plus moderne, Jünger se considère comme un appareil enregistreur fait pour capter les manifestations de la catastrophe qui nous a emportés comme un Maëlstrom gigantesque afin de les transmettre à d'autres et de travailler à leur harmonisation dans une histoire du monde capable de les expliquer.

Il serait au moins exagéré de prêter à Jünger un narcissisme complaisant, mais ne lui reprochera-t-on pas un manque de « charité »? Puisqu'il fait de la Bible son bréviaire, que n'a-t-il médité la définition si explicite de la première épître aux Corinthiens :

« La charité est patiente, elle est bonne; la charité n'est pas envieuse, la charité n'est point inconsidérée, elle ne s'enfle point d'orgueil; elle ne fait rien d'inconvenant, elle ne cherche point son intérêt, elle ne s'irrite point, elle ne tient pas compte du mal; elle ne prend point plaisir à l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité! » Or, le 4 juillet 1942, Jünger dîne au restaurant de la Tour d'Argent, plus familier à ses compatriotes qu'au peuple de Paris; il a l'impression que ses convives éprouvent un bien-être démoniaque à contempler au-dessous d'eux la mer grise des toits sous lesquels les Parisiens ont faim. « En de telles époques manger, manger bien et beaucoup donne un sentiment de puissance » (p. 130). Cette notation brève et sèche ne nous permet pas de savoir s'il partage une telle volonté de puissance ou s'il se place du côté des affamés. Le 29 mai 1941, il reçoit l'ordre d'assister à l'exécution d'un soldat condamné à mort pour désertion (celui-ci avait quitté l'armée afin de vivre avec une Française, qu'il rendit jalouse et même maltraita; elle le dénonça à la police, qui le livra aux autorités allemandes). Il accepte à contre-cœur, avec l'intention de rendre l'exécution plus humaine, et il y réussit. Nous ne doutons pas qu'il ait été très affecté par cet événement, mais il le décrit avec une minutie, avec une précision qui choque le lecteur et fera crier à l'insensibilité.

Ayant été sévère pour l'opuscule *Der Friede* — et nous le serions encore malgré les explications que Jünger apporte sur sa genèse dans *Strahlungen* — nous désirons rester aussi objectif que possible; nous avons cherché dans son livre des preuves de la sensibilité de Jünger et nous en avons trouvé, il est vrai, à l'occasion de deuils qui le touchèrent de très près : la perte de son père, dont il garde pieusement la mémoire, et celle de son fils qui paraît avoir posé véritablement pour lui le problème de la mort. Il semble bien que son court séjour sur le front du Caucase, face aux forces élémentaires, l'ait rendu plus accessible à la souffrance, car dans ses *Notations caucasiennes* apparaît assez fréquemment (pp. 214, 218, 259) l'adjectif « humain », et il en rappelle l'origine française. Il a sans doute voulu être l'objectif, l'impassible témoin d'une époque de terreur, avoir la froideur du sismographe, dont il nous dit qu'après le tremblement de terre on le détruit pour le punir. Mais comme nous aimerions découvrir en lui l'humanité d'un Saint-Exupéry, qui aurait dû l'attirer autant que Léon Bloy!

La froideur de Jünger a dû frapper son entourage, puisqu'une amie de sa mère le nomma, un jour, « eisiges Feuer » (p. 146), un feu de glace; ses réactions en face d'événements inouïs permettent d'entrevoir sous la glace le feu central. L'un des nombreux rêves qu'il raconte dans *Strahlungen* et qui pourront sans aucun doute faire l'objet d'une merveilleuse psychanalyse, nous paraît le caractériser également d'une manière très heureuse. Le 17 août 1944,

il se vit en rêve debout sur un escalier de marbre dont les marches étaient occupées par des serpents à la langue dardée. Il porte en lui-même l'obsession du marbre lisse et froid, l'obsession du serpent sinueux et sinistre; aussi inquiète-t-il autant qu'il attire et s'il suscite des enthousiasmes fanatiques, il soulève des inimitiés ardentes.

Pourtant nul ne contestera l'importance de *Strahlungen* pour l'étude de Jünger et de son œuvre, pour la connaissance des années de sang et d'horreur, par exemple, de l'opposition sourde à Hitler (appelé Kniébolo), à Goebbels (Grandgoschier), à Himmler et consorts. Il y a plus : l'auteur est un des hommes les plus lettrés de notre temps, la liste de ses innombrables lectures le prouve, et ses jugements sur les hommes, les livres ou les événements sont toujours suggestifs, parfois remarquables. Il se passionne de plus en plus pour les questions de langage et l'on trouve dans ce livre des remarques très subtiles sur le vocabulaire et la grammaire de l'Allemand ou du Français (p. 567 il écrit, par exemple : « La langue française glisse sur des rails, tandis que l'Allemagne possède encore des chemins de terre »). Il n'a pas cessé d'observer la nature, en particulier les insectes, et ses découvertes feront la joie des naturalistes. Peu de domaines sont restés étrangers à cet esprit, qui jamais ne pense vulgairement; son livre restera un des documents de notre temps.

On annonce une édition française des *Strahlungen*. C'est une entreprise audacieuse et délicate, car il s'agit du journal d'un occupant, qui se passe surtout en France et met en scène des Français. D'autres Français pourraient lui opposer celui d'un occupé, d'un prisonnier, d'un déporté; ils savent où conduisent la volonté de puissance, le culte du surhomme, l'apologie du peuple-maître. En face de ce journal, qui veut être une justification, nous imaginons la confession qu'aurait écrite Du Bos : celle d'une âme en lutte contre toutes les puissances du Mal.

J.-F. Angelloz.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

NOTE SUR LE STYLE ET L'EVOLUTION D'EDITH SITWELL (1). — Edith Sitwell est l'un des poètes anglais contemporains qui méritent le plus d'attention. D'un an plus âgée que T. S. Eliot, elle est, comme lui, un chef de file. Son

(1) Œuvres poétiques d'E. Sitwell : *Street Songs* (London, Macmillan, 1943, VII-34 p., 3/6); *The Song of the Cold* (Ib., id., 1946, VIII-116 p., 7/6); *The Shadow of Cain* (Ib., Lehmann, 1947, 21 p., 3/6); *The Canticle of the Rose* (Ib., Macmillan, 1949, x-274 p., 15/). Ce dernier volume reprend les autres et contient l'œuvre poétique de E. Sitwell depuis le début avec des poèmes encore inédits en recueil.

œuvre se distingue immanquablement par le ton — ou le style — et par la vision toute personnelle qu'elle donne de notre époque. L'examen de cette œuvre dans sa succession vous porte naturellement du style à la vision, laquelle ne s'est que peu à peu dégagée et amplifiée.

Edith Sitwell et ses deux frères, Sir Osbert et Sacheverell, forment dans les lettres anglaises un groupe non sans pittoresque voulu. Il y a dans leur cas de l'artifice, de l'attitude; la curiosité de ce qu'offre de rare, de bizarre et de raffiné une grande diversité de cultures. Il n'est pas sûr que l'engouement dont beaucoup se sont pris pour eux ne soit souvent dû au snobisme. On a pu confondre ce qu'ils ont de solide avec ce qu'ils doivent à leur situation sociale : une tendance, parfois, à se séparer du vulgaire (qui dans un poème d'E. Sitwell, pressé sur une plage, « meurt d'ennui à nos pieds » — mais il faut savoir sourire) ne donnerait-elle pas à certains lecteurs l'illusion contagieuse d'entrer dans une clique de *happy few?* Ce serait une erreur et une injustice de mêler ces considérations personnelles au plaisir que procure l'œuvre d'Edith Sitwell prise en soi. Sans doute elle est issue de plusieurs grandes familles et s'en fait gloire, comme nous le ferions à sa place mais non aussi bien qu'elle dans le beau poème *Colonel Fantock.* Sans doute elle a conscience de sa valeur : « Mon premier livre, dit-elle, fut publié à l'automne de 1915. Il comptait dix pages, fut édité à mes frais et marqué six pence. On ne l'aurait pas pour six pence aujourd'hui. » Mais aussi se défend-elle d'avoir jamais voulu « épater le bourgeois : expression vulgaire, qui traduit une activité vulgaire et méchante ».

Levée cette hypothèque personnelle, affranchi de cette image légendaire et importune, on est plus à l'aise pour aimer peut-être, admirer sans doute, en tout cas essayer de comprendre et de décrire.

Dès le début, et tout d'abord, cette poésie ne peut manquer de frapper par une atmosphère et un style qui persisteront en se développant. L'auteur ne veut rien avoir dû aux ballets russes. La coïncidence, qu'elle admet, est forte. A la veille de la première guerre, on jouait à Londres *Petrouchka.* Ceux qui l'y ont vu rapprocheront quasi automatiquement « cette musique toute en lambeaux de rires aux durs crépitements », qui nous « assaille de cris aigus », des feux d'*artifice* (au plein sens du mot) de la jeune poétesse. La mythologie, la légende, le folklore enfantin mêlés y transcendent le temps et l'espace, avec des saveurs savantes. Le décor est celui d'un théâtre baroque : déesses, bergères, cascades, ondines, vieilles demeures, jardins, mandolines,

Etudes (entre autres) dans les recueils ou revues et par les auteurs suivants : par E. Sitwell dans *Orpheus 2* (London, Lehmann, 1949); par S. Spender dans *Poetry since* 1939 (Ib., Longmans, 1946); par H. Reed dans *Writers of Today* (Ib., Sidgwick-Jackson, 1946); par J. Lindsay dans *Our Time,* Jan.-Feb. 1948, et dans *Life and Letters,* Jan. 1950.

rocailles, figures de rêve ou de guignol le plus souvent familial ou propre à l'auteur, contemporaines des premiers grotesques de T. S. Eliot. Ce côté est décrit par H. Reed dans son excellente étude. Evasion hors d'un monde de désespoir? Non; jeu plutôt. Loin de fuir un monde toujours assombri depuis lors, E. Sitwell devait au contraire l'embrasser pour en laisser l'image. Quelles qu'en soient d'aventure les intentions profondes (2), ces poèmes de la première période sont des exercices techniques, se tiennent surtout dans un ton de fantaisie et de facétie semi-puériles, marquent ce qu'on pourrait appeler l'époque Ravel du poète (voyez sa « Laidronnette »), et font comprendre sa prédilection pour Cocteau. Malgré le rôle du décor et du rêve, trop peu de sentiment apparent pour faire croire à un romantisme comme l'époque en offrait chez un Alain Fournier. Parfois une note pathétique : cette fille de cuisine transfigurée dans la même veine émue que celle de Proust.

Le style, même aujourd'hui, reste original et l'était encore bien davantage il y a trente-cinq ans.

La culture, les souvenirs de littérature et d'art y occupent une place qu'ils n'ont pas quittée. (Rappelons une fois pour toutes qu'E. Sitwell a écrit aussi des études critiques fort savantes, et qu'elle est titulaire de deux doctorats.) Il y a des termes rares tirés des sciences. Il y a de nombreuses citations. Telle chute de poème est (sans doute inconsciemment) calquée sur la fin d'une chanson de Shakespeare, tel passage sur les instruments de musique plaisamment imité de Dryden; une strophe de *Jodlage* fait songer aux chants des bergers dans le *Guillaume Tell* de Schiller. Il arrive qu'un accent soit déplacé sur une fin de vers pour produire un effet d'archaïsme.

« Le rythme, dit E. Sitwell, est au monde du son ce que la lumière est au monde de la vision. » Il est impossible de creuser ici le rythme de ses premiers poèmes, qui est cependant primordial comme chez tout vrai musicien. Comme chez tout vrai poète, il est indissoluble du sens, et lui aussi plein d'échos. Très souvent il danse la valse, avec utilisation de monosyllabes successifs comme des blanches pointées. On a parlé de jazz à son occasion : cette comparaison semble erronée. Je n'y trouve pas la sorte de maladresse bancale propre à cette formule rythmique, chose d'ailleurs bien malaisée à réaliser en vers; s'il y a du jazz, c'est dans le décor et l'atmosphère, non dans la musique. Peu à peu ces rythmes s'amplifieront jusqu'à résonner d'un écho shakespearien (le Shakespeare souverain des *Sonnets*) ou baudelairien (« Comme montent au ciel les soleils rajeunis », etc., est reproduit presque

(2) R. Graves (*The Common Asphodel*, London, H. Hamilton, 1949) ne veut pas que ces jeux soient toujours gratuits. Il leur arrive, dit-il, de suggérer « l'idée d'une vie fondée dans l'erreur, l'ennui et la laideur, et gouvernée par le caprice ». Il se peut, et il y aurait là dès lors l'annonce d'un sens devenu ensuite plus explicite.

mot pour mot). Souvent ces premières inventions ont quelque chose de germanique; je ne vois en français, pour en donner une idée, que certains poèmes de Verhaeren.

Avec le rythme, tous les jeux possibles de sons : rime extérieure, intérieure, approximative; assonance, contre-assonance, variations, rappels — p. ex., dans deux distiques successifs : « beggars'dogs », « ragged », « mirrors », « garrets », « parrot's ». La rime approximative peut tourner au calembour : « my doors » et « moidores » double une image noble d'une intonation plaisamment peuple. Voyez aussi « Crusoe » « rues so », « satyr » et « flatter » — effets connus, du XVIII[e] siècle à Byron, à W. Plomer, aux innombrables versificateurs de *limericks*. Parfois le jeu auditif débouche dans la contre-petterie. Dans ce domaine, l'auteur virtuose ne s'interdit aucun divertissement.

Plus relevées, plus intérieures, ses créations d'images dérivent d'une sensibilité synesthésique et d'un dérèglement raisonné de tous les sens. Chez E. Sitwell, la chose paraît aller de soi. Les mots ont pour elle non seulement une « valeur tactile » (comme dit en peinture le critique B. Berenson), mais une signification bien plus largement sensuelle. Ils transfusent tout spectacle, toute sensation d'un ordre dans un autre : bleus sont « les cailloux de la pluie », « chevelus » la neige et les nuages; la lumière « grince », etc. Cette utilisation du réel pour des images imprévues est simple, décidée, instinctive comme celle d'un peintre ou d'un dessinateur-né. Ses vagues sont des meules de foin comme pourraient l'être celles d'un Van Gogh; ses frissons d'eau, du foin encore, prêt au râteau, comme dans un dessin d'enfant qui invente son métier ou sur des bas-reliefs assyriens. Ainsi, d'une selle de vélo, Picasso fait une tête de bœuf. Innombrable est le réseau des correspondances offertes par la réalité. Artiste vrai qui les perçoit.

Mêmes équivalences depuis toujours dans les symboles de cette poésie. Un chasseur prend Psyché pour une poule. Des filles et des fleurs, une fuite et une cascade se correspondent respectivement dans un poème sur le printemps. Dans une *Fileuse*, certaine vieille rappelle celle « aux doigts de feu qui fendent les volets » de Valéry. Dans un poème beaucoup plus récent, une vieille femme encore est assimilée à la terre.

La littérature a depuis longtemps digéré ce genre d'effets, à peine besoin de le dire. « Joviale odeur de la neige, plus bleue que blanche », dit Anna de Noailles. Avant elle il y a eu les symbolistes, avant eux le pâtre-promontoire de Hugo, avant lui les « plumes de la pluie » chez W. Strode, obscur poète du XVII[e] siècle. On pourrait remonter beaucoup plus haut. L'originalité d'E. Sitwell consiste dans l'accumulation de tels traits, dans le caractère spontané de ses perceptions et direct de ses images, dans un monde de thèmes et de symboles dont il faut

tenter de donner une idée, et où s'épanouit la matière élaborée jusqu'ici.

Un monde : non tant par la multiplicité que par la variété et les dimensions de ses éléments. Sortie de ses premiers exercices de fantaisie et de métier, le poète nourrit et amplifie thèmes et symboles suivant les procédés dont elle s'est rendue maître. En rythmes élargis et moins rigoureux souvent, la culture, le sens du décor, du style et des correspondances, la vision scénique aboutissent à une véritable mythologie composée de ce qu'on a nommé des archétypes. Il n'importe guère d'en dresser le catalogue. Un nombre assez réduit d'images de base, qu'on voit peu à peu émerger et prendre plus de gravité (G. Every cite celle de l'ours dans son livre *Poetry and Personal Responsibility*, London, S. C. M., 1949), s'organise en thèmes contrastés : chaleur-froid, soleil-terre, vie-mort. Thèmes polyvalents : le plus célèbre est peut-être celui de l'or, sublime dans le soleil et dans les moissons, vil et malfaisant entre les mains de l'homme. De baroque, le théâtre du début se fait grandiosement accueillant; tourbillon de tout : les jeunes et les vieux, la terre, les astres, les routes, la poussière, les animaux, les vents, la rose, la chair, l'os, le cœur, les fabuleuses bêtes disparues, la pluie, les cycles naturels, les mythes qui reflètent l'univers et ses périodes — je cite, à dessein, pêle-mêle. L'archéologie, la préhistoire, la magie, l'alchimie, l'histoire des religions concourent à la synthèse de ces symboles mutuellement soutenus et expliqués en une ronde dont on voudrait parfois mieux toucher le centre. Mais comment le toucher dans la mue perpétuelle d'une pensée en recherche? On la voit peu à peu se construire selon un souffle organique, tellurique — peut-on dire cosmique? — qui charge le corps humain et la nature de messages parallèles, d'analogies dans les origines, le développement, les révolutions, l'alternance de la mort et du renouveau. A la prendre largement, cette poésie a ses pôles de lumière et de nuit, de splendeur et d'horreur frivole, triviale, sordide non moins que féroce. Elle amoindrit le temps et la civilisation (cette moisissure à la surface du réel et du possible).

Peut-être l'émersion du sordide frappe-t-elle surtout. Une Vénus apparaît « noircie, sans nez, froide »; et l'os, qui exprime le dépouillement le plus primitif, la nudité et la mort. Il arrive à la splendeur et au sordide de s'équilibrer, comme dans l'*Elégie pour la mode défunte*, juxtaposition déconcertante d'une fantaisie anachronique, un peu fatigante et fatiguée, avec de spacieux et rayonnants envols : cela est fait à dessein, de manière à suggérer l'avilissement de la nature et de l'homme dans le temps, et la mort dans la vie (il y a sans doute dans ce beau poème les rappels les plus évidents de Pope, fort pratiqué d'E. Sitwell, que l'on puisse trouver chez elle). La juxtaposition devient mélange indissoluble dans le premier grand poème où

E. Sitwell, il y a vingt ans, a chanté en images et en rythmes de tam-tam, insistants comme des hantises, le scandale du monde contemporain : *Gold Coast Customs.* La haute société, sous dehors d'illusion, y est assimilée aux plus arriérées des tribus nègres; les déshérités y sont plus abjects que nature. C'est depuis *Gold Coast Customs* qu'on est vraiment fixé sur le fond humain de cette poésie. On y a relevé plus haut les traces d'une émotion rarement libérée pendant longtemps. Elle va se déployer sans contrainte ni comédie : dans la confession personnelle; dans la sympathie pour les choses et les êtres vieillissants; dans la colère contre la vile décadence, la malédiction sans grandeur, la hideur égoïste, morose, glaciale, où succombent défigurés l'homme et l'univers sur un fond de désespoir et d'épouvante. Edith Sitwell est par là un interprète attitré de son temps. Mais le sujet importe moins chez elle que l'inspiration et le style. On lui fait gloire d'avoir la première parlé en vers de la bombe d'Hiroshima dans *The Shadow of Cain :* c'est que, la dépouillant de son enveloppe documentaire, elle en a fait un matériau de poésie, une image nouvelle d'horrible émerveillement.

L'élargissement du registre stylistique fait donc partie d'un enrôlement de toute la personne. La double démarche dont on a peut-être idée maintenant saisit moins par son côté sublime (malgré des éblouissements vertigineux) que par son côté de caricature tragique, dans le mythe animal. Les premiers lecteurs de la *Berceuse* offerte au public en janvier 1940, comme de sinistres étrennes, ne sont pas près d'oublier le choc qu'ils en reçurent, tant la désolation et la faillite y parlent simplement et directement. En voici un lointain reflet :

Le monde a chu, le monde a disparu;
Mais sonne mon cri fort et discordant
Comme chant de l'oiseau d'acier au ciel :
« Une chose demeure : l'Os »
Alors s'en vint dansant la Papionne.

Assise au plus creux de la mer —
Cette orbite d'un œil éteint —
Chanta pour l'enfant sa berceuse
(L'oiseau d'acier avait son nid par là).

« Do, do, do, do —
Ta mère a joint une race plus vaste :
Le Ptérosaure dans son sein
A fait son nid, pondu un œuf d'acier —

Au soleil roux comme Judas.
Elle a fini de travailler, danser, gémir,
Je suis venue prendre sa place
Do, do.

Plus rien que la terre au lit bas —
(Ptérosaure souille son nid) :
Mais des ailes d'acier éventent ton repos,
Les larves et le vrai sans ailes gisent,

L'espoir sans yeux, l'effroi sans mains —
Vois tous ces jouets étalés pour toi,
Do — do —

Rouge est le lit de la Pologne et de l'Espagne,
Et le sein de ta mère, assagie
Dans ce nid souillé. Si elle pouvait
Se lever, enfanter encore,

Dans la peau d'un loup cacherait tes os
Pour te protéger du long froid du monde,
Et tu ramperais sur tes quatre pattes;
Alors tu ne pourrais de haut tomber —
Do, do.

Elle n'a pas de mains pour toi :
Rien à tenir, rien à créer : poudre à passer,
Rien à manger pour le mettre à la bouche,
Do, do.

Entends ma berceuse en lambeaux,
Ne crains pas la vie, le hasard;
Tout se vaut — n'y pas voir, y voir,
Rien n'est profond et rien n'est haut :
Do, do.

Le soleil Judas roux n'est plus,
Près du singe te voilà seul ..
Do,
Do. »

Caricature? Pas uniquement. Lazare personnifie dans les derniers recueils le côté noble de l'humble et du pauvre. Mais le côté bestial domine; l'homme dégradé par le chômage n'est qu'un fauve au pouce atrophié.

Il ne faudrait pas exagérer l'aspect social de cette poésie. Il a sa place dans une notion révolutionnaire de l'univers humain et cosmique. Mais on aurait tort de systématiser en idées ce qui est, en premier et en dernier lieu, vision. Qui dit révolution dit décadence, mort et renouveau; désespoir, et renaissance de l'espoir. Peut-être le fond est-il déterministe; sans doute plutôt fataliste, et pagano-chrétien. Le ton est celui de la prophétie, volontiers narrative (l'un des procédés les plus frappants est l'emploi du mot *alors* dans un temps brusquement nouveau — voir le poème cité; de la même manière, Mallarmé disait : « Alors m'éveillerai-je à la ferveur première »). Les symboles d'espoir — le Christ et la Rose — émergent à leur tour depuis peu, après l'Os, le Sang, la Bête. Espoir irraisonné. Le poète ne donne pas les raisons de son optimisme final. Elle n'explique pas pourquoi de l'assassinat du soleil, de la révolution noyée dans un déluge de sang, en un mot de l'échec de l'homme, sortirait nécessairement la victoire du Christ, de la Rose et de la vie. Elle chante un acte de foi et vit fidèlement un drame. Voilà pourquoi il n'est peut-être pas excessif de conclure qu'Edith Sitwell prend de plus en plus figure de poète religieux et peut-être mystique.

Jacques Vallette.

CATHOLICISME

REFLEXIONS SUR « L'HUMANISME CHRETIEN ». — Les dernières rencontres de Genève, redevenues d'actualité par la parution récente du volume qui réunit l'ensemble des exposés et des débats, étaient consacrées au nouvel humanisme. M. René Lalou s'était plaint, vers le septième ou huitième jour, de ce que l'on se sentait pris et broyé entre les deux mâchoires du christianisme et du communisme. J'avoue l'avoir regretté comme lui, au contraire de mon collègue et j'ose dire ami, le professeur Karl Barth, qui me reprocha dans une conversation plus intime d'avoir quelque peu contribué à desserrer cette étreinte. Ce fut un des rares points, d'ailleurs, où se manifesta entre nous deux une tension que nous ne pouvions nier, mais qui ne supprima pas notre unité profonde dans un même témoignage rendu à Jésus-Christ.

A relire ces discussions, il me semble qu'il y aurait intérêt, pour une connaissance plus approfondie des problèmes de notre temps, à revenir sur deux points qui suscitèrent quelque difficulté dans l'esprit de nos auditeurs. Le premier est la question de savoir si le chrétien peut accorder un pouvoir créateur à l'homme; le second concerne ce que l'on entend par « humanisme chrétien ».

●

Le chrétien peut-il reconnaître à l'homme un pouvoir créateur? Lors de l'exposé que je fis le même soir que le professeur Barth à la salle de la Réformation, j'avais répondu par l'affirmative. Après avoir décrit le pouvoir dont l'homme d'aujourd'hui prenait plus nettement la mesure dans l'œuvre de ses mains, dans les progrès de la science, et dans la conscience de son destin personnel et collectif, je concluais : « Disons d'abord que le chrétien doit se réjouir de voir l'homme élever de telles prétentions, j'entends le chrétien qui sait que sa foi a pour mission première d'apprendre aux hommes à être des enfants de Dieu. Au sujet des pouvoirs de l'homme sur la nature, seule l'expérience et l'observation scientifique peuvent nous renseigner. C'est pourquoi j'ai essayé de prendre conscience du sentiment que l'homme éprouve d'être créateur. Mais d'être décidé à maintenir la puissance créatrice réservée à Dieu, ne m'oblige aucunement à méconnaître, à nier la puissance créatrice propre à l'homme et dont il a le sentiment. Car au début de la Genèse, il fut dit au terme de la création divine : « Croissez et multipliez-vous. » « Croissez. » Pourquoi cette croissance ordonnée à ce qui sortit des mains de Dieu ne concernerait-elle que ce qui est matériel

et extérieur à l'homme? Pourquoi ne viserait-elle pas ce qui est intérieur et spirituel? Dieu n'aurait-il créé que des êtres passifs, et si, comme il est dit également, il nous a faits à son image, pourquoi cette similitude n'irait-elle pas jusqu'au plus secret de son être? Pourquoi Dieu n'aurait-il pas eu l'ambition et la magnanimité de créer des hommes, créateurs comme Il est Lui-même créateur? » M. Henri Lefèvre tenta de s'emparer de ces affirmations pour déclarer dans *Les Lettres Françaises* que « soutenir que « l'homme se transforme en transformant le monde » est professer le matérialisme ». Et M. Pierre Boutang d'emboîter le pas dans *Aspects de la France.* Est-il besoin de souligner combien cette interprétation est arbitraire. Elle ne serait justifiée que si j'avais ajouté que la transformation du monde est pour l'homme le *seul* moyen de croissance, et plus encore que si l'homme est créateur il l'est *par lui-même* et non point parce qu'il en a reçu le pouvoir. Or, si le chrétien rappelle à l'homme son devoir de développer ses propres puissances, il lui rappelle également que ce pouvoir vient de Dieu et que la reconnaissance par la Foi en Jésus-Christ de cette radicale dépendance à l'égard de Dieu, est nécessaire au bonheur et à la liberté de l'homme. En effet, pour exercer et accroître le pouvoir créateur de l'homme, pour assumer et développer son emprise sur la planète, les individus doivent être groupés, encadrés, hiérarchisés. Il n'est pas besoin d'en appeler à la dialectique du maître et de l'esclave pour s'apercevoir que l'histoire des conquêtes de l'humanité est aussi l'histoire effroyable des tyrannies. C'est contre toutes les tyrannies que le message chrétien rappelle la relation essentielle et inaliénable que tout homme possède par Jésus-Christ avec Dieu le Créateur suprême et le Père Tout-Puissant. Sans méconnaître que certains, pour ne pas professer la foi chrétienne, ont cependant eu le sens de la grandeur inamissible de l'homme, sans soulever le délicat problème de savoir si le respect de la personne humaine n'est pas venu, sans qu'ils s'en doutent, de l'héritage chrétien, et s'il n'est pas mis en péril lorsque cet héritage est rejeté, il faut bien reconnaître l'appui que pourrait être maintenant pour le rappel de cette grandeur de l'homme en notre temps la proclamation de la foi au Dieu qui s'est fait homme pour que *chaque* homme s'élève jusqu'à Dieu. Est-il nécessaire d'insister beaucoup pour marquer combien ce rappel de la grandeur de l'homme est nécessaire en notre temps?

Seulement il faut que le chrétien soit conscient de la force du message dont il est porteur, et qu'il ne vienne l'édulcorer par aucun compromis. Ceci nous introduit tout directement à la question de l' « humanisme chrétien ». C'est là une expression que beaucoup aiment reprendre sans s'être peut-être donné la peine de la préciser. Lorsque à Genève, en septembre dernier, quelqu'un se soucia de chercher la définition que Littré donnait de l'huma-

nisme, il découvrit avec surprise que le mot n'était pas dans son dictionnaire : il y avait *humaniste*, il n'y avait pas *humanisme*. Le *Petit Larousse illustré* se contente de dire : « Doctrine des humanistes de la renaissance » et ajoute qu'en philosophie le mot signifie « Culte, déification de l'humanité », et le vocabulaire philosophique de Lalande ne contredit guère cette définition si ce n'est dans la mesure où « *déification* de l'humanité » semblerait encore affirmer quelque référence à un absolu. On voit donc que l'expression « humanisme chrétien » ne suscite pas l'adhésion unanime que certains supposent.

Que pour répondre à l'humanisme de la Renaissance dont l'intention, avouée et plus souvent cachée, n'était rien moins que de supprimer le « phénomène chrétien », il y ait eu un mouvement non moins humaniste, mais se refusant à envisager l'homme sans le Christ, c'est ce dont nous aurait convaincu l'abbé Brémond, si nous avions oublié Thomas More et mal compris Erasme. Mais lorsque de cette signification historique et précise d'humanisme nous passons au sens abstrait du même mot, que Littré avec sa pénétration coutumière avait laissé au *Petit Larousse* le soin de définir, la question de l'humanisme chrétien est beaucoup plus difficile à trancher.

Que le Christ ait apporté à l'homme l'achèvement suprême en l'élevant jusqu'à son Père, que de ce fait il ait apporté à l'homme des lumières irremplaçables sur sa véritable grandeur, c'est ce qu'aucun chrétien ne peut nier sous peine de n'être plus chrétien. Mais la question reste ensuite entière du rapport de cette grandeur révélée avec les pouvoirs que l'homme découvre grâce à une expérience et des ressources humaines qui ne sont pas abolies pour autant. Or, à parler trop vite, au sens abstrait que j'envisage en ce moment, d'humanisme chrétien, on s'expose au double péril de porter atteinte au pouvoir créateur de l'homme, et à l'affirmation dans toute sa force de la Foi chrétienne.

Quand on parle d'humanisme en ce sens abstrait, on entend, je suppose, désigner ce qu'est l'homme, sa nature. Or, on peut dire qu'en un sens, la révélation chrétienne fait bien connaître à l'homme ce qu'il est, mais en un autre sens elle ne le lui fait connaître nullement, et lui laisse au contraire le soin de le découvrir. Elle lui fait connaître, en effet, qu'il est appelé à être fils de Dieu, dont il porte déjà l'image par naissance; ce qui ne pourrait être, si l'homme n'était doué d'une intelligence, d'une volonté, d'une liberté qui peuvent aller jusqu'à Dieu dans une rencontre immédiate. En un sens, c'est nous dire beaucoup sur l'homme, c'est nous dire son point d'arrivée, sa transformation en Fils de Dieu. Mais ce n'est rien nous dire sur son point de départ. Que sont cette intelligence appelée à voir Dieu, cette volonté appelée à L'aimer, cette liberté appelée à Le choisir? Le Christ a laissé à l'homme le soin de découvrir la puissance de

ses facultés naturelles. Il lui révèle qu'elles ne peuvent s'arrêter à rien qui ne soit l'Absolu. Mais à quoi s'ouvrent-elles par nature, comment progressent-elles, jusqu'où peuvent s'étendre ses possibilités purement humaines, toutes choses qui sont précisément le souci de l'humanisme, la Parole de Dieu ne nous le dit point.

Or, voilà l'équivoque que soulève l'expression d' « humanisme chrétien ». On laisse croire que la Révélation nous apporte des renseignements positifs, là où elle nous rappelle au contraire le devoir de travailler et de rechercher par nous-même. En fait, on bloque deux enseignements d'ordre très différent : l'enseignement de la Parole de Dieu, qui nous révèle notre filiation divine, et l'enseignement de l'expérience humaine du passé. Ce second enseignement n'est pas négligeable, mais il n'a pas l'autorité du premier, et il a, en outre, l'inconvénient de rendre l'homme paresseux à rechercher la nouveauté que l'expérience d'aujourd'hui et de demain peuvent apprendre. Or, ce blocage entre les deux amène celui qui parle trop aisément d'humanisme chrétien à présenter comme un enseignement de foi ce qu'il y a précisément de plus contestable dans l'expérience du passé.

Si ce n'était que cela, ce ne serait que demi-mal. Mais parce que l'homme est toujours plus attentif à ce qui est à sa portée qu'à ce qui le dépasse, comme fait la Parole de Dieu, nous voyons aujourd'hui un peuple de plus en plus nombreux retenir l' « humanisme chrétien » et ne plus saisir la puissance de la prédication de Jésus-Christ, Fils de Dieu, crucifié et ressuscité. De même pourrait-on dire à propos de la civilisation chrétienne, et de bien d'autres réalités baptisées chrétiennes, et qui sont devenues des ersatz de la foi, utilisées par ceux-là mêmes qui sont fort peu soucieux du véritable message de Jésus-Christ.

●

C'est pourquoi Karl Barth et moi, en un profond accord, nous avions rejeté, afin d'éviter toute équivoque, l'expression d'« humanisme chrétien ». Nous tenions avant tout à rappeler que l'homme, créateur, ne pouvait l'être, pour son bonheur et non point pour son malheur, qu'en reconnaissant « l'humanisme divin », disait le professeur Barth, « la filiation divine », disais-je pour ma part. Ainsi apportions-nous, l'un et l'autre, le témoignage que l'on nous avait demandé de rendre à Jésus-Christ, et aussi, me semblait-il, alors que nous affirmions notre Foi en toute sa force et toute sa netteté, nous rendions plus aisée la coopération entre tous les hommes, chrétiens et non-chrétiens, qui ont à acquérir ensemble la connaissance des pouvoirs de l'homme et du nouvel humanisme.

A.-J. Maydieu.

La signification de l'athéisme contemporain, par *Jacques Maritain* (Desclée De Brouwer, *Courrier des Iles*, 1949). — Un très beau texte de l'auteur de l'*Humanisme intégral*. Détachons de la conclusion ces deux phrases : L'athéisme contemporain « est premièrement le fruit et la condamnation de l'athéisme pratique et son image réfléchie dans le miroir de la colère divine ». « Le seul moyen de se débarrasser de l'athéisme absolu est de se débarrasser de l'athéisme pratique », des « croyants qui mentent à leur croyance ». A lire, en particulier, les pages sur « le faux Dieu des philosophes ». Ce n'est pas la condamnation de toute étude philosophique de Dieu. J. Maritain pense que les philosophes peuvent parler du vrai Dieu. Mais les pages évoquées visent cependant certaines philosophies, et pourraient être appliquées à toute étude, même prétendue chrétienne, qui perd le sens de la liberté et de la transcendance de Dieu. Cela arrive, hélas!

Le Problème du mal. I. L'histoire, par le *R. P. Sertillanges*, membre de l'Institut (Aubier, Éditions Montaigne). — Le Père Sertillanges est mort il y a dix-huit mois. On sait qu'il fut le théologien et le philosophe le plus scrupuleusement soucieux de la doctrine de saint Thomas d'Aquin et le plus attentif aux courants de la pensée contemporaine. D'où la solidité et l'ouverture de sa pensée. D'où aussi son influence et son rayonnement en cette première moitié du siècle. Le volume publié ici est le premier tome de l'œuvre à laquelle il travailla dans les dernières années de sa vie. C'est la position historique du problème du mal, tel qu'il fut envisagé par les philosophes, depuis les premiers sages de l'Assyro-Babylonie et de l'Egypte jusqu'à Sartre et Gabriel Marcel.

Histoire du Catholicisme, par *J.-B. Durozelle* (Presses Universitaires de France, Coll. « Que sais-je? »). — Une bonne vue cavalière, dessinée sous l'angle qu'il convient : le souci maintenu dans l'Eglise catholique de « la communion avec Rome », c'est-à-dire avec l'évêque de Rome, successeur traditionnel de saint Pierre. Peut-être l'auteur se complait-il un peu trop à souligner en conclusion l'avance de la France sur les autres pays. Mais telle est l'habitude chez les catholiques français, et même chez les non-catholiques. C'est peut-être vrai, mais assurément moins que nous ne croyons.

Le rire et la Croix, par *Jean Massin* (Julliard). — Livre peut-être un peu trop abondant, mais plein de vie et utile, qui montre, en faisant appel au besoin à des souvenirs vécus, que la vie chrétienne est étonnamment joyeuse et cependant toute centrée sur la Croix. Le chapitre XIII, consacré à l'humanisme chrétien, ne contredit pas, au contraire, les suggestions de l'article ci-dessus.

Protestantisme et Catholicisme, par *Pierre Bourguet* (Éd. Je sers). — Pour servir l'unité des chrétiens, mais pour que celle-ci ne soit ni cherchée, ni même demandée au Christ « dans l'équivoque », M. le Pasteur Bourguet a mis face à face sur quatre sujets (la foi, la loi divine, la prière, les sacrements) les textes d'un catéchisme catholique (celui du Concile de Trente) et de plusieurs catéchismes protestants (Luther, Calvin, etc...). Ce petit livre peut aider à l'unité si on le lit pour réfléchir et méditer. A vouloir en dégager trop rapidement une conclusion, on n'aboutirait qu'à durcir une opposition, et à la durcir « dans l'équivoque ». Mais pourquoi M. le Pasteur Bourguet s'applique-t-il, dans sa préface, à donner le plus mauvais sens aux phrases les plus fraternelles qu'on puisse lui adresser? — A.-J. M.

L'Eglise de France sous la Révolution, par *Charles Ledré*. 1 vol. in-16 jésus de 324 pages, 600 fr. (Robert Laffont, « Bibliothèque chrétienne d'Histoire »). — Voici un bon titre qui s'ajoute à la Collection de chez Robert Laffont. Spécialiste de cette période troublée, Ch. Ledré a écrit notamment *Le culte caché sous la Révolution*. Bonne documentation sur les controverses que suscita la Constitution civile du clergé, point de départ de la scission de l'Eglise de France. Jugement équitable sur l'Eglise constitutionnelle, composée souvent de gens remarquables — tels Grégoire — que leur gallicanisme égara. On suit pas à pas les décrets des différentes assemblées révolutionnaires et leurs répercussions. Le Concordat est ainsi replacé dans ses justes perspectives et reprend l'importance qu'on lui a parfois déniée.

L'auteur s'est préoccupé aussi, nous dit-il, de saisir la vie du peuple chrétien. Cette matière si intéressante aurait pu, semble-t-il, être davantage développée. — M. M.

Thomas Becket, le saint assassiné, par *Robert Speaight*. Traduit de l'anglais par la Baronne d'Aiguy (1 vol. in-16 jésus de 224 pages, avec un frontispice, 380 fr. (Robert Laffont, « Bibliothèque chrétienne d'Histoire »). — Robert Speaight, écrivain anglais converti au catholicisme, acteur de surcroît, interpréta le rôle de Thomas Becket dans la pièce de T.-S. Eliot, « Meurtre dans la cathédrale ». Ainsi lui vint l'idée d'écrire la vie du saint. Il se défend de faire ouvrage de science historique, mais son information est bonne, si son langage pèche parfois par des expressions anachroniques. Trois siècles avant la crise d'où sortira la séparation de l'Angleterre avec Rome, l'archevêque de Canterbury incarne l'opposition d'une vigoureuse conscience aux « Constitutions de Clarendon » présentées par le roi Henri II et qui menaçaient de créer une église nationale. Rien d'étonnant à ce que Thomas ait été canonisé en 1173, deux ans après son martyre. Il fut très populaire dans toute la chrétienté. Les vitraux de la cathédrale de Sens fixèrent aussitôt son souvenir. — M. M.

La querelle de l'Unigenitus, par *Jacques-François Thomas*, docteur ès lettres; 1 vol. grand in-8° de 262 p. (Edition « Encyclopédie française »). — La bulle *Unigenitus* (1713) condamnait, on le sait, des propositions extraites d'un livre du P. Quesnel qui avait été le prétexte d'un renouveau des controverses jansénistes. La querelle qui s'ensuivit et qui divisa la France catholique en Acceptants et Opposants pour ne s'apaiser qu'en 1725 fait l'objet du présent travail. L'auteur insiste sur les influences temporelles qui défigurèrent une question doctrinale assez ardue, car, conclut-il, « une attaque honnête des positions de Port-Royal est certainement très difficile, sinon impossible ». — M. M.

Livres reçus : *Le Père Jacques*, par P. Philippe (Tallandier). — *Et toi, connais-tu le Christ vie de ton âme?*, par le chanoine Cardolle (Desclée de Brouwer). — *Qu'attendez-vous du prêtre?* (Plon, « Présences »). — *Les Pères du désert*, par R. Draguet (Plon). — *Saint Paulin de Nole et l'amitié chrétienne*, par P. Fabre (De Boccard). — *Le problème de la philosophie chrétienne*, 4 (Presses universitaires). — *La petite sœur Céline*, par P. Martial Lekeux (Albin Michel). — *Une victime d'amour*, par Magdeleine Wauthier (Mont-Blanc). — *L'esprit d'Ozanam*, par Mgr Villepelet (Luf). — *Le vrai visage de Notre-Dame*, par M. Philipon, O. P. (Desclée de Brouwer).

HISTOIRE LITTERAIRE

Les deux plus récentes histoires de notre littérature — ouvrages également accomplis, chacun en son genre — diffèrent assez l'une de l'autre pour qu'on ne puisse pas les opposer : on devra, plutôt que de choisir entre elles, compléter ou du moins recouper celle-ci par celle-là (1).

L'ancien et célèbre *Bédier et Hazard*, réédité et profondément remanié sous la direction de M. Pierre Martino, compte deux volumes maintenant comme autrefois. Mais la présentation a été modernisée et améliorée, l'illustration, déjà si riche, développée

(1) *Littérature française* publiée sous la direction de Joseph Bédier et Paul Hazard, nouvelle édition refondue et augmentée sous la direction de Pierre Martino, 2 vol. reliés de 21 × 30 cm; t. I : moyen âge, XVIe et XVIIe siècles, 496 p., 560 héliogravures, 6 h.-t. en couleurs; t. II : XVIIIe et XIXe siècles, époque contemporaine, 516 p., 542 héliogravures, 6 h.-t. en couleurs (Larousse).
Histoire de la Littérature française par Philippe van Tieghem, 1 vol. broché de la collection « Les grandes Etudes historiques », in-16, 728 p. (Fayard).

(plus de 1.100 gravures — et d'une qualité excellente — au lieu de 850 pour un millier de pages). Le texte a été toujours mis à jour, souvent refondu, parfois renouvelé tout à fait. Ainsi ont disparu les articles qui, soit par quelque médiocrité, soit par des particularités de méthode, déparaient l'ouvrage ou nuisaient à sa cohésion. Le nouveau *Bédier-Hazard-Martino* n'est donc pas le simple aménagement ou replâtrage d'un travail vieux déjà d'un quart de siècle (et vieilli en effet sur plus d'un point, puisqu'il arrive que la connaissance et l'interprétation des écrivains anciens changent presque aussi vite que la littérature contemporaine). Dans l'ensemble comme dans le détail, le recueil donne l'état présent des études des spécialistes. On s'y est d'ailleurs abstenu — avec sagesse, semble-t-il — de faire état des vues nouvelles qui relèvent encore de la conjecture, soit que les recherches en cours conservent actuellement une trop grande marge d'hypothèse, soit que les propositions des essayistes restent à confirmer par les moyens de l'érudition. Il faut qu'un tel ouvrage repose sur une infrastructure extrêmement solide : aux curieux et aux travailleurs de pousser plus loin leurs enquêtes, s'ils le veulent, pourvu qu'il leur signale les orientations possibles — ce qu'il fait.

L'*Histoire de la Littérature française* de M. Philippe van Tieghem s'en distingue par deux traits : elle est l'œuvre d'un seul auteur et non plus d'une équipe, et elle paraît dans une collection d'études historiques généralement de belle tenue, mais destinée au grand public. Il s'agit donc d'un livre fait pour être lu plutôt que consulté (ce qui n'empêche pas d'ailleurs qu'on puisse y faire avec fruit des recherches particulières, et lire le *Bédier-Hazard-Martino* avec agrément et profit); et d'un livre que la personnalité de l'auteur marque davantage (ainsi les chapitres sur Corneille ou sur Balzac, par exemple, y sont de tendance plus « avancée »).

M. Philippe van Tieghem a entendu faire œuvre d'historien; sans refuser aux grands écrivains leur place — mais non peut-être sans la leur mesurer un peu strictement — il a laissé les mouvements et les courants d'ensemble commander la structure du livre. Néanmoins, il a choisi une perspective, et s'est placé au point de vue de l'homme cultivé, mais non spécialisé, d'aujourd'hui. Il a proportionné ses développements non à la durée de telle ou telle époque dans la chronologie, mais au rôle que joue directement cette époque dans la formation de l'esprit contemporain. Renonçant à la division classique par siècles, il ne distingue plus que quatre périodes dans notre histoire littéraire, Moyen Age (1050-1550), Renaissance et Classicisme (1550-1820), Romantisme et Réalisme (1820-1885), Symbolisme et Idéalisme (1885-1920); et il accorde 65 pages aux 500 ans que dure la première période, contre 300 pages aux 270 ans de la deuxième,

200 pages aux 65 ans de la troisième, 115 pages aux 35 ans de la dernière. Si l'on veut pousser jusqu'au ridicule ce petit jeu statistique, on trouvera une moyenne de 0,13 page par année de la première période, de 1,11 page par année de la deuxième, de 3,08 pages par année de la troisième et de 3,28 pages par année de la quatrième. Autrement dit, et plus simplement, auteurs et époques sont étudiés d'autant plus minutieusement qu'ils sont plus proches de nous et sont présumés nous toucher de plus près... *Présumés :* là est le point où les historiens orthodoxes et, dans le public, les hommes qui lisent Montaigne et Malherbe plus volontiers que Renan et Sully-Prudhomme feront front commun contre M. van Tieghem. M. van Tieghem répondrait sans doute que, mis à part le phénomène monstrueux du génie, un lecteur d'aujourd'hui ne peut faire qu'il n'ait été imprégné des idées qui flottaient dans l'air de la Troisième République bien plus que par celles du temps de Henri IV... Laissons-les discuter.

S. de Sacy.

Etudes de Littérature française, par *Mario Roques;* in-8 (16,5×25), 164 p. (Société de publications romanes et françaises, XXVIII, Giard à Lille et Droz à Genève). — Les treize études que réunit ici M. Mario Roques, et qui vont de la *Chanson de Roland* à Guillaume Apollinaire, ont pour trait commun d'être d'ordre philologique: elles se situent au point où se rencontrent la philologie et la critique littéraire. Il sera désormais précieux pour les chercheurs de pouvoir se reporter à ce recueil pour y trouver des textes jusqu'ici fort dispersés et souvent peu accessibles.

Aspects de l'Université de Paris, par *L. Halphen, P. Glorieux, G. Dupont-Ferrier, G. Le Bras, Ch. Samaran, A. Renaudet, V. Carrière, A. D. Toledano, Ch. H. Pouthas, J. Calvet;* 13×20 cm, 272 p., 390 fr. (Albin Michel). — De ces dix conférences données en 1945-1946 à l'Institut Catholique non pas sur l'histoire mais sur la fonction civilisatrice de l'Université de Paris, sept traitent du Moyen Age et du XVIe siècle, deux seulement de l'époque postérieure à la Révolution (dont une sur l'Institut Catholique lui-même). Cette remarque ne diminue pas l'intérêt des textes, mais fait apparaître entre eux une disproportion qui prête aux interprétations malignes...

La Vie littéraire en France au Moyen Age, par *Gustave Cohen;* 14×19,5, 480 p., 350 fr. (Coll. « Histoire de la Vie littéraire », Tallandier). — Qui eût été mieux qualifié que M. G. Cohen pour écrire ce volume dans cette excellente collection? Le lecteur y trouvera l'ardeur, l'enthousiasme, l'allégresse qu'il attendait de l'auteur — animant un exposé général des cinq premiers siècles de notre littérature et des conditions dans lesquelles elle s'y est développée et y a vécu.

Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance, *Travaux et Documents,* tomes XI-2 et XII-1; 17×24,5 cm, 176 et 148 p. (Droz, Genève). — Contentons-nous, par force (car il faudrait citer tout le sommaire), de signaler ces deux nouveaux fascicules d'un recueil périodique indispensable à toute recherche sérieuse sur la Renaissance littéraire et ses antécédents.

Parallèles littéraires franco-russes, par *René Marchand;* 15×20 cm, 376 p. (Escuela Normal Superior, Mexico). — Ce livre, qui se propose de révéler « le complexe littéraire franco-russe » et de substituer « à deux réalités partielles connues une réalité nouvelle, fruit de leur synthèse, à la fois plus vaste et plus riche », a l'inconvénient de laisser dans l'ombre toutes les influences que la littérature russe a pu recevoir d'ailleurs que de France, donc de présenter une « synthèse » partielle et, dans une certaine mesure, partiale. Mais il éclaire un des phénomènes vraiment importants de la littérature comparée, surtout au XIXe siècle.

Œuvres choisies de *Théophile de Viau,* préface de Henri Thomas,

choix et notes de Marcel Bisiaux; in-16, 336 p., 2750 ex. (Coll. « A la Promenade », Stock). — Excellent et charmant volume, présenté avec un soin particulier, et qui donne un choix ample, varié, toujours significatif. Aux commentaires signés d'Henri Thomas et de Marcel Bisiaux s'ajoute une biographie étendue établie par Charles Pujos : tous textes dont le ton et la tenue sont dignes de l'ensemble du livre. S.

Clitandre, tragi-comédie de Pierre Corneille, édition du texte de 1632 avec des variantes et un lexique par *R.-L. Wagner;* in-16, xvi-152 p. (Coll. « Textes littéraires français », Giard à Lille, Droz à Genève). — Nous devons une grande reconnaissance à R. L. Wagner : il vient de nous donner le plaisir de lire enfin *Clitandre* dans l'édition du texte de 1632; il y avait quelque agacement à découvrir la fraicheur et les audaces du texte original au bas des pages dans la collection des *Grands Ecrivains de la France.* Une alerte préface nous introduit de la manière la plus convaincante dans cette utopie farouche et tendre où le mystère et l'orage de la forêt répondent si curieusement aux orages mystérieux du cœur. Jamais le lyrisme et la langue de Corneille ne furent plus débridés, plus insolents. N'allons donc pas bouder notre plaisir malgré un ou deux points de critique discutables. Voici le premier : « Qui se plairait à imaginer pour le théâtre français une histoire tout autre que celle qui conduit d'*Horace* à *Zaïre,* c'est à partir de *Clitandre* qu'il faut se placer. » C'est beaucoup dire, peut-être. De *Clitandre* à l'*Illusion* et au *Cid,* il n'y a pas de solution de continuité, du moins en ce qui concerne le dessein cornélien d'enfermer, dès *Clitandre,* la comédie dans la régularité. Le découpage des scènes dans *Clitandre* et l'*Illusion* peut, il est vrai, faire songer à la formulation de la pièce shakespearienne. Mais on peut voir aussi comment Corneille pour la première fois dans *Clitandre* s'y soumet à la règle des vingt-quatre heures et du lieu unique. Reste l'action qu'il n'a pu ou voulu ramener au « seul fait ». D'où, pour beaucoup de commentateurs, le caractère désordonné de l'action de *Clitandre.* A ce propos — et c'est le deuxième point que je discuterai — R. L. Wagner reprend la clef de *Clitandre,* c'est-à-dire l'hypothèse de M. Charlier, d'une pièce qui ferait allusion et même écho au procès du Maréchal de Marillac. R. L. Wagner n'a pas cru devoir signaler les objections que Lancaster fit à M. Charlier dans son histoire *of French Dramatic Literature.* C'est qu'il les juge sans doute peu convaincantes. Mais je ne trouve pas pour autant que R. L. Wagner ait raison d'accepter l'hypothèse de M. Charlier; celle-ci n'est pas seulement « en l'air », elle est inutile, parce qu'étrangère au *Clitandre.* Il peut arriver à l'histoire littéraire d'être inventrice de fables. Il suffit de lire l'Epître au Duc de Longueville *à la lettre* pour se convaincre qu'elle n'a rien d'insolite. Corneille dans ses Epîtres à M. de Liancourt (*Mélite*) et à Mme de la Maisonfort (*la Veuve*) emploie la même adresse, à la fois précieuse et cavalière, pour recommander ces pièces à la générosité des grands. Il n'y a pas d'autre chose dans celle de *Clitandre* qu'un jeu quelque peu subtil, qui, le fil bien tenu, ne permet d'aucune façon d'entendre à double sens le discours. — OCTAVE NADAL.

Relation écrite par la Mère Angélique Arnauld sur Port-Royal, publiée pour la première fois conformément au texte original avec une introduction et des notes par *Louis Cognet;* in-16, 208 p. (Coll. « Les Cahiers verts », n° 2, Grasset). — Cette relation autobiographique, arrêtée en 1638, n'est pas proprement nouvelle, — et on n'en a pas trouvé l'original autographe. Mais la copie sur laquelle est établie cette édition est probablement exacte; elle l'est certainement plus que les copies connues jusqu'à présent. Les garanties qu'elle présente sont importantes puisqu'il s'agit d'un des beaux textes de Port-Royal, écrit dans une langue rude et forte — et d'un document de première main particulièrement révélateur. — S.

La foi selon Pascal, par *Jeanne Russier;* in-8, 2 vol., xvi-232 et 224 p., 600 et 500 fr. (« Bibliothèque de Philosophie cont. », Presses Universitaires de France). — Cette volumineuse étude a pour objet d'élucider la formule de Pascal, « Dieu sensible au cœur, non à la raison ». Le premier tome, sous-titré *Dieu sensible au cœur,* analyse la formule elle-même, et montre l'insuffisance de l'interprétation courante, selon laquelle la foi pascalienne serait « une affaire de sentiment ». Le tome II (*Tradition et originalité dans la théorie pascalienne de la foi*) montre comment Pascal s'est inscrit dans la ligne d'un enseignement apologétique traditionnel, qu'il a seulement porté par son génie propre au delà des limites où le confinaient ses maîtres de Port-Royal.

Pascal, par *Henri Lefebvre,* tome premier; in-16, 240 p., 495 fr. (Coll. « Pensées », Nagel). — Il faut attendre de la méthode marxiste qu'elle renouvelle à fond certains chapitres de l'histoire littéraire : nous l'avons dit à propos du *Diderot* du même auteur. Sa nouvelle expérience porte sur Pascal. Elle paraît moins heureuse; peut-être parce qu'elle heurte chez le lecteur des habitudes plus invétérées; peut-être aussi parce que les spécialistes du XVIIe siècle auront à discuter dans ce livre plus d'un point de fait, parce que les problèmes de la religion et de la foi sont plus complexes que les problèmes économiques, parce que les éléments du matérialisme historique agissent au XVIIe siècle — siècle de réflexion sur soi — moins directement sur les mœurs et les pensées qu'au XVIIIe, parce que c'est simplifier à l'excès le jansénisme que d'en faire une sorte de trotskysme (notons en revanche des vues lumineuses sur la Compagnie de Jésus, appréciée en fonction du sens qu'elle avait du relativisme historique et de l'efficacité).

Ce tome I étudie : la structure économique et sociale de l'époque, et, dans ce cadre, les grands courants idéologiques; brièvement, la vie de Pascal et la « conscience malheureuse » de l'homme; enfin son œuvre scientifique.

Il arrivera souvent au lecteur de résister avec véhémence. Mais il ne faut pas sous-estimer la valeur d'un livre qui jette ou tente de jeter sur les problèmes pascaliens un éclairage tout à fait nouveau.

Racine devant la critique française, 1838-1939, par *Alvin A. Eustis;* 15×23 cm, 164 p. (« University of California Publications », vol. 33, n° 3, University of California Press, Berkaley and Los Angeles). — 1838 est la date, au sortir du romantisme, où la faveur de Racine en France est au plus bas; 1939, c'est l' « apothéose » du tricentenaire. Entre ces deux dates, M. Alvin A. Eustis trace la courbe de l'opinion de la critique (le retournement étant l'œuvre de Moréas). Succession des éclairages sous lesquels Racine apparaît durant un siècle; et aussi des réactions par lesquelles une suite de générations se définit indirectement en face de lui. La portée de l'ouvrage est donc bien supérieure à ce qu'annonce la modestie du titre.

De quoi vivait Voltaire, par *Jacques Donvez;* in-16, 184 p., 250 fr. (Coll. « De quoi vivaient-ils? » Deux-Rives). — Voltaire en mourant disposait d'un revenu qui, exprimé en monnaie actuelle serait d'environ quatre millions de nos francs *par mois :* il était l'un des « vingt personnages les mieux rentés du royaume ». Il tenait sa fortune beaucoup moins de ses écrits ou de son théâtre que de ses activités de spéculateur et d'homme d'affaires : c'est elles que décrit et analyse M. Douvez dans un livre mince mais précis et substantiel.

De quoi vivait Balzac, par *René Bouvier* et *Edouard Maynial;* in-16, 136 p., 175 fr. (Coll. « De quoi vivaient - ils ? », Deux - Rives). — M. René Bouvier a publié en 1930 *Balzac homme d'affaires* et en 1938, en collaboration avec M. Edouard Maynial, *Les comptes dramatiques de Balzac.* Personne n'était mieux qualifié que ces deux auteurs pour retracer l'extraordinaire histoire financière de l'auteur de la *Comédie humaine.* — S.

Les Paroles d'un Croyant, de Lamennais, texte publié sur le manuscrit autographe avec des Variantes, une Introduction et des Commentaires, par *Yves Le Hir.* 1 vol. in-8° de X-294 pages, 550 fr. (Armand Colin). — M. Le Hir avait déjà étudié le style de Lamennais dans son *Lamennais écrivain.* Dans l'introduction des *Paroles d'un Croyant,* il s'attache à la pensée du grand publiciste, notant sous quelles influences (entre autres Ballanche) se précise chez lui une conception messianique de l'avenir du monde. Après le retour de Rome (voir en particulier, p. 55, un texte inédit tiré de papiers saint-simoniens), l'évolution se précipite et aboutit à l'annonce d'une nouvelle révélation consacrant la déchéance de la Papauté.

La publication du texte est la première faite sur le manuscrit autographe dont Sainte-Beuve avait donné une leçon fautive. Variantes et sources sont indiquées : c'est une édition critique. — M. M.

La fantaisie de Victor Hugo, 1802-1851, par *Jean-Bertrand Barrère;* in-8 (16,5×25), XXXII-448 p. (José Corti). — Thèse de doctorat; un deuxième volume doit couvrir la période 1851-1885, un troisième étudier les *Thèmes et Motifs :* vaste enquête, donc. — Depuis quelque temps, les travaux sur Hugo les plus approfondis portent surtout sur son apocalypse : M. J.-B. Barrère aborde la montagne par sa face opposée. Ainsi voyons-nous sans doute s'amorcer un de ces mouvements pendulaires qui caractérisent les époques actives de l'histoire litté-

raire. Et comme l'auteur conçoit et traite son sujet de la manière la plus large (les activités particulières d'un écrivain s'exercent en effet en fonction de son activité d'ensemble), tous les détails de l'étude sont rattachés à une vue générale, la première peut-être qui soit aussi approfondie et aussi ample. Plus d'un signe laisse prévoir pour les années qui viennent le début de ce vaste courant de recherches sur Hugo qui devient de plus en plus nécessaire. M. J.-B. Barrère ouvre la voie : son livre donne le sentiment que le stade des sondages est dépassé, et que nous sommes enfin entrés dans celui des grands travaux. — s.

Correspondance générale de *Sainte-Beuve* recueillie, classée et annotée par *Jean Bonnerot*, t. VI (1845-1846) ; in-8 (14 × 23), 624 p., 1.500 fr. (Stock). — Le *Mercure* a rendu compte avec quelque détail, le 1er mai 1948, du tome précédent de cette édition magistrale et justement célèbre. On trouvera dans celui-ci le même luxe d'éclaircissements et de précision, qui fait du travail de M. Jean Bonnerot un monument unique.

Sainte-Beuve est reçu à l'Académie au début de 1845. Il se brouille avec la *Revue suisse* et la *Revue des Deux Mondes*, n'écrit plus guère que dans les *Débats*, perd son ami Charles Labitte... Années difficiles, solitaires, chargées d'ailleurs par la préparation de six volumes et la reprise du *Port-Royal*.

Le volume contient 377 lettres et billets, et nombre de documents divers (nos 1719 à 2055 de la numérotation générale).

Les jardins de minuit, *le roman de Baudelaire*, par *Max White*, trad. Nathalie Gara; in-8 (13 × 20), 384 p., 450 fr. (Hachette). — Cette vie romancée américaine d'un homme comme Baudelaire — « histoire, dit le *prière d'insérer*, où se mêlent le génie et la folie, la dévotion et la débauche, la beauté et l'horreur » — n'est pas supportable.

Renan, *sa vie, son œuvre, sa philosophie*, par *André Cresson*; in-16, 132 p., 120 p. (Coll. « Philosophes », Presses universitaires de France). — L'exposé de M. Cresson sur la pensée de Renan occupe plus de la moitié de cet utile petit livre; il est précédé d'une courte biographie et suivi d'une notice sur l'œuvre de Renan, accompagnée d'une trentaine de pages d'extraits caractéristiques.

Histoire du Naturalisme français, par *Charles Beuchat;* 14 × 20 cm., 2 vol., 392 et 544 p. (Corrêa). — M. Ch. Beuchat traite largement son sujet; confondant à dessein naturalisme et *réalisme*, il étudie ce mouvement depuis la fin du XVIIIe siècle et jusqu'à ses prolongements contemporains. Mettant en œuvre et articulant clairement une masse considérable de documentation, M. Ch. Beuchat se laisse parfois un peu entraîner par le commentaire et ne manie pas toujours avec prudence ces armes dangereuses que sont les doctrines et manifestes; mais son ouvrage rendra service et aidera à décanter une période bien confuse de nos lettres.

Marcel Proust, *une vie et une synthèse*, par *Léon Tauman;* 14 × 23 cm., 320 p., 450 fr. (Armand Colin). — Né à Varsovie, l'auteur a fait toutes ses études supérieures en France, et il enseigne aujourd'hui la littérature française à l'Université de Perth (Australie). Son livre, plutôt qu'une étude biographique ou critique, est un essai de synthèse, où les principaux thèmes proustiens sont rapportés à la fois à la vie et à l'œuvre de Proust. Ecrit et composé avec élégance, c'est un des bons livres d'ensemble dont nous puissions disposer sur la *Recherche du Temps perdu*.

Paul Valéry, par *Maurice Bémol;* 16,5 × 25 cm., 458 p. (G. de Bussac, Clermont-Ferrand). — Les éléments biographiques et anecdotiques sont ici réduits à l'essentiel; c'est surtout la démarche intellectuelle de P. Valéry que l'auteur s'est proposé d'analyser. Le principal mérite de cette grosse thèse est de regrouper et de classer les grands thèmes de la pensée de Valéry; mais en les reliant les uns aux autres par une articulation logique, M. Maurice Bémol, s'il aide à les comprendre, leur donne un caractère systématique qui pourrait tromper. Impressionnante construction: utile aussi — bien que le poète s'y trouve un peu effacé par le penseur. — s.

Livres reçus. — *Histoire de la littérature européenne : I, le monde antique*, par Nicolas Ségur, préface d'André Chevrillon (Attinger).

INSTITUT ET SOCIETES SAVANTES

L'ENCEINTE EXTERIEURE DE LA CARTHAGE PUNIQUE. — Le problème de l'enceinte extérieure de Carthage, vers le temps où cette ville fut détruite par les Romains, a fait l'objet, depuis le début du siècle dernier, de diverses études, notamment de la part du capitaine Falbe en 1837, et du Dr Carton en 1923. Leurs conclusions demeurèrent hypothétiques.

Le général R. Duval, au temps récent où il commandait les troupes de Tunisie, a donné à ce problème une solution positive par le repérage en avion, le 5 octobre dernier, de trois bandes rectilignes barrant l'isthme à l'ouest de Carthage. Soupçonnant que ces bandes correspondaient au soubassement d'un ouvrage militaire, dont la superstructure avait disparu, le général fit pratiquer aussitôt des fouilles de place en place. Celles-ci confirmèrent que les trois bandes longitudinales aperçues d'avion s'expliquaient sur le terrain par la présence d'un fossé d'environ vingt mètres, d'une bande réservée dans le tuf de cinq mètres à peu près (percée de trous qui avaient dû servir à l'établissement d'une palissade), et d'un second fossé, soit au total près de trente mètres de fortifications en profondeur. On se trouvait donc bien en présence d'un ouvrage militaire qui, par sa constitution même, ne pouvait être que l'enceinte extérieure de la Carthage punique, orientée vers l'ouest par ses bastions. La ville, en effet, était défendue du côté de la terre par trois lignes, dont les deux premières formées de fossés et de palissades, et la troisième d'un mur, dont Appien précise qu'il comportait à l'intérieur des vides formant deux étages. En bas étaient logés trois cents éléphants avec les provisions pour les nourrir. Au-dessus étaient établies des écuries pour quatre mille chevaux, des magasins de fourrage et d'orge, des casernes pour quatre mille cavaliers et vingt mille fantassins.

Dans le mémoire qu'il a adressé à l'Académie des Inscriptions, le général R. Duval fait remarquer que l'ouvrage révélé est conforme aux descriptions du traité de Philon de Byzance, et qu'il illustre, en somme, un texte parvenu sans croquis. Il reste à déterminer comment il se rattachait au front de mer; mais d'ores et déjà l'étendue de la zone fortifiée laisse présumer les limites extérieures de la ville et montre l'ampleur des conceptions d'urbanisme à cette époque.

On sait qu'ayant échoué dans ses tentatives d'assaut de la ville, Scipion avait décidé de l'investir et de la réduire par la famine. Après s'être débarrassé des troupes qui tenaient encore la campagne dans l'intérieur des terres, et devenu maître de l'isthme, il le coupa par un fossé, afin d'interdire le ravitaillement de ses ennemis par terre. Ce fossé, creusé à portée de trait de l'enceinte

punique, dont il y a tout lieu de penser que la *première ligne* vient d'être reconnue, avait quatre kilomètres et demi de long. Un autre fossé fut creusé à courte distance, et ces deux fossés furent reliés par des fossés transversaux, en bordure de la mer et du lac de Tunis. L'ouvrage ainsi construit présentait l'aspect d'une immense fosse rectangulaire garnie de pieux pointus. En arrière, des palissades furent dressées sur trois des faces, et sur la quatrième qui regardait Carthage, on construisit un mur large de deux mètres, et haut de quatre, avec créneaux, tours et observatoire permettant de voir tout ce qui se passait dans la ville. C'est seulement après avoir assuré le blocus de Carthage du côté de la terre, d'où elle recevait son principal ravitaillement, que Scipion s'occupa de la bloquer du côté de la mer, où le trafic était devenu très faible, du fait de la guerre. De ce côté, les travaux s'avérèrent beaucoup plus longs et difficiles, mais ils aboutirent au résultat cherché : la brèche fut ouverte du côté de la mer.

LE PLUS VIEIL ABECEDAIRE CONNU. — Dans les fouilles qu'il a pu reprendre tout récemment sur le tell de Ras-Shamra, où il effectua en 1929 ses premières et mémorables recherches avec M. G. Chenet, M. Claude Schæffer a recueilli un certain nombre de fragments de tablettes qu'il a fait parvenir pour déchiffrement à M. Charles Virolleaud. Celui-ci qui dès 1930 perça le mystère de l'écriture phénicienne de haute époque en caractères cunéiformes, et révéla ainsi la poésie mythologique phénicienne de l'âge du bronze, remarqua parmi les débris qui lui étaient adressés un segment de tablette long de cinq centimètres, haut de quinze millimètres, et pesant quinze grammes, sur lequel étaient gravés en trois lignes de longueur inégale, d'une écriture menue mais très lisible, trente signes. Il lui apparut, au premier examen, que ces trente lettres ne représentaient pas un texte, car elles se suivaient sans interruption. On ne voyait nulle part ce « clou » vertical, plus court ou plus mince, qui sépare d'ordinaire les mots d'une même phrase. Et d'ailleurs toutes ces lettres différaient les unes des autres, les trois premières étant *a*, *b*, *g*, ou pour parler cananéen : *aleph, beth, guimel*; et pour parler grec : *alpha, bêta, gamma*. Les signes transcrits *en minuscules* figuraient très exactement les 22 lettres de l'alphabet cananéen ou phénicien, celui qui a été déchiffré, à la fin du XVIII[e] siècle par l'abbé J.-J. Barthélemy, l'auteur fameux du *Voyage du jeune Anacharsis*.

M. Charles Virolleaud, qui a présenté cette trouvaille imprévue à l'Académie des Inscriptions, a souligné que ces vingt-deux lettres sont rangées ici, depuis la première jusqu'à la vingt-deuxième, suivant le même ordre qu'en hébreu. Bien qu'on ne possède pas d'abécédaire cananéen, on sait, en effet, grâce à certains *Psaumes*

et à certains chapitres du *Livre des Proverbes,* ceux qu'on appelle précisément *alphabétiques* (chap. 31), dans quel ordre ces lettres se suivaient à l'époque où les *Psaumes* et les *Proverbes* en question ont été composés. Il convient aujourd'hui d'ajouter à cet abécédaire cananéen l'abécédaire araméen de Ouadi-Hamâmât en Haute-Egypte, qui est de l'époque perse, et que M. Dupont-Sommer a récemment fait connaître. Les lettres *en capitales* du document commenté par M. Virolleaud sont au nombre de huit. Elles ne se rencontrent que dans cet alphabet de Ras-Shamra. Toutes sont des lettres accessoires, qui n'avaient pas paru indispensables aux créateurs du premier alphabet. M. Virolleaud retire de cette simple constatation l'impression que l'alphabet de Ras-Shamra a été d'abord calqué sur l'alphabet cananéen, qu'il en est ou qu'il en était une simple transcription cunéiforme et que, à l'usage il est apparu que ces vingt-deux lettres ne suffisaient pas à exprimer toutes les nuances de la parole. On aura alors créé, pense-t-il, cinq autres signes ou lettres, qui ont été insérés ou intercalés dans la série de vingt-deux; et un peu plus tard, et pour les mêmes raisons, ou pour des raisons du même ordre, on en a ajouté et mis à la fin trois autres. La place qu'occupent ces huit lettres n'est sans doute pas celle qu'on attendait. Les sifflantes et les chuintantes, par exemple, particulièrement nombreuses dans cet alphabet, ne sont pas groupées, rapprochées les unes des autres. Si l'on admet, comme l'a fait M. Virolleaud, que l'alphabet de trente lettres dérive de l'alphabet de vingt-deux lettres, et qu'il en est un perfectionnement, comme cet alphabet date du XIV[e] siècle avant l'ère, il s'ensuit que l'alphabet de vingt-deux lettres remonte à une époque plus ancienne, beaucoup plus ancienne, peut-être. Mais nous ne possédons pas de texte phénicien ou cananéen appartenant, par exemple, au temps des Aménophis et des Thoutmès, puisque le plus vieux spécimen de l'écriture cananéenne est l'épitaphe du roi Ahiram de Byblos, qui est du XIII[e] siècle, du siècle de Ramsès.

De toutes façons, conclut-il, on peut dire que l'abécédaire si heureusement retrouvé à Ras-Shamra, est le plus ancien du monde, et de beaucoup, étant d'un millier d'années antérieur à l'abécédaire araméen du Ouadi-Hamâmât, comme aux *Psaumes* et aux *Proverbes* « alphabétiques ». Il prouve le contact intime qui existait entre Ougarit-Ras-Shamra et les Phéniciens.

La trouvaille de ce curieux et précieux document ne résout pas pour autant la question de l'origine de l'alphabet, admirable instrument dû au génie des scribes phéniciens.

Ajoutons que cet événement, tout de même assez considérable, a fait l'objet d'une information en cinq lignes dans le journal du soir le plus sérieux. Le *Manchester Guardian* lui a consacré tout un article soigneusement documenté.

Robert Laulan.

Les peintures murales de Saint-Pierre - les - Eglises (Vienne). — M. Paul Deschamps a fait copier, pour son Musée des Monuments français, ces peintures découvertes en 1851 et commentées à l'époque par l'abbé Auber et Longuemar. Il a longuement analysé ces copies, devant ses confrères de l'Académie des Inscriptions. Toutes les scènes qui décorent entièrement le chœur de l'église, modifié au XIIe siècle, présentent des détails curieux qui ne s'offrent pas ailleurs. Le bain de l'enfant Jésus est traité selon la tradition byzantine, la Vierge étant couchée dans son lit, entourée de trois sages-femmes, la main étendue vers son enfant plongé dans une cuve ayant la forme d'une cuve baptismale. La première de ces femmes procède au bain, une autre s'approche avec deux amphores, la troisième présente une sorte de chemise (qui est en réalité une aube, l'apparition de la chemise étant postérieure à l'époque présumée des peintures). Une telle représentation de la Nativité est unique.

La Visitation à cinq personnages est d'autre part une chose rare. La Crucifixion est représentée dans la plus ancienne formule que l'on connaisse en France dans la peinture murale. Enfin, saint Michel combat le dragon selon les modèles des miniatures carolingiennes de l'Apocalypse.

La plupart de ces détails se retrouvent dans les manuscrits carolingiens, et certains n'apparaissent plus à l'époque romane, ce qui amène M. Paul Deschamps à conclure, en s'appuyant sur l'iconographie, ainsi que sur les caractères de l'architecture de l'église modifiée à l'époque romane, que ces peintures doivent appartenir au Xe siècle ou au plus tard au début du XIe.

Elles se placeraient ainsi après celles de la crypte de Saint-Germain d'Auxerre datées du milieu du IXe siècle, et qui sont les plus anciennes fresques médiévales connues en France. Les différences de certaines lettres des inscriptions accompagnant ces peintures pouvaient aussi prêter à certaines remarques.

Origines du jardin à la française. — C'est un chapitre de son prochain volume sur *L'origine du jardin à la française* que Mlle Marguerite Charageat a exposé à la Société de l'Histoire de l'Art français en parlant à ses auditeurs du parc et des jardins de Hesdin, créés dès 1295 par Robert II d'Artois, neveu de saint Louis. Ce prince avait vingt ans quand il accompagna les restes de son oncle qu'on ramenait en France. (Nous disons bien *les restes*, car l'on se souvient que le corps fut bouilli en raison de la maladie, choléra ou dysenterie, et non peste, dont était mort le souverain.) Il vit à Palerme, en 1270, les jardins paradisiaques créés pour les souverains normands de Sicile, dont les écrivains arabes célébraient à l'envi les beautés. De 1285 à 1290, nommé régent de Sicile, il vécut au milieu de cette cour de Palerme formée par Frédéric II, où se côtoyaient savants chrétiens, juifs et arabes. Il n'est pas douteux pour Mlle Charageat que les parcs de Palerme ont inspiré à Robert II d'Artois la création du parc d'Hesdin. Elle restitue donc à ce prince une œuvre qu'un texte du comte de Laborde publié en 1853 a fait attribuer au duc de Bourgogne Philippe le Bon, alors qu'il ne s'agissait, au bénéfice de ce prince, que d'une restauration. Les jardins d'Hesdin, entretenus, restaurés, augmentés jusqu'en 1553, date de leur destruction lors du siège de la ville, furent pendant deux siècles le cadre de fêtes somptueuses, à l'occasion d'entretiens diplomatiques, et peuvent être considérés comme les ancêtres directs de Versailles.

La vie de Molière par Grimarest. — Cette première en date des biographies de Molière, publiée trente-deux ans après sa mort, a fait l'objet d'un débat public organisé par la Société d'Histoire du Théâtre, à l'amphithéâtre Michelet de la Sorbonne. Il s'agissait d'établir la valeur historique de cet ouvrage où l'on a relevé maintes erreurs, grâce à la découverte de pièces d'archives, notamment au Minutier central des notaires parisiens. M. Pierre Mélèse a dénombré ces erreurs et caractérisé leur importance avec un esprit de mesure d'autant plus louable qu'il jouait, en l'occurrence, le rôle d'accusateur. M. Georges Mongrédien, qui vient justement de préparer une édition critique de cette biographie, fort bien accueillie au début du XVIIIe siècle, a défendu Grimarest avec beaucoup d'érudition, de bon sens, de chaleur et d'esprit. Grimarest fut un auteur sincère, qui se documenta auprès de Baron, régisseur et ami de Molière, et de la fille de son héros, et interrogea tous les témoins possibles, sauf Boileau, qui lui en garda rancune. On ne saurait lui reprocher sérieusement des erreurs de méthode

de travail qui sont de son temps. Son livre reste valable, et c'est pourquoi M. Georges Mongrédien le réédite avec de savantes annotations.

La Terre ne « tourne pas rond ». — La chose était connue, mais elle n'avait pas été démontrée avec la précision qu'y a mise M. Stoyko, de l'Observatoire de Paris, dans une note lue à l'Académie des Sciences par M. Danjon.

L'étude des horloges à quartz et des pendules pendant cinq années lui a révélé l'existence de termes saisonniers dans la vitesse de rotation journalière de la Terre autour de son axe. La vitesse de rotation de la Terre est plus grande que la vitesse moyenne journalière entre les mois de juin et de novembre, et plus petite pendant le reste de l'année. La durée du jour oscille entre $+ 0^s,00116$ et $- 0^s,00136$, par rapport à sa valeur moyenne annuelle.

La variation de la vitesse de rotation de la Terre peut provenir en partie de la variation de ses dimensions. On peut donc constater une variation de pesanteur à sa surface. Les calculs montrent qu'un quart au maximum de la variation de la vitesse de rotation de la Terre doit provenir des changements des conditions météorologiques. Les résultats obtenus par M. Stoyko ont été confirmés dans leur ensemble par les conclusions d'une étude des horloges à quartz faite par M. H. P. Finch à l'Observatoire de Greenwich.

Fouilles en Afghanistan. — La Délégation archéologique française en Afghanistan, dont la concession va arriver à expiration, a, sous la direction de M. Daniel Schlumberger, découvert en 1948, à Lashkari-Bazar, près de Kalka-Ibist, au confluent de l'Hilmend et de l'Arghandab, une résidence royale du XIe-XIIe siècle, comprenant trois grands châteaux et un vaste complexe de cours, de jardins et de demeures secondaires. Cette résidence a été identifiée avec celle des sultans Mahmoud (998-1030) et Massoud Ier (1030-1061), que mentionnent plusieurs auteurs arabes et persans, sous le nom de Al-Askar ou Lashkargah.

En 1949, deux campagnes de fouilles ont eu lieu sous la direction de M. Schlumberger, puis de M. Marc Le Berre, architecte de la Délégation. Une partie du principal château a été déblayée. A côté de divers appartements privés, des locaux officiels ont été mis au jour : une « salle aux piliers », une « salle au podium », une grande salle d'audience publique, qui comporte un important décor de peintures figurées. Ces peintures, pense M. Schlumberger, semblent dériver directement des grands modèles de l'art sassanide, et peuvent également se comparer à certaines peintures irano-bouddhiques du Turkestan chinois. Les découvertes de Lashkari-Bazar, qui ne sont que dans leur début, comblent une lacune importante dans notre connaissance de l'art musulman iranien. Elles interviennent au moment où la concession de fouilles de notre Délégation, négociée il y a trente ans par M. Alfred Foucher, va venir à expiration. Leur importance avait amené à la séance de l'Académie des Inscriptions le ministre de l'Instruction publique d'Afghanistan et le représentant en France de ce pays ami, qui ont été remerciés par M. Foucher avec une spirituelle bonne grâce.

Commission du Vieux Paris. — Cette commission préfectorale consultative, qui fait silencieusement une œuvre considérable pour la sauvegarde de Paris, a des ordres du jour chargés. Elle vient de s'occuper de l'hôtel Salé, rue Thorigny, qui pendant l'occupation faillit être acquis pour y transférer les Archives de la Seine, ce qui aurait réuni dans un même quartier archives, bibliothèque d'histoire de la Ville de Paris, Musée Carnavalet, pour la commodité des chercheurs. Elle a étudié le cas délicat de l'hôtel de Montmorency, dans la rue du même nom, pour essayer de le sauver; de l'hôtel de Guénégaud, rue des Archives, également menacé par le prolongement de la rue Étienne-Marcel. Quant au petit hôtel de Royaumont, collé au flanc nord de Saint-Eustache, dans la sombre rue du Jour, acquis par un négociant en porcs, il sera sinon restauré, du moins remis en état sous la direction d'un architecte des Monuments historiques, grâce à la bonne volonté de son acquéreur persuadé par l'insinuant et zélé M. Elie Debidour, secrétaire de la commission du Vieux Paris.

L'ensemble des parcs et jardins de l'avenue Gabriel, entre la place de la Concorde et la rue de l'Élysée, sera classé. Il n'était grevé que de servitudes insuffisantes pour la conservation des magnifiques jardins des hôtels de la rue Saint-Honoré.

Le classement, maintenant ac-

quis, des façades et toitures de divers immeubles des quais Malaquais et de Conti, porte indirectement un coup décisif au projet de prolongement de la rue de Rennes au delà de Saint-Germain-des-Prés, par l'éventration d'un quartier du cher VI[e] arrondissement. La menace du pont en X ou en Y sur la Seine, avec appui sur la pointe de l'île de la Cité, a vécu. Cependant l'arrêté d'Haussmann n'a pas été *rapporté*, et la ville de Paris, qui a acheté des immeubles sur le trajet du prolongement de la rue de Rennes, les laisse tomber en ruine ou les démolit, comme s'il n'y avait pas de crise du logement.

Enfin l'impasse Trainée, dont une partie forme corniche sur Paris, au sommet de la butte Montmartre et devrait constituer un admirable belvédère, a été préservée de la construction d'un immeuble qui n'avait pas l'excuse de servir à loger des Montmartrois, mais prétendait seulement à ajouter un lieu de plaisirs discutables à tant d'autres. — R. L.

NATURE

LA NOUVELLE APOCALYPSE. — Voici donc revenu le temps des apocalypses, où nous aurons entendu de nouveau des prophètes nous annoncer la fin du monde! Nul d'entre les humains qui suivent d'un peu près les vicissitudes de la Nature ne peut rester indifférent aux cris d'alarme que poussent l'un après l'autre tant de savants terrifiés par le spectre de l'énergie nucléaire. Celui que lançait Albert Einstein, voici deux mois à peine, sur les écrans de télévision et dans les hauts-parleurs américains, dépasse de beaucoup toute considération politique, sociale ou sentimentale. Il a la portée d'un témoignage oculaire, le témoignage d'un esprit qui, pareil à Jean le Baptiste, a frôlé de près les secrets de la pensée organisatrice du monde, pénétré le mécanisme de son équilibre, et qui sait qu'il faut bien peu de chose pour le rompre. Le genre humain, proclame-t-il, est engagé sur une voie dont l'issue, s'il y persiste, ne saurait être que la destruction intégrale de toute vie à la surface de notre planète, parce que nous refaisons en sens inverse la synthèse des forces qui nous ont créés.

Des avertissements partis de telles voix sont redoutables. Plus encore que les autres chercheurs penchés sur les problèmes de la Nature, les physiciens serrent de près ce qui en forme l'armature. C'est une science glacée que la leur, faite de logique implacable, sourde à tout ce qui n'est pas l'expérimentation directe et son interprétation la plus objective. Ils explorent non pas un territoire animé des fluctuations de la chair, mais des phénomènes dont les agents ne sont doués ni de conscience, ni d'aucun des attributs qui caractérisent l'animal ou le végétal — insensibles pour tout dire, sauf à une force mystérieuse dénommée Energie. A moins qu'on ne prête à la particule atomique une conscience intrinsèque, et qu'on ne considère les réactions chimiques — par exemple un acide s'emparant d'une base — comme des manifestations d'une sorte de psychisme qui leur serait inhérent. Si quelque Einstein réussissait un jour à mettre vraiment Dieu

en équations, on s'apercevrait peut-être que ce que nous nommons en physique « forces naturelles » est du même ordre et répond à la même origine que celles qui animent en biologie le protoplasma de la cellule, le principe organisateur inclus dans l'œuf, ou telles autres énigmes que nous offre l'étude des formes objectives de la Vie.

Mais nous n'en sommes pas encore là, et dans l'histoire générale des sciences les physiciens conservent le visage hermétique des mages qui, pour les foules de jadis, communiquaient avec les puissances des ténèbres. Qu'ils s'inquiètent, eux les prêtres d'une religion particulièrement fermée, de nous avertir solennellement du péril de cette religion même, voilà qui est fait pour donner à réfléchir à notre délire, s'il en est capable encore.

Ces pensées viennent de me revenir en tête avec la lecture d'un livre tout récent : *L'Evolution des sciences physiques* (1), qui retrace depuis nos origines l'effort des hommes pour démêler l'écheveau du monde matériel, de ce monde inerte en apparence, mais qui est en réalité tout mouvement, vibration, instabilité. L'auteur est sir James Jeans, professeur à l'Université de Princeton, et secrétaire de l'illustre Société Royale de Londres. Dans son raccourci obligatoire — car comment faire tenir dans un seul livre un si prodigieux sujet? — cette fresque a quelque chose d'émouvant; rien n'y manque, ni personne, et l'on a l'impression de dominer de très haut tout un panorama d'hypothèses, de balbutiements, de tâtonnements, d'essais, de réussites, d'acquisitions décisives, suivis de nouvelles hypothèses, de nouveaux essais, de nouvelles acquisitions — tortueuse ascension sans claironnantes fanfares, mais par cela même plus digne d'admiration et de respect.

La partie la plus séduisante de l'ouvrage est celle que sir Jeans a consacrée à la science des Anciens et du Moyen Age. Un des premiers berceaux de l'art numérique est la Babylonie, qui imagina d'abord le système décimal simple — probablement, nous suggère l'auteur, parce que l'Homme a dix doigts. Ce qui lui fait d'ailleurs regretter que nous n'en ayons pas douze, car le système en eût été bien simplifié, notamment pour les fractions! Par la suite, les Babyloniens usèrent de la numération sexagésime, qui survit encore dans les 60 minutes de l'heure et les 60 secondes de la minute.

Les Mathématiques, la Physique, la Chimie, l'Astronomie, défilent devant nous, escortées de leurs servants immortels, et nous saluons au passage, avec gratitude, tant de figures familières à notre adolescence : la table de Pythagore, la valeur de π, le carré de l'hypoténuse, et les lois de Képler, et le binôme de Newton! Mais, de même que c'est dans une maison la charpente qui

(1) *L'Evolution des sciences physiques*, par Sir James Jeans, traduit de l'anglais par René Sudre (Payot, éditeur, Paris).

importe, il est à remarquer qu'aucun de ces hauts esprits, même spécialisé en des domaines plus restreints, ne se désintéressa jamais de la structure générale de cet univers dont il inventoriait le mobilier.

Parmi ceux qui apparaissent marqués plus spécialement du sceau de cette inquiétude, c'est avec Leucippe et Démocrite, au Vᵉ siècle avant J.-C., que naît l'embryon de l'atomistique. Ils professent que la Matière est faite de particules dont l'arrangement constitue les diverses formes perceptibles à nos sens. « Seuls les atomes et le vide sont réels », écrit Démocrite. Et cette proposition est reprise, un siècle plus tard, par l'école stoïcienne et Epicure, pour qui les atomes sont projetés dans le vide à des vitesses « aussi rapides que la pensée ». Toutefois ces particules sont indestructibles, insécables, ainsi que l'indique leur nom.

Négligées durant le Moyen Age comme contraires aux dogmes religieux, ces recherches ressuscitent au XVIIᵉ siècle avec Jung, Gassendi, Robert Boyle. Etudiant la cinétique des gaz, Clausius fait encore progresser la question. On arrive ainsi, par une lente et pénible gradation, à l'ère moderne, où les clartés projetées sur la structure de la Matière vont désormais procéder par bonds. L'année 1887, qui voit les expériences de Hertz, est également celle de la fameuse expérience de Michelson-Morley. Ces deux professeurs américains, opérant sur le rayon lumineux, apportent les premiers une modification à la conception mécanique de l'Espace et du Temps absolus, telle que Newton l'avait établie. Leur expérience, faite dans un but déterminé, ne fournit pas le résultat qu'ils en escomptaient; mais la graine était semée, les discussions et les recherches auxquelles donna lieu leur tentative devaient conduire, à travers Louis de Broglie et combien d'autres, à Einstein, qui sans être un atomiste à proprement parler, apportait à tous les physiciens une discipline plus sûre de travail, avec sa théorie de l'Espace-Temps relatif, de toutes les valeurs de temps, de longueur, de masse, d'énergie, variables suivant l'angle d'observation auquel elles sont confrontées. Relativité constante qui se double du reste, très curieusement, d'une autre relativité toute matérielle, formulée en 1927 par Heisenberg, sous le nom de « principe d'incertitude », à savoir que les instruments dont nous usons pour nos expériences et nos mesures étant eux-mêmes faits de cette matière instable qui constitue notre univers même, ne peuvent, malgré toute leur précision, nous fournir que des résultats approchés. Nous nous en servons comme s'ils dépendaient d'un monde extérieur à celui que nous observons, alors qu'ils en font partie intégrante. C'est un peu comme une ménagère qui ferait sa cuisine dans des casseroles percées!

Au moins Einstein — même s'il a réussi, comme on l'annonce, à poser le point final au bas de son œuvre, à y intégrer les forces électro-magnétiques et la gravitation universelle — n'aura fait

qu'analyser et pénétrer sans rien détruire. Il n'y a là que curiosité normale d'un cerveau de génie. C'est ailleurs et parallèlement à lui que s'est exercé le démon qui veille dans l'Homme; c'est sur le dernier recoin de cette demeure qu'on a mis des siècles à explorer que s'est tournée sa fureur. Ce noyau atomique, ce condensé d'électricité, on le brisera, et l'on obtiendra ce qui a déjoué si longtemps l'ambition des vieux alchimistes : la transmutation de la matière.

Cet « honneur » échut en premier à Ernest Rutherford. Il s'avère, dans les temps modernes, le père de la désintégration atomique, de la fission nucléaire, et derrière lui se presse toute la cohorte sinistre de ceux qui se partagent la responsabilité de la bombe atomique. Les voilà, ceux à qui s'adresse l'appel angoissé d'Albert Einstein. Sans doute diront-ils : « Nous n'avons pas voulu ces choses! Nos travaux, nos résultats, furent exploités dans d'autres desseins que ceux qui nous guidaient, et qui n'avaient en vue que le bien de l'humanité! »

Piètre excuse, dont la postérité jaugera la fragilité. Si les chercheurs savaient s'arrêter à temps, s'imposer silence devant certains secrets, ils ne donneraient pas pâture à ceux qui attendent de tirer parti de leurs trouvailles. Sir James Jeans, qui est orfèvre, je veux dire physicien, nous assure lui aussi que l'énergie nucléaire connaîtra son ère d'utilisation pacifique. Le monde entier le souhaite, sans trop y croire. Puissent se leurrer les prophètes qui nous annoncent de nouveau la fin de Babylone, et ne jamais fondre sur nous la nuit finale prédite par la nouvelle Apocalypse!

Marcel Roland.

A l'affût des tigres mangeurs d'hommes, par *Jim Corbett;* traduction Gilles Souriau (Editions du Seuil, Paris). — Un homme connaissant assez la jungle, la vraie, celle de l'Inde, celle de Kipling, pour imiter à ce point le miaulement des tigres ou des tigresses en quête d'amour, que l'autre sexe réponde à l'appel et s'approche et reçoive au cœur la balle décisive. Une étrange alliance entre cet homme et les moindres animaux de la forêt, daims, singes, paons, telle qu'ils l'avertissent par leurs cris de l'arrivée du seigneur des bambous. Les buffles mêmes l'aidant — par quel subtil instinct? — à retrouver la piste du tigre blessé à mort, voilà des choses qui dépassent le cadre des ordinaires récits de chasse. Le major Jim Corbett est quelque chose comme un Œil-de-Faucon des Provinces Unies; à lui seul il a délivré de vastes régions du lourd tribut qu'y levaient des mangeurs d'hommes. Sa science du fauve égale son courage, il honore d'ailleurs ses victimes : le Tigre, nous dit-il, est un gentleman qui ne tue pas par sadisme, goût du sang, mais pour se nourrir, et qui ne s'attaque à l'Homme que quand l'âge ou quelque infirmité le rend inapte à la grande chasse. Les exploits de Jim Corbett font penser à ceux du sentier de la guerre, en quelque Far-West contemporain. Parfois nous hérissent-ils les cheveux, et j'opine que les enfants impressionnables feront sagement d'avoir passé l'âge des cauchemars nocturnes pour lire ces pages. Sous cette réserve, l'excellente traduction de M. Gilles Souriau assurera en France un légitime succès à cette leçon de sang-froid, d'endurance et de générosité d'âme. — M. R.

Les Colères de la Nature, par *Frank W. Lane;* traduction C. du Ramier (Hachette, éditeur, Paris).

— La Nature n'est pas toujours de belle humeur, il lui arrive de se fâcher. Et pourquoi ne le ferait-elle point? Si elle ne nous donnait l'exemple du contraste, d'où nous viendrait-il? Ça ne peut pas toujours être le printemps, les fleurs, les oiseaux qui gazouillent, l'arc-en-ciel! Il importe à l'ordre établi que l'Homme ait à lutter pour vivre. Souvent aussi, hélas! pour mourir. Ce livre, qui a paru en Angleterre sous le titre *The Elements Rage,* fait défiler devant nous, par un historique détaillé, l'accumulation des faits, des explications savantes, le tout appuyé de très belles photographies, les terribles moyens dont dame Nature dispose pour nous prouver notre néant physique. Trombes, ouragans, tornades, avalanches, séismes, éruptions volcaniques, et la foudre, et la grêle... On sort de ce livre attachant en se tâtant pour s'assurer qu'on est encore entier. Et n'est-ce pas le plus bel éloge à en faire? — M. R.

PHILOSOPHIE

SIMPLE NOTE. — Le début de l'année 1950 a été marqué par un soudain foisonnement de livres philosophiques, — dont certains fort importants.

Des ouvrages aussi différents par leur objet et leur orientation que ceux de Jean Lacroix (Marxisme, Existentialisme, Personnalisme), d'Armand Cuvillier (Sociologie), de Jean Piaget (Logistique et Epistémologie), de Robert Blanché (sur les attitudes idéalistes), de Pius Servien (Hasard et Probabilités), de Daniel Lagache (Psychologie), de Jean Paumen (sur René Le Senne), d'Emile Mireaux (sur le Libéralisme), de Lin Yutang (sur Confucius), et d'autres encore (sans compter les émouvants *Carnets* posthumes de L. Lévy-Bruhl) se seraient très malaisément prêtés à se « fondre », pour ainsi dire, dans une chronique. J'ai préféré conserver la formule habituelle des comptes rendus séparés.

La place m'étant nécessairement mesurée dans notre « Mercuriale », je crois opportun de la réserver presque tout entière à des analyses qui souvent, même, n'ont point les développements que j'aurais pu souhaiter.

Achille Ouy.

Marxisme, Existentialisme, Personnalisme (Présence de l'Eternité dans le Temps), par *Jean Lacroix.* Un vol. de la Bibl. de Philos. contempor., 125 pp. grand in-8°. Presses Universitaires de France, Paris, 1950. Prix: 200 fr. — C'est un beau livre que vient d'écrire Jean Lacroix. Un de ces livres qui nous enrichissent, nous découvrent soudain, sous une lumière neuve, suscitant une étonnante « visibilité », tout un vaste panorama philosophique...

Le secret d'une telle réussite, ne le cherchons point seulement dans le *savoir,* dans l'examen et l'approfondissement des doctrines, dans le talent d'expression. Il y a autre chose, et qui, depuis ses premiers travaux, caractérise cet auteur : c'est une passion de sincérité, une ardeur que j'appellerais volontiers « adolescente », au service d'une pensée mûrie par la méditation.

Quatre études sont ici réunies et refondues : *L'homme marxiste; Système et Existence; Signification du doute cartésien; la Croyance...*

L'unité profonde de cet ensemble n'est point un accident heureux. Les diverses parties sont complémentaires et progressives. Il s'agit de dégager l'inspiration personnaliste en la confrontant avec le marxisme et l'existentialisme; de *situer* la connaissance humaine, de la replacer dans son milieu indivi-

duel et social, tout en maintenant et précisant la prééminence du sujet.

L'analyse du marxisme est conduite avec un tel effort de sympathie que nul esprit « partisan » n'y saurait trouver à redire; et la critique qui en est fournie est très finement nuancée. Même impression en ce qui concerne l'existentialisme... Mais, dit Jean Lacroix, « le thème de la solitude est le plus dangereux, qui oublie qu'à chaque instant, dans son acte comme dans sa pensée, l'individu est le représentant et comme le délégué de l'humanité entière »... Et, tout système d'inspiration personnaliste ne se peut construire que s'il a su délimiter, au delà du savoir prétendûment objectif et impersonnel, au delà de l'*opinion* (apparemment individuelle et réellement sociale) la part exacte de la *croyance* personnelle.

C'est précisément à cette tâche que se consacrent les deux derniers chapitres de l'ouvrage.

Les Carnets de Lucien Lévy-Bruhl. Préface de *Maurice Leenhardt.* — Un vol. de 260 pp. in-8 jésus, avec portrait et fac-similé en hors-texte. Bibl. de Philos. Contempor., Press. Universit. de France, Paris, 1950. Prix : 400 fr. — Ma chronique d'octobre 1949 a été consacrée aux *Carnets* posthumes de L. Lévy-Bruhl, d'après ce que j'en avais appris dans les Cahiers Internationaux de Sociologie, sous la signature de Maurice Leenhardt.

Voici que, maintenant, ces Carnets sont publiés au complet, avec une émouvante préface du même disciple et ami. Je me contenterai, faute de place, de signaler cet ouvrage. Je sais bien qu'il sera lu par tous ceux qui s'intéressent aux sciences de l'Homme. Et si je me propose d'y revenir ultérieurement, c'est bien pour mon plaisir, et non pour le besoin, vraiment superflu, d'attirer l'attention sur un document de cette valeur.

Introduction à la Sociologie, par *Armand Cuvillier.* Un vol. de 210 pp. in-16. Collection Armand Colin, Paris, 1950. — **Manuel de Sociologie** (du même auteur). Tome I. Un vol. de XXVIII-380 pp. in-8 carré. Press. Universit. de France, 1950. Prix : 600 fr. — Armand Cuvillier mérite une vive et durable gratitude, à bien des égards. Son *Manuel* de philosophie, en deux volumes illustrés, fut un événement heureux, lorsqu'il parut, voici quelque vingt ans. Quinze éditions successives n'en ont point épuisé le succès. Et c'est justice, car il offre autant de clarté que de solide documentation. Ces qualités d'ordre, de méthode et de profonde intelligence se retrouvent dans l'*Introduction à la Sociologie*, qu'A. Colin vient de rééditer avec retouches et additions.

Quant au *Manuel de Sociologie* (illustré) dont le tome premier vient de paraître (le tome II aura paru au moment où ces lignes seront à l'impression) sur beau papier, bien servi par une impeccable typographie, c'est un instrument de travail tel que le peuvent souhaiter les esprits les plus exigeants. Le fond même de l'ouvrage répond, par son intérêt et son ordonnance, à la précision du détail. Qu'il s'agisse de l'historique de la sociologie, de l'objet et des méthodes de cette science, tout est remarquablement mis au point (à commencer par les nombreuses et complètes notices bibliographies). Si Armand Cuvillier s'efface volontiers derrière les auteurs dont il relate les conceptions, n'allez pas croire que son *Manuel* soit un simple répertoire, un catalogue de notions empruntées çà et là. On y sent, au contraire, une volonté d'unité, de lumineuse synthèse.

La somme de labeur est énorme que représente un tel ouvrage. Car il a fallu dépouiller, classer, analyser toute la production sociologique mondiale de plus d'un demi-siècle, confronter des thèses opposées, dégager enfin ce qui paraît juste et vrai, en donnant les raisons de ce choix et en assumant loyalement ses responsabilités. Faire, par conséquent, une œuvre *personnelle*, bien liée, sans devenir, pour autant, partial et « systématique » (dans le mauvais sens du terme)... Telle est la difficulté non médiocre qu'il faut vaincre, singulièrement en une matière aussi complexe. Guider le lecteur, l'étudiant, au milieu du dédale des discussions, ne lui laisser rien ignorer des opinions « qui comptent »; et cependant éviter l'éparpillement, cela suppose des qualités rares. Combien serait-il plus aisé de composer un livre de *doctrine*, sans guère se soucier de ce qu'ont pu dire ou penser d'autres sociologues!... Mais Armand Cuvillier a toujours eu l'habitude de la tolérance, qui — disait Jules Lemaître — s'allie très bien avec de solides convictions et avec l'esprit critique.

Traité de Logique (Essai de Logistique opératoire) par *Jean Piaget*, professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Genève. Un vol. de VIII-424 pp. grand in-8° (52 fig.). Armand Colin, Paris, 1950. Prix : 1.400 fr. — Du même auteur : **Introduction à l'Epistémologie génétique. Tome I, La pensée mathé-**

matique; tome II, La pensée physique. Deux vol. de la Bibl. de Philos. contemporaine; respectivement de 362 et 356 pp. grand in-8°. Presses Universit. de France, Paris, 1950. Prix : 700 fr. chaque vol. — Le *Traité de Logique* de Jean Piaget ne vise pas, croyons-nous, à rendre complètement caduc celui du regretté Edmond Goblot, également publié chez Armand Colin, et qui demeure, à certains égards, classique. Il le complète à la lumière de tant de travaux récents, et il apporte de précieuses mises au point sur les rapports entre la pensée mathématique et la pensée logique. Jean Piaget s'est illustré, jusqu'à présent, par ses travaux de psychologie. S'il a renouvelé — on pourrait presque dire : s'il a créé — la psychologie de l'enfant, son œuvre n'est pas moins considérable en ce qui touche à la psychologie générale. Personne ne méconnait l'intérêt de son livre sur *la psychologie de l'intelligence*, par exemple...

Le *Traité de Logique* initiera le débutant à la logique moderne (qui est la logistique). Il développe, d'autre part, quelques thèses concernant les structures d'ensemble qui caractérisent les opérations déductives.

Logicien formé par la psychologie, l'auteur est conduit à présenter, en somme, un modèle logique des opérations réelles de la pensée, une image du processus selon lequel la logique formalise progressivement les opérations concrètes de l'esprit. C'est en vue d'assurer la liaison du concret et de l'abstrait — liaison indispensable au logicien comme au psychologue — que se construit ce *Traité*. Celui-ci conserve une forme intuitive, à la fois accessible au non-spécialiste, et facile à formaliser davantage par le logicien de métier.

La logistique, jusqu'à présent, était peut-être trop exclusivement l'œuvre des mathématiciens. Il est bon qu'un psychologue de grande classe apporte sa contribution dans ce domaine et présente une synthèse sage et claire. Tout en reconnaissant une évidente continuité entre les opérations logiques et les opérations mathématiques, il ne croit pas, en effet, que l'on doive réduire le logique au mathématique, ou inversement. Et, s'il n'est point partisan de cette réduction, c'est à coup sûr tout autant dans l'intérêt des mathématiciens que dans celui des logiciens.

L'ouvrage est présenté avec un soin minutieux (orientation bibliographique, table des symboles, index général : matières et noms d'auteurs) qui en facilitent l'utilisation comme instrument de travail.

... Le propre du point de vue génétique, en épistémologie, est de se refuser à poser d'avance un sujet pourvu d'une structure intellectuelle toute faite, et constituant un point de départ en soi. Ce sont les mêmes raisons qui empêchent d'accepter l'existence d'objets posés d'avance en eux-mêmes, indépendamment des activités du sujet. La réalité postulée par la science physique présente toute la gamme des nuances correspondant, selon les cas, à un franc réalisme ou à un idéalisme engagé dans la direction de la simple objectivité intrinsèque propre aux mathématiques. La pensée physique prolonge ainsi directement la pensée mathématique dans son effort d'assimilation de l'expérience aux opérations du sujet, mais, — la connaissance du réel demeurant relative aux opérations spécialisées de celui-ci, — elle n'est jamais entièrement réductible aux coordinations générales de l'action.

Dans sa préface, l'éminent psychologue qui a consacré tant de fructueux efforts à l'étude du développement de l'intelligence chez l'enfant, expose comment il fut amené à écrire une *Epistémologie*. Il retrace, en quelque sorte, l'itinéraire qu'il a suivi, et la nature de ses recherches touchant, d'une part, l'histoire de la pensée scientifique, et, d'autre part, la psychogénèse des opérations intellectuelles.

Le grand intérêt des deux volumes ainsi consacrés à l'épistémologie génétique, c'est qu'ils s'adressent autant aux épistémologistes qu'aux psychologues. Ils apportent, à cet égard, comme un renouvellement, un rajeunissement de maintes questions.

Dans le tome I, après une cinquantaine de pages relatives à l'objet et à la méthode de l'épistémologie génétique, l'auteur aborde l'étude de la pensée mathématique (la construction opératoire du nombre; la construction opératoire de l'espace; la connaissance mathématique et la réalité)...

Dans le tome II, nous trouvons l'analyse de la pensée physique (Nature des notions cinématiques et mécaniques : le temps, la vitesse et la force; conservation et atomisme; le hasard, l'irréversibilité et l'induction; les enseignements épistémologiques de la microphysique; les problèmes de la pensée physique; réalité et causalité)...

Les attitudes idéalistes, par *Robert Blanché*, Professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse. Un vol. de VIII-140 pp. in-8 jésus, de la Nouv. Encycl. philos. Presses Uni-

versit. de France, 1950. Prix : 200 fr. — Au cours de son récent ouvrage sur *la Science physique et la réalité*, l'auteur s'interrogeait sur la connexion qui paraît unir, dans la pensée moderne, le développement de la physique et celui de la philosophie idéaliste. Il annonçait alors une étude sur *les attitudes idéalistes*. Cette étude, il nous l'offre aujourd'hui, sous forme d'un petit volume remarquable par sa mise au point : une sobre élégance d'écriture, sans vain jargon de spécialiste. Ce que j'appellerais volontiers un plaidoyer pour l'esprit de finesse : car c'est l'esprit de géométrie, au sens où l'entendait Pascal, qui durcit, en *doctrines* intransigeantes, des *attitudes* respectivement légitimes et les présente comme contradictoires. Attitude réaliste, attitude idéaliste.

Le physicien contemporain prend de plus en plus nettement conscience qu'il se trouve devant un « donné » qui ne se définit tout entier ni par la prospection, ni par la réflexion. Sans doute, d'une manière générale, le savant penche-t-il davantage vers le réalisme, et le philosophe davantage vers l'idéalisme. A chacun son climat. Mais toute exagération dans un sens ou dans l'autre conduit à une impasse, sinon à une absurdité. Bref, répétons-le, si les doctrines s'excluent mutuellement, les attitudes — au contraire — se complètent. Le travail scientifique, par son exemple, qu'il le veuille ou non, invite à rompre une fausse alternative. Le philosophe devrait bien, de cet exemple, faire son profit.

Après avoir analysé les rapports de l'*être* et du *connaître*, l'auteur envisage un sens très usuel du mot « idéalisme » : la recherche d'un idéal. Et cela le mène à montrer que la théorie des valeurs, tout comme la théorie de la connaissance, doit se frayer un chemin entre le réalisme de l'*en-soi* et un subjectivisme du *pour-nous*. On y parvient grâce à la notion (assez kantienne) d'une législation de la Raison. Seule, l'universalité du sujet *voulant* peut assurer l'objectivité des fins auxquelles il tend.

Hasard et probabilités, par *Pius Servien*. Un vol. de 140 pp. in-8 jésus. Nouv. Encycl. philos. Presses Universit. de France, Paris, 1950. Prix : 200 fr. — L'auteur, membre de l'Académie des Sciences de Roumanie, est fort connu, tout autant par ses travaux scientifiques que par ses études sur l'esthétique et la poésie. Il n'a pas écrit moins de quatre volumes, déjà, concernant le hasard et les probabilités. C'est assez dire que celui qui est offert aujourd'hui au public cultivé comporte la plus parfaite mise au point qui se puisse souhaiter.

A notre avis, dit-il en substance, la théorie des probabilités est la base de toute science. Il convient de l'interroger si l'on veut voir clair dans certains mystères fondamentaux qui troublent la science actuelle.

Le hasard, chez les penseurs antérieurs, semblait un concept du ressort des seuls mathématiciens. Or Pius Servien soutient qu'il est irréductible aux mathématiques : car le domaine mathématique est à base d'égalité, tandis que celui du hasard exclut, au contraire, l'égalité. L'auteur apporte, chemin faisant, des vues très originales sur la loi de Gauss et sur le quantum de Planck.

Sous la forme vraiment nouvelle que lui donne Pius Servien, apparaît le sens profond de la théorie des probabilités, l'explication de son universalité... Elle est un pont jeté entre le monde des observables, et le monde suprême de notre langage : celui des mathématiques...

L'unité de la Psychologie (Psychologie expérimentale et Psychologie clinique), par *Daniel Lagache*, Professeur à la Sorbonne. Un petit vol. de 65 pp. in-8 jésus. Presses Universitaires de France, Paris, 1950. Prix : 150 fr. — Il n'y a pas plusieurs physiques, ni plusieurs chimies. Il ne devrait pas y avoir plusieurs psychologies. Comment réaliser l'unité dans ce domaine? M. le Professeur Lagache s'est posé la question dans une leçon inaugurale de son cours en Sorbonne (nov. 47). Il la reprend aujourd'hui avec de plus amples développements. Il dresse d'abord un inventaire assez complet des groupes ou écoles.

Sur le plan de la recherche, deux attitudes, deux manières de travailler : psychologie expérimentale et psychologie clinique (ce dernier terme, malgré sa résonance médicale, comporte tout aussi bien l'étude des conduites adaptées que celle des conduites anormales). L'auteur montre que ces deux conceptions se complètent, se prêtent un mutuel appui. « La clinique a essentiellement une fonction de prospection et d'application. L'expérimentation représente un stade terminal de l'investigation scientifique. » Le conflit entre psychologie expérimentale et psychologie clinique apparaît, en fin de compte, comme un stade *dépassé* de l'histoire de la psychologie.

Pensée implicite et perception visuelle, par *Jacques Paliard*, pro-

fesseur à la Faculté des Lettres d'Aix. Un vol. de 130 pp. in-8 jésus. Nouv. Encycl. Philos., Press. Universit. de France, 1950. Prix : 200 fr. — « Nous avons cherché, dit l'auteur, à montrer que le fait de percevoir enveloppe la connaissance, la raison et l'ordre, à tel point que l'illusion elle-même n'est pas un pur désordre, mais un ordre inversé : elle emprunte encore à la loi pour la contredire. Il nous a plu d'envisager la perception surtout sous cet aspect noétique. » Dans cette intention, ajoute-t-il, « nous avons suivi un petit chemin assez montant, et raboteux quelquefois... Nous sommes allé de la suggestion esthétique à l'implication logique, de celle-ci à la structure, pour apercevoir enfin dans la structure l'essence du connaître, qui est ingénérable et ne s'explique pas... Il nous est arrivé de suivre aussi le mouvement inverse : l'essence tombe à la structure, et la structure s'enveloppe dans la multiplicité sensible. Ainsi, la dualité et l'équivoque sont partout. Elles sont dans la méthode elle-même et dans la pensée du philosophe réfléchissant sur la perception. N'est-ce pas que cette conscience perceptive n'émerge de l'existence vitale et n'est un moment vers l'épanouissement du savoir que parce que la vie humaine enveloppe déjà en elle de quoi se réfléchir, s'exprimer et se dépasser »?

(Série d'études sur : Equilibre d'implication et connexion des jugements perceptifs; le verbe et la perception; l'analogie structurelle; le relief et la vérité de la perception...)

Le spiritualisme existentiel de René Le Senne, par *Jean Paumen*, docteur en philos. et lettres, chargé de recherches au fonds national belge de la Recherche scientifique. Un vol. de 70 pp. in-8 jésus. Bibl. de philos. contempor., Presses Universit. de France, Paris, 1950. Prix : 120 fr. — M. René Le Senne, professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut, a publié en 1925 une *Introduction à la philosophie;* en 1930, il a édité sa thèse principale, désormais classique, sur *le Devoir*, ainsi qu'une thèse complémentaire : *le Mensonge et le Caractère*. Puis, en 1934, *Obstacle et Valeur;* en 1939, une nouvelle version de son Introduction à la Philosophie; en 1942, un *Traité de Morale générale;* en 1945, un *Traité de Caractérologie*, qui fit époque. Cela, sans préjudice de nombreux articles et communications dont *les Etudes philosophiques* (dans leur numéro de janv.-mars 1948) ont dressé la liste.

Est-il légitime d'appeler « spiritualisme existentiel » la philosophie qui s'exprime dans cet important ensemble d'écrits? M. Jean Paumen le pense et s'efforce, par une fine analyse, de justifier cette formule. Il est amené, en cours de route, pour mieux *situer* René Le Senne, à passer en revue les diverses variétés d'existentialisme; et il s'en acquitte fort bien, sachant définir, en quelques lignes justes et précises, des conceptions parfois très complexes. L'itinéraire spirituel de René Le Senne est dessiné par un « jeune » particulièrement lucide, qui sait démêler aussi bien les influences que l'originalité, chez le penseur qu'il étudie. Tout ce qu'il dit d'Hamelin, de Rauh, notamment, témoigne d'un sens des nuances assez rare. Même impression quand il nous parle des doctrines respectives d'Hamelin et de Bergson, « réconciliées » dans la philosophie de René Le Senne; ou encore (§ VIII) de l'idée de Dieu...

D'une manière générale, ce petit livre fait autant d'honneur, toutes proportions gardées, à celui qui l'écrivit qu'au penseur auquel il est consacré. Loin d'être un dithyrambe continuel, il offre — spécialement dans sa conclusion — plus d'une réserve ou d'une critique. Mais c'est quand même un hommage délicat, rendu à « l'auteur d'une œuvre philosophique dont la profondeur et l'originalité forcent le respect »...

La philosophie du Libéralisme, par *Emile Mireaux*, de l'Institut. Un vol. de 350 pp. in-8 jésus. Bibl. de philos. scientif., Flammarion, Paris, 1950. Prix : 475 fr. — Le savant auteur de ce livre a voulu dégager le véritable visage du libéralisme, qui, nous dit-il, fut souvent défiguré, caricaturé... Il en examine les différents aspects, au cours des âges et selon les doctrines. Une enquête historique et critique lui permet d'aboutir à quelques propositions fondamentales. Et tout d'abord à ce postulat : que l'homme est un être social et libre... Les humains ont toujours vécu en groupes organisés. Partir de l'individu pour définir la société, c'est une illusion naïve. Mais inversement, il est excessif de présenter le groupe comme une réalité première, dans laquelle l'individu serait totalement absorbé. En fait, il faudrait concevoir individu et société comme deux termes corrélatifs. De là résulte une seconde proposition : l'obligation, source du Droit, est immanente à la conscience personnelle...

Le libéralisme, tel que le conçoit et le définit M. Emile Mireaux, ne

saurait se confondre avec un individualisme radical. Il se fonde sur la notion de *personne* (morale et sociale, c'est tout un), pour qui l'obéissance à l'obligation du droit représente la manifestation peut-être la plus typique de la volonté libre. L'impératif du droit serait, en effet, une intuition fondamentale, l'expression de la Raison pratique. Troisième proposition : l'ordre social, matériel et spirituel, est, pour une large part, l'œuvre spontanée de l'activité libre des individus.

L'ordre naturel est, dans les cadres de l'ordre juridique, l'ordre voulu par tous les individus libres qui constituent la société. Il évolue, d'ailleurs, quant à son *contenu* contingent. En ce qui concerne la conception que l'on peut se faire de l'Etat, une quatrième proposition le définira comme le gardien de l'ordre juridique, l'ordonnateur de l'ordre réglementaire, complémentaire de l'ordre naturel.

Une philosophie du libéralisme est donc ainsi dégagée par ce livre. Soit pour la soutenir, soit pour la discuter, il faudra désormais compter avec la thèse qu'un auteur qualifié nous présente...

Introduction à la Philosophie de l'Individu, par *Henri Bouchet*. Un vol. de 270 pp. in-8 jésus. Flammarion, Paris, 1950. Prix : 380 fr. — William James protestait déjà contre « le primat monstrueux conféré aux concepts universels », dans tous les ordres d'idées. Que les philosophes, depuis Socrate, disait-il, aient lutté à qui mépriserait le plus la connaissance du particulier et vénérerait le plus la connaissance du général, voilà qui passe l'entendement. « Car, enfin, la connaissance la plus vénérable ne doit-elle pas être celle des réalités les plus vénérables?... Et y a-t-il une réalité précieuse qui ne soit concrète et individuelle?... » On en pourrait discuter...

Quoi qu'il en soit, M. Henri Bouchet, qui nous a donné l'an dernier un utile ouvrage sur l'*Individualisation de l'Enseignement*, aborde aujourd'hui résolument la question de l'individualité, en tant que problème central de la philosophie et de la science. Comme le penseur polonais Augustin Jakubisiak (1884-1945) à la mémoire duquel il a dédié son livre, il souhaite d'établir un lien solide entre science et métaphysique. De fait, il expose un système pluraliste, une sorte de « monadologie » qui se réclame assez ouvertement de Leibniz. Il entend que la métaphysique ne se dérobe point devant les problèmes posés par la biologie et la microphysique. Prêchant d'exemple, il s'attache à réhabiliter l'individuel en tous domaines. Il est amené, bien sûr, à examiner toutes les autres thèses philosophiques qui, au moins pour l'humain, ont mis l'accent sur l'individu. C'est ainsi qu'il présente un clair exposé, suivi d'une critique, sur l'existentialisme, et spécialement sur l'existentialisme sartrien. Il y a là des pages (65 à 83) vigoureuses et nuancées. Il discute, ensuite, l'existentialisme thomiste de M. Maritain, puis le personnalisme d'Emmanuel Mounier. Entre temps, et par contraste, il soutient (chap. IV) que le Marxisme, d'inspiration hégélienne, sacrifie délibérément l'individu à des fins statocratiques. Résumant, au début de la deuxième partie, les étapes ainsi parcourues, il reprend alors le problème général de l'individualité. C'est là où son leibnizianisme, appuyé sur les conceptions de Jakubisiak, prend une étonnante ampleur. Toute la suite du livre n'en sera que l'application à divers problèmes, dont celui de l'éducation, sans oublier les énigmes du monde vivant (chap. IX) et mainte autre question...

Cette œuvre, d'une grande hardiesse métaphysique, ne saurait convaincre tout le monde. Mais si l'on voulait en entreprendre la discussion, il faudrait y apporter autant de sérieux et de profondeur qu'en témoigne Henri Bouchet.

Le Personnalisme, par *Emmanuel Mounier*. Un vol. (nº 395) de la collection « Que sais-je? ». 136 pp. in-16. Press. Universit. de France, Paris, 1950. — Emmanuel Mounier, l'auteur du *Traité du Caractère* (aux édit. du Seuil), animateur de la revue *Esprit*, a déjà consacré plusieurs ouvrages à la philosophie personnaliste, depuis son manifeste de 1936 (chez Aubier)...

Le petit livre qu'il donne aujourd'hui au public reprend avec une entraînante conviction et une méthodique clarté les thèmes essentiels du personnalisme. Aucune rigidité doctrinale, aucun dogmatisme. Il s'agit avant tout d'une attitude morale que peuvent adopter, pour des raisons différentes, tous les hommes de bonne volonté, de quelque horizon philosophique qu'ils viennent.

Ne pas s'isoler, ne pas s'évader, certes. Mais, d'un autre côté, demeurer *autonome*, au meilleur sens du terme. Réfléchir pour s' « engager », savoir ce que l'on veut... et pourquoi.

Dans une époque de plus en plus écrasée par ce qu'elle croit être des fatalités, il est urgent de dénoncer

l'esprit de servitude et ses formes larvées. Un certain goût passif de l'autorité, les adhésions aveugles aux consignes des partis, l'indifférence docile des masses désorientées, tout cela nous révèle un recul de l' « homme libre ». Il faut, conclut Emmanuel Mounier, en reconstituer l'espèce. C'est à quoi s'emploie, précisément, ce petit bréviaire plein de pensées généreuses et fortes.

Psychologie, Marxisme, Matérialisme. Essais critiques, par *Pierre Naville*. Deuxième édition, revue et augmentée. Un vol. de 315 pp. grand in-8°. Marcel Rivière, Paris, 1948. — Voici la réédition, revue et augmentée, d'un ouvrage paru en 1946 et qui eut de nombreux lecteurs. Deux études nouvelles ont été ajoutées : l'une concernant Henri Bergson, — spécialement dans sa position vis-à-vis du catholicisme, mais aussi vis-à-vis des sciences positives. Etude critique sévère, mais non sans nuances...

« Que si l'on veut, dit l'auteur, faire le bilan de cette œuvre, il faut bien admettre qu'elle n'ajoute rien à nos connaissances, ni à nos méthodes. Elle résulte de tendances régressives de la pensée humaine, s'exerçant au sein d'une société qu'elle ne comprend pas, sur une science dont elle déforme l'objectif, à la limite d'un mysticisme dont s'auréole une civilisation condamnée. Ce philosophe, qui prétend saisir tout le réel, n'en aura au contraire retenu qu'un reflet bien particulier, un mirage... »

L'autre étude est consacrée à l'œuvre de Georges Politzer. Hommage rendu à la mémoire d'un héros, mais aussi d'un penseur lucide et probe, dont Pierre Naville nous retrace l'itinéraire intellectuel. C'est encore, par la force des choses, une critique du bergsonisme, puisque l'effort de Politzer est parti d'une discussion de la psychologie et de la philosophie bergsoniennes pour en arriver au matérialisme dialectique.

C'est l'occasion, pour l'auteur, d'exposer ses propres préoccupations et ses préférences en matière de psychologie *concrète*. On relira avec intérêt dans ce volume les études qui figuraient dans l'édition primitive : causalité mécanique et causalité psychique; psychologie moderne et matérialisme dialectique; la psychanalyse; à propos de diverses « théories de la connaissance »; le problème de la conscience dans la biologie contemporaine, etc...

Cette réédition porte la date de 1948. Je m'excuse de n'en avoir pas parlé plus tôt. Mais elle ne m'est parvenue qu'en fin décembre 1949, à un moment où ma chronique de février était déjà partie chez l'imprimeur...

La Sagesse de Confucius, par *Lin Yutang*. Un vol. de 255 pp. in-8 écu, de la collection « Orient », aux éditions Victor Attinger, Paris, 1949. Prix : 420 fr. — Voici, sur la vie et la pensée de Confucius, un ouvrage sérieux, méthodiquement construit, publié par un auteur dont la compétence et l'érudition ne sauraient être discutées.

Dans l'Introduction, nous trouvons (p. 40) l'avertissement suivant (que je résume) : C'est une erreur que d'entreprendre l'étude de Confucius par les *Analectes* (ou Entretiens); car ils sont un mélange sans ordre des propos du grand Sage chinois. Ces propos furent parfois détachés d'un contexte qui les rendait mieux compréhensibles. De plus, certains passages sont issus de compilations ultérieures. Bref, c'est comme l'émiettement d'une pensée, d'ailleurs riche en enseignements et en sujets de méditation.

Ici, Lin Yutang a voulu nous donner une vue générale. Il y parvient, non seulement grâce à une importante étude d'ensemble, mais encore en choisissant dans l'œuvre confucéenne, pour nous les traduire, des essais et des discours suivis, sur un thème bien déterminé. Le chapitre II est réservé à une *Vie de Confucius* (par Sze ma Ts'ien). Les textes fournis dans la suite du livre sont présentés, commentés avec soin. Nous voyons s'ordonner autour d'un centre proprement philosophique toute une série d'applications à la morale personnelle, familiale, nationale, à l'éducation et à la politique.

Enfin, pour parfaire l'exposé de la pensée confucéenne, le chapitre XI contient quelques pages extraites de Mencius, le plus pur interprète du maître.

Accessible à un très vaste public, le travail de Lin Yutang apportera aux philosophes et moralistes des précisions extrêmement importantes.

Traduit de l'anglais par Th. Bridel-Wasem, il se lit avec beaucoup d'agrément et de profit.

L'espoir est pour demain. Essai sur l'existence. De l'Univers à l'Homme, par *J.-A. Trégastel*. Un vol. de xv-332 pp. grand in-8°, chez Arnette, 2, rue Casimir-Delavigne, Paris (VI°) (1950). Prix : 500 fr. — Un médecin de valeur a voulu s'abriter — je ne sais pourquoi — derrière le pseudonyme de J.-A. Trégastel pour écrire ce gros livre. Œuvre assez particulière qui constitue comme l'inventaire de ce que peut avoir assimilé, au milieu du

xxe siècle, un esprit très cultivé, dans l'ensemble de la philosophie, des sciences et de l'histoire.

L'ésotérisme de Dante, par *René Guenon*. 3e édition. Un vol. de 75 pp. grand in-8°. Les éditions traditionnelles, 11, quai Saint-Michel, Paris, 1949. Prix : 240 fr. — Voici la troisième édition d'une étude de René Guénon sur le sens caché de l'œuvre de Dante. Au témoignage même de l'immortel auteur de *la Divine Comédie*, il faut, en effet, chercher au delà du texte une signification profonde. Or, tous les travaux antérieurs de René Guénon l'ont préparé, mieux que personne, à une aussi délicate exégèse. Il nous la présente d'ailleurs sans dogmatisme. Il entend même borner son ambition à fournir un point de départ pour des recherches ultérieures...

Livres reçus. — *Essai sur la défense de l'âme*, par Richard Grein. Un vol. de 190 pp. in-8 jésus. André Bonne, Paris, 1950. — *La Fraternité blanche universelle*. Une plaquette de 40 pp. grand in-8° avec illustrations et photogr. hors texte. A Sèvres, 2, rue du Belvédère-de-la-Ronce, 1949. — *Amours, Sagesse et Vérité*. par Michaël Ivanoff. Avec une préface de Wilfrid René Chéttéoui. Introduction de Lanza del Vasto. Collection de « l'Ecole divine ». Première série de conférences improvisées par l'auteur, sténographiées et publiées par un groupe de disciples. XXVII-220 pp. in-8 carré, avec nombreux hors-textes en couleurs et illustrations. Editions Izgrev, 1949. F. B. U., 2, rue du Belvédère-de-la-Ronce, Sèvres (S.-et-O.). — *Les sept lacs de Rila*. Préface d'Alfred Laumonier. 2e série de conférences. 245 pp. in-8 carré (illustré). Même auteur. Mêmes éditions. — *L'alchimie spirituelle*. Préface du Maha Chohan. 3e série de conférences. 260 pp. in-8 carré (illustré). Même auteur. Mêmes éditions. Chaque volume : 375 fr.

Revues et périodiques

La Pensée. Revue du rationalisme moderne. Nouvelle série. N° 27, nov.-déc. 1949 (64, boul. Blanqui, XIIIe). Le n° : 120 fr.; abt : 600 fr. par an. — Noté au sommaire : Staline, homme de science (Georges Cogniot); Un grand savant russe : I. P. Pavlov (par R. Koupalov, trad. G. Cogniot. Bon exposé sur les travaux, si importants, de Pavlov, en psycho-physiologie); Révolution culturelle en Roumanie (J. Lévy et Y. Neefs), etc. Parmi les chroniques, signalons celle sur l'Astrologie, par R. Maublanc, sur l'Art, par F. Jourdain et R. Maublanc; des pages de polémique sur : l'Histoire (par Jean Bruhat), sur la Science désincarnée (G. C., relatant un article de P. Alfaric, en réponse à H. Lévy-Bruhl)...

Revue de Psychologie des Peuples. Rev. trimestrielle (Boîte postale 258, Le Havre. Abt : 500 fr. par an). N° de nov. 1949. — Au sommaire : La conscience morbide des peuples (J. Chaix-Ruy); Comment les Allemands ont vu le peuple français, de 1919 à 1939 (E. Ludovicq); Géographie humaine de l'Alsace (P. Marthelot); un exemple d'assimilation psychologique : les Slovaques de Hongrie (B. Le Calloch); les caractères nationaux dans les révolutions européennes (A. Joussain); Bibl. critique, etc...

Culture humaine. Revue mensuelle. J. Oliven, édit., 65, av. de La Bourdonnais, Paris (VIIe). Abt : 550 fr. par an. — N° de janv. 1950. Noté au sommaire : Le message de Romain Rolland (J. Poucel); Psychol. de l'adolescente (Renée Lebel); Le mythe de l'indépendance féminine (Marc Augeard); les joies intérieures (A. Fayol), etc...

N° de février 1950. Noté au sommaire : L'éducation de la jeune fille (Elis. Huguenin); La conquête d'une culture efficace (Dominique Mérange); Les cercles d'entretien (J. Nadal); Les évadés (A. Fayol), etc...

Bulletin international des Sciences sociales. Publication de l'Unesco (bilingue franç.-angl.). Vol. 1, n° 1-2, Paris, 1949. — Noté au sommaire : L'Unesco et les sciences sociales; activité du Centre national de la Recherche scientifique dans le domaine des sciences sociales (L. Kopelmanas); les problèmes démographiques et les états de tension internationale (Prof. S. Chandrasekhar); etc...

N° 3-4, Paris, 1949. Noté : La Sociologie et la Psychologie en France (G. Le Bras); et nombreuses informations...

S. E. T. Structure et Evolution des Techniques (54, rue de Seine, Paris, VIe). Bulletin n° 12, déc. 1949. — Noté au sommaire : L'Economie humaine dans la structure de l'univers (Ed. Ducassé); Informations et textes de « pré-annonce » des ouvrages sous presse. Etc...

Etudes nietzschéennes. Cahier trimestriel. N° VI-VII (sept. 49). Une

brochure de 82 pp. in-8° (ronéotypé). Aix-en-Provence, 1, Traverse Sylvacanne. — Au sommaire : Texte et commentaires sur *les Contempteurs du corps; Ma vie* (Opuscule de jeunesse, jusqu'ici peu connu en France); Les lettres de Louise Ott (Fr. Kroekel); Nietzsche et les femmes (M. P. Nicolas); Philosophie de la vie ascendante (R. Richter et H. Hartmann); Nietzsche et Spencer (H. Hartmann et A. Quinot), etc...

Cahiers Internationaux de Sociologie (Aux Edit. du Seuil), vol. VII, cahier double, 4e année, 1949. — Noté au sommaire : Groupement social et classe sociale (G. Gurvich); Sociométrie et Psychologie (R. Zazzo); Enquêtes du Centre d'Etudes Sociologiques : Sur la situation juridique de l'enfant (R. Houin); sur la cohésion fonctionnelle des groupes restreints (P.-H. Maucorps); sur la vie envisagée du point de vue sociologique (Arnost Blaha); la personne et le mythe (P. Métais); vue d'ensemble sur l'Histoire (F. Bourricaud), etc...

QUESTIONS MILITAIRES

LE SENS DE LA COALITION. — Peu importe que ce soit à Clemenceau ou à Foch que doive être attribuée la boutade fameuse : « J'admire beaucoup moins Napoléon depuis que je sais ce que c'est qu'une coalition. » Ne s'impose-t-elle pas chaque jour à l'esprit à la vue des difficultés qu'éprouvent à se mettre d'accord, non seulement les Alliés d'hier, mais aussi ceux d'aujourd'hui, et même sur les questions les plus simples ou les plus urgentes.

C'est qu'un nationalisme étroit et exclusif étouffe et paralyse ce que nous appellerons *le sens de la coalition.* On en arrive à oublier la nécessité de subordonner les volontés particulières au but qui a motivé la coalition et parfois de sacrifier momentanément les intérêts nationaux à un intérêt général supérieur.

Ce sens de la coalition est aujourd'hui spécialement nécessaire aux chefs militaires, puisqu'on ne conçoit plus de guerre de nation à nation — si tant est qu'il y ait jamais eu de telles guerres. Certains des nôtres l'eurent dans le passé au plus haut degré, un Joffre et un Foch, par exemple, qui durent même le défendre parfois contre les hommes politiques.

On en trouverait des exemples non moins remarquables dans un passé plus récent encore, d'autant plus remarquables que nos généraux étaient entourés de l'atmosphère créée autour de l'armée française par le désastre de 1940.

C'est notamment ce sens de la coalition qui valut en Italie au général Juin une autorité morale et un prestige incontestés.

L'*Histoire de la 1re Armée Française*, du général de Lattre de Tassigny (Plon, 1949, in-8, de VI-671 p., avec 17 cartes et 83 illustrations), si intéressante à tant de points de vue, nous offre maints exemples des occasions, toujours délicates, qu'eut son chef de le mettre en œuvre. On ne saurait trop en conseiller l'étude.

Inspirés sans doute par une certaine méfiance, les plans du Haut Commandement américain ne prévoyaient pour notre armée

qu'un rôle tout à fait secondaire et nous plaçaient le plus souvent en seconde ligne. Or, tant par un « réflexe de fierté nationale » que pour affirmer et prouver que nous méritions toujours d'être traités sur le même plan que les autres Allés, nous désirions être placés en première ligne, de façon à contribuer effectivement à la libération de notre territoire et, si possible, à « arriver premiers dans la course » aux objectifs successifs.

Fallait-il sacrifier cette ambition pour suivre aveuglément des plans élaborés à notre insu? — ou bien, comme le voulaient certains, imposer notre volonté sans nous soucier des réactions possibles? — ou plutôt ne fallait-il pas s'ingénier à concilier l'obéissance à ces plans avec notre souci de prestige?

C'est cette solution qu'adopta le général de Lattre et qu'il fit triompher envers et contre tous pendant les neuf mois de la campagne « Rhin et Danube ».

Il est évidemment impossible d'exposer ici les multiples circonstances qui opposèrent les deux tendances, de l'organisation de la poursuite des armées allemandes évacuant le Sud de la France après la prise de Marseille et de Toulon jusqu'à la prise de Stuttgart et d'Ulm.

Deux exemples suffiront à faire sentir la manière du commandant de la 1re Armée Française.

On se rappelle l'émotion que causa en décembre 1944 la contre-offensive Runstedt dans les Ardennes. La surprise et l'ébranlement momentané du dispositif allié furent tels que, lorsque des indices précis firent entrevoir l'éventualité d'une contre-offensive analogue en Alsace, le Haut Commandement américain envisagea d'y parer par l'abandon de Strasbourg ainsi que des portions d'Alsace récemment reconquises et par le repli des forces franco-américaines à l'O. des Vosges. A cette nouvelle, et sans s'être concertés, le Chef du Gouvernement Provisoire et le commandant de la 1re Armée réagissent de la même façon : nous devons nous maintenir à Strasbourg, coûte que coûte. Mais, « placé dans le cadre d'une coalition et tenu d'en respecter les règles », le général de Lattre tient essentiellement à ce que « les mesures qui seront prises s'insèrent dans un plan d'ensemble adopté en accord avec le commandement américain ». Il lui faudrait donc obtenir qu'une division américaine assure la couverture de son flanc gauche et le relie au gros des armées alliées. La lettre qu'il écrit au général de Gaulle pour lui demander d'intervenir dans ce sens, lettre que celui-ci « appréciera peu » tout en donnant satisfaction à cette demande, est bien caractéristique : « Cet accord, y lit-on, me permettrait de concilier mon devoir de général français à l'égard de mon pays, de l'honneur de mon armée et de vous, mon chef politique et militaire, devoir que je ferai passer avant tout, avec mon devoir de soldat, mon devoir de discipline à l'égard du commandement

suprême des armées alliées... » L'accord est obtenu d'autant plus aisément que le général Patch, commandant l'armée voisine, et le général Devers, commandant le groupe d'armées, ont éprouvé, au cours des opérations antérieures, l'absence de particularisme et l'esprit de camaraderie du chef français : la rupture du dispositif sera évitée et Strasbourg sera sauvé. « Ainsi, peut écrire le général de Lattre, achève de se régler une crise dramatique. Elle prend fin par un resserrement de nos liens d'amitié et de confiance avec nos alliés, liens que l'action va porter à un degré jamais atteint d'intimité. »

En mars 1945, la situation s'étant rétablie, il s'agit de passer le Rhin. Eisenhower prépare une action des groupes d'armées Montgomery et Bradley visant à encercler la Ruhr. Le groupe d'armées Devers se bornera à appuyer cette action à droite, les Français assurant la couverture du flanc droit du dispositif sur le Rhin et y constituant un front passif au N. de la Lauter. Mais participer à l'invasion de l'Allemagne n'est-il pas pour eux un devoir et un droit?... Il faudrait pour cela obtenir tout d'abord un créneau sur la Lauter, puis un créneau sur le Rhin palatin. Justement Devers demande à la 1re Armée d'étayer son attaque sur la Lauter. C'est « le cheveu de la Fortune ». Le général de Lattre le saisit. « Théoriquement, dit-il au divisionnaire chargé de l'opération, le général Guillaume, ton front se termine sur la Lauter en sifflet; débrouille-toi pour qu'il se termine en tromblon... » Effectivement l'attaque est menée si vigoureusement par nos tirailleurs et par nos tabors qu'elle devance la droite des Américains jusque dans leur propre secteur. Il est impossible de leur forcer la main plus élégamment. Ils le reconnaissent loyalement et acceptent qu'une de nos unités entre en Allemagne avec eux.

Mais, pourvus de puissants moyens de passage, ne vont-ils pas nous devancer de l'autre côté du Rhin, et, ce qui est plus grave pour nos projets ultérieurs, nous gagner de vitesse sur les routes de Karlsruhe et de Stuttgart?... A force d'énergie et d'audace, on réalisera l'impossible : trente-six heures après que l'ordre en est donné, le corps d'armée de Montsabert, utilisant des moyens de fortune, prend pied en pays de Bade. Une fois de plus, le général de Lattre a réussi à préparer les victoires futures sans troubler les plans alliés, mais, au contraire, en en facilitant l'exécution.

C'est toujours de la même manière très française, à la fois loyale et extrêmement souple, que le résultat est obtenu, non pas en brandissant nos prétentions et en affirmant brutalement ce que nous considérons comme nos droits et notre intérêt national, mais tout d'abord en gagnant la confiance de nos alliés par une loyauté parfaite, par une franchise absolue, par un esprit de camaraderie, poussé quand il le faut jusqu'au sacrifice, par la

cordialité dans les relations journalières. Le chef estime-t-il nécessaire de rechercher un résultat particulier, il tâche, après s'être assuré que le but visé n'est pas à l'opposé des buts de la coalition, d'en convaincre les Alliés. Puis, l'heure de l'initiative venue, il veille à ce que cette initiative ne contrecarre pas les intentions du Commandement supérieur, mais seulement qu'elle les dépasse, au besoin par un effort supplémentaire et de telle façon que ce Commandement y trouve également son bénéfice et lui en soit reconnaissant.

N'est-ce pas en cela que consiste le sens de la coalition?...

La leçon est bonne à méditer — et pas seulement peut-être par les militaires.

Général Lestien.

La grande marche, par *Jean-Marc Lambert* (Gallimard, 1949, in-12, 316 p., 360 fr.). — Il s'agit de « la grande marche virile des commandos », qu'exalte le chant des parachutistes, cette vie faite « de petits courages répétés et d'abnégation quotidienne », dont l'amitié entre camarades de misère et de combat est le ressort principal, et qui, à certaines heures, prend l'allure d'une véritable vie de reitres. L'auteur, qui, en 1943, alla la chercher par delà l'Espagne inhospitalière et la vécut dans les camps d'Afrique, puis dans la sanglante campagne des Vosges et dans la poussée à travers l'Allemagne vaincue, la dépeint, sans souci de briller et d'éblouir comme sans crainte de scandaliser, avec un accent de vérité que rendent rarement les livres de guerre.

Les Bombardiers attaquent, par le maréchal de l'Air *Sir Arthur Harris* (Plon, 1949, in-16, 248 p., 300 fr.). — On s'étonnerait si, écrits par le Commandant en chef des Forces de bombardement anglaises, ces aperçus sur l'histoire du bombardement stratégique n'en démontraient pas l'importance capitale. Mais, indépendamment de maintes précisions intéressantes pour les aviateurs, ils nous apportent bien d'autres enseignements : ils nous apprennent notamment que les succès du bombardement résultèrent du perfectionnement des méthodes plus que de l'augmentation du nombre des avions, que le progrès de ces succès fut loin d'être aussi régulier et continu qu'on pourrait le supposer, et que l'influence des Bureaux ne fut pas moindre en Angleterre qu'en France.

Les Classiques de l'Art Militaire : Monluc (Berger-Levrault, 1949, in-16, XXXIII-213 p., 360 fr.). — De cet incontestable « classique » que sont les *Commentaires*, on publie deux extraits caractéristiques : le récit de la bataille de Cérisoles et celui du siège de Sienne. A défaut de leçons d'art militaire d'une application actuelle, ces récits nous offrent du moins de curieux et vivants tableaux des guerres du XVIe siècle, écrits dans une langue drue, qui allie de façon singulière astuce et naïveté.

Collet des Tcherkesses, par *Anne Collet* (in-12, 255 p., Corréa, 1949). — Le général Collet est très mal connu en France, sa carrière prestigieuse s'étant entièrement déroulée au Levant et les événements de 1941 en Syrie ayant été fâcheusement déformés par les polémiques. En évoquant, en termes profondément émouvants et avec les détails les plus pittoresques, les vingt années d'une vie conjugale dont le bonheur fut payé de douloureux sacrifices, sa veuve exalte l'amour, le patriotisme exclusif et l'héroïsme de cet admirable soldat, véritable figure de légende.

Ils étaient du Prytanée, par le *Col. Paquier* (in-12, 127 p., avec illustrations, vendu au bénéfice de la Caisse de secours du Prytanée, 185, rue de Grenelle). — Il est quelque peu audacieux, quoique pas tout à fait inexact, de présenter Descartes, le prince Eugène, Berwick, l'avocat général Séguier, comme des anciens du « Prytanée ». Les « Brutions » comptent, parmi les héros militaires du XIXe et du XXe siècle, assez de glorieux anciens — à commencer par ceux dont le colonel Paquier esquisse ici la figure, un Galliéni, un général Testart, un capitaine Williame, etc. — pour illustrer leur tradition, cette tradition faite de sincérité, de volonté, de courage, d'esprit d'ini-

tiative, et surtout d'amitié entre camarades sortis de tous les milieux.

La guerre sous-marine au Pacifique, par *R.-J. Casey* (Arthaud, in-12, 1949, 300 p., avec 6 cartes et 12 illustr., 300 fr.). — Ouvrage de propagande publié en 1943, c'est-à-dire antérieurement aux progrès qui ont modifié du tout au tout les conditions de la lutte sous-marine, il ne peut guère être utilisé ni par les historiens ni par les spécialistes. Mais écrit par un excellent journaliste, habile à présenter détails pittoresques et anecdotes, il offre au grand public un tableau tout à fait vivant de la vie en campagne à bord des sous-marins et de la physionomie des opérations navales entre Américains et Japonais en 1942. Une importante préface encadre ce tableau dans un résumé précis des opérations dans le Pacifique de 1941 à 1945.

Au Maroc, par le *Général Gouraud* (Plon, 1949, in-12, XVIII-305 p., avec 3 cartes et 16 illustr., 375 fr.). — Lettres et carnet de route rédigés par Gouraud au cours de son séjour au Maroc de 1911 à 1914 et des opérations qu'il y mena sous les ordres du général Moinier d'abord, puis de Lyautey. Sans prétentions littéraires, ils constituent un document utile sur ces débuts de notre installation au Maroc ainsi que sur la psychologie de ce beau soldat.

Au bataillon de choc avec Georges Schlumberger, par *Michel Brousse* (in-12, 253 p., avec 15 illustr., Gallimard, 1949, 300 fr.). — Cet hommage à l'un des plus purs héros de la guerre doit être singulièrement émouvant pour ses proches et pour tous ceux qui l'ont connu. Hélas! peut-il être, pour les autres, plus que le rappel de tant d'autres ouvrages analogues : l'évasion de la France occupée, les prisons d'Espagne, l'engagement de l'armée d'Afrique, les combats de la Libération — avec toutefois ici une particularité : quelques pages sur « le grand commando de l'île d'Elbe »...

La Bataille de l'Atlantique, par *A. Thomazi* (Plon, 1949, in-16, 245 p., avec 7 cartes, 240 fr.). — Elle dura soixante-huit mois sans trêve ni repos. Elle avait pour enjeu la liberté des mers, condition de la victoire pour les deux principaux adversaires, Angleterre et Allemagne. Elle connut des alternatives contraires et des aspects sans cesse changeants. Elle vit apparaître des moyens nouveaux et exigea de part et d'autre autant d'esprit d'invention et d'adaptation que d'énergie. La technique et le moral tinrent un rôle aussi considérable. Pour la conter, l'historien devait se doubler d'un technicien. L'auteur est ici l'un et l'autre. Illustrée d'épisodes sobrement contés, son œuvre est aussi émouvante que remarquable de clarté et de précision.

La guerre 1939-40 à Lyon, par *G. Chapier* (Lyon, Imprimerie Nouvelle Lyonnaise, 1949, in-12, 120 p.). — Notes précises d'un chef de bureau de la préfecture du Rhône, qui évoquent heureusement l'aspect de la grande ville lors de la mobilisation de 1939 et de la débâcle de 1940.

Cahiers d'Histoire de la Guerre, fasc. 1 et 2 (Impr. Nationale, 1949, in-8, 64 et 80 p., 80 fr.). — Publiés par le Comité d'Histoire de la Guerre que préside M. L. Febvre, ces fascicules, sans périodicité fixe, sont l'œuvre d'historiens spécialisés. Ils offrent au public une documentation d'une valeur indiscutable. Les deux premiers de ces cahiers contiennent deux bibliographies critiques de M. Debyser, l'une sur la guerre 39-40 et l'armistice, l'autre sur la guerre en Afrique, des études de M. H. Michel sur Darlan et le débarquement allié, et de M. Castellan sur l'avènement de Hitler, les textes essentiels des accords concernant l'Afrique du Nord de 1940 à 1943, et des indications précises sur les principaux fonds d'archives à exploiter pour l'étude de la Guerre.

REVUES

Revue de Défense Nationale, nov. et déc. 1949. — Général Chassin, *Esquisse d'une stratégie mondiale.* Perspectives effrayantes sur l'éventuel conflit mondial entre Orient et Occident, guerre de laboratoires et guerre de robots (n'excluant pas l'action des forces armées), qui risquent d'aboutir à la destruction de notre civilisation. — Général Piollet, *L'équipement aérien du continent africain, élément de la stratégie mondiale.*

Revue Historique de l'Armée, juin et sept. 1949. — G. Castellan, *La Wehrmacht vue de France (sept. 1939).* Etude méthodiquement menée, basée principalement sur les documents du 2e Bureau français, d'un intérêt capital pour l'histoire et l'appréciation de nos plans militaires en 1939. — Colonel de Cossé-Brissac, *La Campagne de Russie.*

De Brest-Litovsk à Stalingrad. Conférences remarquablement claires et solidement documentées, données à l'Ecole supérieure de Guerre. — Capitaine Collenot, *La Deuxième Bataille de la Marne (juillet-août 1918).* Début d'une étude où l'auteur, ne se bornant pas à établir les faits, en cherche l'explication « dans le comportement des chefs, dans les réactions de leur intelligence, mais aussi de leur caractère » et que le meilleur juge en la matière, M. P. Renouvin, déclare « sobre, précise, serrée, pleine de promesses ».

DANS LA PRESSE

Confrontation. — Confrontant les aînés avec leurs cadets, Janine Delpech a mis cette fois (« Les Nouvelles littéraires », 9 février) Georges Duhamel en face de Marc Blancpain et de Jean Orieux.

« *G. D.* — Certains écrivains se retirent du siècle : je crois que leur œuvre en souffre, qu'ils ne tardent pas à s'en déprendre, comme l'a fait Maeterlinck. Pour moi, très tôt, j'ai choisi la vie complète, une famille, une profession.

« *J. D.* — A votre époque, la question du second métier pour les écrivains se posait-elle déjà?

« *G. D.* — Certes, pour moi et pour tous mes amis. J'ai payé quatre cents francs-or pour faire imprimer mon premier volume de vers, que je distribuais fièrement, et, jusqu'au quatrième volume, j'ai payé l'édition de mes livres. Voilà pourquoi je souris quand j'entends les débutants d'aujourd'hui se plaindre.

« *M. B.* — L'éditeur se trouve, mais le prix de la vie nous obligera peut-être bientôt à chercher un troisième métier.

« *J. O.* — C'est la raison pour laquelle nos cadets, qui cherchent avant tout la sécurité matérielle, aspirent à devenir fonctionnaires. Ils voudraient se caser dans une alvéole.

« *M. B.* — Sans se rendre compte qu'ils s'embrigadent ainsi dans la révolution en marche. Ces intellectuels se soumettent d'avance à un gouvernement quel qu'il soit. En Tchécoslovaquie, après le coup de force communiste, il n'y eut presque pas de révocations, tout le monde se mit au pas.

« *G. D.* — Cette attitude sans grandeur, cette démission de l'individu s'explique peut-être par les menaces qui pèsent sur nous tous, surtout en Europe. Je crois notre civilisation terriblement menacée. Dans ma jeunesse, la vie était dure pour les écrivains, dure surtout pour les ouvriers, mais aux rares instants de loisir, on pouvait encore faire des projets, luxe impossible aujourd'hui.

« *M. B.* — Je voyage beaucoup, et dès que je m'éloigne, la France me paraît si belle, mais si fragile au milieu des monstres!

« *J. O.* — Paris est un jouet en verre filé entre les pattes d'un ours.

« *G. D.* — Pourtant notre mission spirituelle reste grande. Le devoir de la France est de maintenir l'*homo sapiens* contre l'*homo faber*, le penseur contre le technicien, nous sommes le pays de Descartes plutôt que celui de Ford. »

Rachilde, depuis le 11 février, a 90 ans. Pierre Loiselet est allé l'interviewer pour les « Nouvelles littéraires » (9 février).

« Tout en l'écoutant, je regarde les beaux traits de ce visage que le temps n'a pas réussi à déformer et que la lumière me révèle, ces « yeux glacés de vert » que traverse un éclair quand un mot la pique. Et j'admire la vivacité de ses reparties comme de ses réflexes.

« — Vous n'avez pas peur, toute seule?

« — Sauf dans mes livres, je n'ai jamais peur. J'ai été élevée avec des loups. Et puis, tenez : ce petit couteau, je saurais encore le planter dans la poitrine de qui me voudrait du mal...

« Elle rit et continue :

« — A la libération de Paris, les Allemands tiraient d'en haut, et les Français d'en bas de ma rue. Naturellement, leurs projectiles se croisaient devant chez moi, ce qui ne m'empêchait pas d'arroser les fleurs qui poussaient comme elles pouvaient sur le rebord de ma fenêtre. Un matin, l'arrosoir me manqua : il venait de m'être arraché par cette petite chose.

« La petite chose » est un bel éclat d'obus. De nouveau, Rachilde rit. Et puis, brusquement , elle s'attendrit. Autour d'elle, passent les ombres de Paul Verlaine et de Jean Moréas, de Jean Lorrain, d'Albert Samain et de Villiers de l'Isle-Adam, de tous ses compagnons.

« — Le soir qui tombe, c'est la mauvaise heure à qui vit solitaire...

« Elle a un charmant petit geste de la main pour chasser ces papillons noirs :

« — Il faudrait, dit-elle, une école pour apprendre aux femmes à vieillir. »

Antilles. — D'un voyage aux Antilles effectué en 1948, Michel Leiris a rapporté des textes principalement poétiques martiniquais, guadeloupéens et haïtiens qu'il présente dans les « Temps modernes » (février). Ce groupement, précise-t-il, n'est pas une anthologie : les documents ont été recueillis « presque au hasard de la collecte ou des lectures ». On les goûtera (nous sommes loin ici du simple régionalisme, même exotique) ; on ne goûtera pas moins la présentation qu'en fait Michel Leiris.

Racine-le-démoniaque? — Dans son livre sur la *Religion des Classiques* (cf. *Mercure*, 1.3.49, p. 547) M. Henri Busson avait signalé d'étranges notes prises par Racine à la lecture du livre scandaleusement impie de Huet, évêque d'Avranches. Ce sont ces notes qu'il publie dans la « Nef » (février), avec un commentaire dont voici la conclusion :

« On ne songe à mettre en doute ni la ferveur ni la foi chrétienne de l'auteur d'*Athalie*, au temps même où il écrivait cette pièce. On voudrait seulement élargir et approfondir l'idée un peu simpliste que l'on nous a laissée de sa psychologie religieuse. Il y a, dit Saint-Evremond, « des dévots, qui, par une certaine contrariété entre le cœur et l'esprit, aiment Dieu véritablement sans le bien croire ». Il y a des âmes inquiètes, dont la foi habituelle et très sincère est traversée d'éclipses et de ténèbres. Est-ce une âme de cette nature, dramatique et angoissée, qu'avait Racine? Et puisqu'il est certain, selon ses enfants et ses amis, qu'en lisant les blasphèmes inconscients de l'évêque d'Avranches, Racine a été troublé, comme nous le sommes nous-mêmes, comme l'ont été ses contemporains ; serait-il imprudent de supposer qu'après avoir lu d'une âme scandalisée et ravie ce texte maudit, il l'a copié d'une main soigneuse et gardé — témoin d'une heure démoniaque et pour quelles secrètes délectations? — dans ses papiers intimes? »

Stendhal et Giulia. — On reparle beaucoup, ces temps-ci, du Stendhal-Club... M. François Michel fait une nouvelle allusion à ses activités, dans le « Divan » (janvier-mars). Ceci, à propos de cette Giulia qui en 1830 se donna à Stendhal — âgée non pas de 20 ans, comme on l'a cru longtemps, mais de 29 ans. L'étude que M. F. Michel commence à publier sur elle dans le « Divan » met au point, éclaircit, coordonne, complète les indications assez fragmentaires relevées par l'érudition stendhalienne.

« Le réalisme socialiste. » — Les anniversaires balzaciens donnent une actualité nouvelle aux problèmes littéraires que pose le mot de réalisme. Les communistes ont une doctrine du réalisme littéraire : elle est peut-être plus nuancée et plus souple en Russie même qu'en France, s'il faut en croire un extrait (« Les Lettres françaises », 9 février) du discours prononcé le 30 janvier dernier, au 13e Plénium de l'Union des Ecrivains soviétiques, par son secrétaire général Alexandre Fadéev :

« Ce qui, aujourd'hui, était d'avant-garde, peut, demain, devenir rétrograde, et il faut lutter pour ce qui est nouveau. (...)

« Qu'est-ce que cela veut dire, tendre vers l'avenir? Et puisque c'est cela même, cette tendance, que je dois montrer dans l'homme, dans les hommes, il faut que j'en découvre chez eux les qualités. Oui, le développement réel de la vie socialiste fait naître dans l'homme socialiste ces qualités, mais pour les dépeindre, il faut mon propre point de vue sur ce qu'il y a de neuf dans l'homme, ou, comme disait A.-A. Jdanov, dans son rapport sur les revues « Zviezda » et « Léningrad », il est indispensable de « trier » les qualités et sentiments de l'homme soviétique pour choisir les meilleurs d'entre eux. (...)

« L'écrivain ne peut se traîner à la queue des événements, c'est son devoir de marcher aux premiers rangs du peuple, montrant au peuple le chemin de son développement. Guidé par la méthode du réalisme socialiste, étudiant consciencieusement et attentivement notre réalité, essayant de pénétrer plus profondément l'essence des processus de notre développement, l'écrivain doit éduquer le peuple et l'armer d'idées.

« (...) L'art n'est pas simplement une photographie. Le réalisme socialiste a de nombreuses manières de refléter la vie dans son développement révolutionnaire.

« Le romantisme révolutionnaire ne se détache pas du sol réel sur lequel se bâtit notre avenir.

« Il faut choisir les qualités de l'avenir dans notre réalité, pour éduquer les hommes dans l'esprit du communisme, autrement tout le problème de l'éducation des hommes cesse d'exister. »

TABLE DES SOMMAIRES

DU TOME CCCVIII

N° 1039. — 1er MARS 1950

N° 1040. — 1er AVRIL 1950

Le Directeur-Gérant : **PAUL HARTMANN.**

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. - MESNIL (EURE). - 7576
Dépôt légal : 2e trimestre 1950.